This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

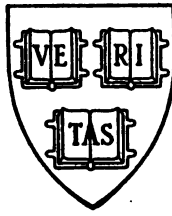
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
N PBA1 1

Digitized by Google

75 ED. . 6 (45)



Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

45.

Digitized by Google

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME VII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

Digitized by Google

375 82.6 (45)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1952

Digitized by Google

L'HABITANT
DE LA GUADELOUPE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

PAR MERCIER;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 25 avril 1786.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le fond de cette pièce est tiré d'un roman anglais, intitulé *Miss Sidney Bidulph*. Il renferme un trait de morale si important, et dont l'application peut se faire si souvent dans le monde, que l'auteur n'a pu résister à l'envie de le développer davantage en le mettant sur la scène. Il y a ajouté tous les accessoires propres à faire ressortir les caractères principaux. C'est au grand jour du théâtre qu'il a cru devoir exposer les maximes que lui offrait le sujet de son ouvrage; son but a été de livrer la guerre à la dureté du cœur, et d'honorer les vertus compatissantes qui se cachent dans les rangs obscurs de la société.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

VANGLENNE, cousin germain de M. Dortigni.
M. DORTIGNI, financier.
MULSON, agent de change.
UN LAQUAIS de M. Dortigni.
UN LAQUAIS de Vanglenne.
Mme MILVILLE, veuve, sœur de M. Dortigni.
Mme DORTIGNI, femme de M. Dortigni.
BRIGITTE, attachée à Mme Milville.

La scène est à Paris.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés* ou *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

Digitized by Google

L'HABITANT
DE LA GUADELOUPE.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe chez M. Dortigni, dans un cabinet richement meublé.

—

SCÈNE I.

Mme DORTIGNI, M. DORTIGNI, en robe de chambre, avec un bonnet de velours brodé en or.

M. Dortigni est devant un secrétaire couvert de papiers, Mme Dortigni, en négligé, est assise de l'autre côté, près d'une table.

DORTIGNI.

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, Madame; je ne vous confierai plus mon argent.

Mme DORTIGNI.

Que vous êtes maussade! Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

Digitized by Google

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, Madame, entendez-vous?

Mme DORTIGNI.

Vous ne risquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis; nous serons de moitié. Je jouerai avec Artémise : c'est la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je; je vous réponds que j'en gagnerai mille, et nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure. Choisissez vos adversaires; ne jouez point avec ces gens froids, réservés, attentifs, qui observent tous les coups : faites la partie avec des têtes évaporées, des gens distraits... voilà les bons joueurs.

Mme DORTIGNI.

Oh! laissez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, Madame il est tems que je vous fasse une très-sérieuse réprimande sur l'excès de vos dépenses.

Mme DORTIGNI.

Mais, Monsieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois? Votre extrême économie ne regarde que moi. Et votre table, Monsieur.... votre table?

DORTIGNI.

N'en jouissez-vous pas, Madame? Vous sa-

Digitized by Google

vez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires sans mot dire à table qu'à la bourse. Mais vos parures, Madame, cela est effroyable.

Mme DORTIGNI.

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

Mme DORTIGNI.

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire, et écraser ces femmes de conseillers, de présidens, qui sèchent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureusement que rien ne me rebute ; et que pour gagner un écu je ne trouve rien de difficile.

Mme DORTIGNI.

Je vous seconde de tout mon pouvoir. Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis. Lui avez-vous prêté ?

DORTIGNI.

Oui.

Mme DORTIGNI.

Avec caution, intérêt d'avance ?

DORTIGNI.

Oui, Madame ; et qui plus est, nantissement. Je songe à tout.

Digitized by Google

Mme DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Mais à propos, Madame, j'ai à vous consulter; car vous avez le sens si droit..... Sur quelle tête placerons-nous cet argent? Il a été décidé entre nous que ce serait à fonds perdu.

Mme DORTIGNI.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît... Je le veux.

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Mme DORTIGNI.

Ils sont rares; mais je vais vous en indiquer un qui me paraît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc...

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, Madame?

Mme DORTIGNI.

C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, et, n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-tems et en pleine santé.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup-d'œil.

Mme DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

Digitized by Google

DORTIGNI.

Allons, demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc. Vous m'en répondez, Madame.

Mme DORTIGNI.

Suivez tous mes conseils. Ne hantez jamais que les riches, et point d'autres; car, dans le fond, il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

Mme DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, et vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'est bien mon projet.

Mme DORTIGNI.

Ne prenez aucune sorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en règle, et surtout dans les plus petites choses; les grandes se recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, Madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la suite d'une extrême conséquence..... Tenez, par

Digitized by Google

exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en relisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous? elle date de près de vingt-un ans; elle est d'un mien cousin germain qui fut, vers ce tems-là, chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Mme DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort?

DORTIGNI.

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, Madame.

Mme DORTIGNI.

Oh! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

Il brillait à Paris dans les sociétés : il dédaignait la fortune, et puis il est mort de misère.

Mme DORTIGNI.

Mais il me semble qu'il avait assez de ressemblance avec votre chère sœur, qui se pique de connaître les livres, et d'être au fait de la littérature..... A propos, avez-vous de ses nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

Digitized by Google

Mme. DORTIGNI.

Soit.... A-t-elle rendu les livres que je lui avais prêtés ?

DORTIGNI.

Oui.

Mme DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus..... Je vous en avertis, je ferme ma bibliothèque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûtaient rien ; et quand je lui avais prêté un ouvrage, elle semblait, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon tems à suivre toutes ces folles, ces sottes idées-là ! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander, et je l'ai prise au mot.

Mme DORTIGNI.

C'est une précieuse, entendez-vous, et qui m'ennuie étrangement !

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus ; et chacun de son côté me semble fort satisfait... Ainsi...

Mme DORTIGNI.

A son aise... Elle a l'orgueil insolent de

Digitized by Google

passer pour une bonne mère, avec ses deux marmots en bas âge, qu'elle mène partout. J'ai bien besoin de cela, moi! Elle semble dire : Voyez comme je les élève, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance!.. Vous ne faites pas de même, ma belle-sœur... Oh! on ne saurait y tenir. D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique! soupirant toujours après son époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer : le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique; mais elle l'a voulu. Je le lui avais prédit : j'eus beau lui dire dans le tems : « Il n'est pas riche, ma » sœur; prenez garde; c'est bien le plus » grand défaut qu'un homme puisse avoir. » Elle me répondit : « Il est aimable, il est plein de droiture, il est vertueux. » Et, avec cette belle tendresse et ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrième étage; et je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

Mme DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point cas des richesses; comme s'il y avait effectivement quelqu'autre chose

Digitized by Google

de réel dans le monde. Elle fait encore la fière au milieu de sa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai.

Mme DORTIGNI.

Oh bien! quelle étale sa dignité et toute sa philosophie entre quatre murailles... Je ne veux plus la voir.

SCÈNE II.

Mme DORTIGNI, UN LAQUAIS, M. DORTIGNI.

LE LAQUAIS.

Monsieur, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, et qui demande à vous parler de la part de monsieur de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne! Voilà du nouveau. Est-ce bien ce nom-là? Voyez si vous ne vous seriez pas trompé.

(Le laquais sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

Mme DORTIGNI, M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

C'EST le nom du cousin; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Mme DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très-éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé? Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent?

SCÈNE IV.

Mme DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNI.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix, de la part de M. de Vanglenne, votre cousin-germain, qu'il a vu dernièrement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh! pour le coup, Madame, vous le voyez, qu'il l'a vu en Amérique. Il s'agit vraiment

Digitized by Google

de sa personne... Cela m'étonne à un tel point! ..

Mme DORTIGNI.

Il n'est donc pas mort?

DORTIGNI.

Je ne sais, Madame; mais j'ai toujours des pressentimens de tout ce qui doit m'arriver. (*Au Laquais.*) Faites entrer.

(Le Laquais sort.)

SCÈNE V.

M. DORTIGNI, Mme DORTIGNI.

DORTIGNI.

PARBLEU! je suis curieux...

SCÈNE VI.

Mme DORTIGNI, LE LAQUAIS, M. DORTIGNI, VANGLENNE.

(Vanglenne attend, pour parler, que le domestique soit sorti.)

Mme DORTIGNI, à part.

Ah! mon Dieu! quel messager! qu'il est sec!

Digitized by Google

DORTIGNI.

Eh bien! Monsieur, parlez; qu'avez-vous à me dire?

(Le Laquais sort.)

SCÈNE VII.

Mme DORTIGNI, VANGLENNE, M. DORTIGNI.

VANGLENNE.

Dieu soit loué, mon cher cousin! Que j'ai de joie à vous revoir! M'auriez-vous entièrement oublié?

DORTIGNI.

Quoi, Monsieur, vous seriez... Je ne vous remets pas.

Mme DORTIGNI, à part.

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là? C'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, Monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons cru mort.

Digitized by Google

VANGLENNE.

Il vit, hélas! et c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-tems, Monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeler vos traits...

VANGLENNE.

Oh! je vous reconnais bien, moi; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger. Mon son de voix, du moins, au défaut de mes traits...

DORTIGNI.

Je ne dispute point, Monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras... Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de collége, d'enfance... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, Monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin... Le pauvre, hélas, les reçoit, et n'en donne point.

Digitized by Google

Mme DORTIGNI, à part.

Oh! il va lui demander de l'argent.... Je chasse mon portier : laisser entrer un pareil homme, malgré mes recommandations journalières!

VANGLENNE.

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, Monsieur. (*A part.*) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

Mme DORTIGNI.

Ah! quel insupportable début!

VANGLENNE.

Mon vaisseau, chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui suffisait à mes désirs, a fait naufrage sur les côtes d'Es-

Digitized by Google

pagne. J'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne..... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Mme DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux. Puisqu'ils n'avaient plus rien au monde, autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, Madame; ce ne sont pas les plus à plaindre : j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route! Que l'infortune traîne après soi d'humiliation! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive, et je m'informe de vous. Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance, et que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix...

Mme DORTIGNI.

L'aisance! Qui vous a dit cela, Monsieur? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris! Vous avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci?

VANGLENNE.

Pardonnez, Madame; mais cet ameuble-

Digitized by Google

ment, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit...

Mme DORTIGNI.

Eh bien! Monsieur, l'on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du nécessaire fait, malgré lui, des remarques sur tout ce qui le frappe; il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

Mme DORTIGNI, à part.

Ah! je suis sur les épines!... Il n'aura pas l'esprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, Monsieur, permettez-moi de vous le dire : votre conduite est fort étrange envers nous : vous vous introduisez ici par supercherie; vous prenez un faux nom, sous le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, sous cet habit qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques... C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je

Digitized by Google

vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire.

VANGLENNE.

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même, et vous exposer de vive voix ma triste et douloureuse situation...

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, et moi, j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez, au bout de vingt ans, me dire : Me voici, secourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette prière à vous faire... je ne vous le déguise point.

Mme DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis sur le même vaisseau ?

VANGLENNE.

Hélas ! oui, Madame.

Digitized by Google

Mme DORTIGNI.

Cela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris... Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à notre commandement; et, malgré tout le désir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le restituer.

VANGLENNE.

Je le sais, Madame; mais je suis encore bon à quelque chose, et je viens implorer votre bienfesance, votre générosité.

DORTIGNI.

Dans votre jeunesse, Monsieur, vous n'avez voulu rien faire; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes, tandis que les autres travaillaient assidument chez le procureur, chez le notaire... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue, je ne suis pas à m'en repentir; j'étais bien jeune alors, et la séduction des plaisirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laissant force dettes.

VANGLENNE, vivement.

Ah! mon cousin, elles ont été toutes fidélement acquittées depuis; je vous le proteste.

Digitized by Google

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Permettez-moi de vous le dire, mon cher cousin, cela n'est pas.

DORTIGNI.

Comment! cela n'est pas. Voilà un démenti formel, Monsieur.

Mme DORTIGNI.

Cela est bien insolent...

VANGLENNE.

Pardonnez, Madame, mon dessein n'est pas d'offenser.

DORTIGNI, avec courroux.

Comment, Monsieur, oser...

VANGLENNE.

Excusez; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout tems des preuves constantes de son amitié. Il a daigné m'écrire plusieurs fois. J'ai de ses lettres sur moi... (*Il tire un portefeuille.*) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimait.

Digitized by Google

DORTIGNI.

Je n'ai pas besoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres disent que sans deux enfans qu'il avait, et auxquels il devait comme de raison toute préférence, il m'aurait fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, qui ne sont pas de l'argent, et qui obligent plus que de l'argent. La mémoire de votre père, mon cher cousin, me sera à jamais chère et sacrée.

DORTIGNI.

Mon père était d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire... N'a-t-on pas été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ !

VANGLENNE.

Il est vrai; c'était pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

Mme DORTIGNI.

Vendre son patrimoine! Mais on ne pardonne pas cela, Monsieur. Vice du cœur! libertinage! inconduite caractérisée !...Oublier ses héritiers légitimes et naturels! Apprenez, Monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

Digitized by Google

DORTIGNI, à sa femme.

Ah! vous avez raison.

VANGLENNE.

Je ne prétends point être à charge, Madame; j'implore seulement de l'emploi: pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change, mon écriture est convenable; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, et je serai bientôt placé.

Mme DORTIGNI.

Bientôt placé! Mais Monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, et même par les puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, Madame.

Mme DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun son tour; et le nombre des solliciteurs est immense.

DORTIGNI.

A l'infini.

Digitized by Google

Mme DORTIGNI.

D'un coup de pied sur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de secrétaires...

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous assiégent.

Mme DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci... Tout reflue sur la capitale, et de là sur la finance; et, s'il y avait des vaisseaux qui abordassent de la lune, il nous en arriverait ici, je crois, des colonies...

VANGLENNE.

Oh! Madame, j'intercède un emploi qui ne nuise à personne : il y en a de tant de sortes. Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu... je ne recourrai point à des gémissemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immense ville que je ne reconnais plus. Je me consacre à tout; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

Digitized by Google

(M. Dortigni se lève, et passe près de sa femme.) (1)

DORTIGNI, bas à sa femme.

Je vais me débarrasser de lui, en lui donnant un écu de six livres.

Mme DORTIGNI, l'arrêtant.

Non, non... Congédiez-le promptement et avec fermeté... Qu'ai-je besoin, moi, d'une pareille entrevue? Joli parent, par ma foi!

DORTIGNI, en retournant à sa place (2).

Allons, Monsieur, l'on verra.... Je parlerai, je vous le promets. Repassez, repassez....

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repasser?

DORTIGNI.

Je ferai l'impossible, je remuerai ciel et terre; et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel et terre!... Mais il faut pour cela, Monsieur, que vous sachiez ma demeure.

---

(1) MADAME DORTIGNI, DORTIGNI, VANGLENNE.

(2) MADAME DORTIGNI, VANGLENNE, DORTIGNI.

Digitized by Google

DORTIGNI.

Ah!... oui... oui... Eh bien! votre demeure?

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Mme DORTIGNI.

Rue de la Huchette! Quelle horreur! Peut-on demeurer rue de la Huchette! (*A part.*) Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire?...

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très-bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner.

(Il salue comme pour s'en aller.)

Mme DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes. Il revient... Ah! quel supplice! Je n'y tiens plus.

Digitized by Google

VANGLENNE, revenant sur ses pas.

Mais, Monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNI, avec humeur.

Point de préambule, Monsieur; voyons... de grâce, finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur, que j'ai vue enfant, et qui semblait dès-lors douée d'un cœur noble et compatissant.

DORTIGNI.

Il y a long-tems qu'on ne l'a vue ici, Monsieur : elle ne cultive point ses parens, elle vit singulièrement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mène une vie fort obscure; isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

VANGLENNE, avec intérêt.

Elle a deux enfans? Ah! tant mieux.

DORTIGNI.

Comment? tant mieux!... Et qu'est-ce que cela vous fait?

VANGLENNE.

Je voulais vous dire que je serai bien

Digitized by Google

charmé de les voir, de les embrasser, de.... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera. Vous voulez faire cette démarche, soit : on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé : vous perdrez vos pas; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle est pauvre, elle fera ce qu'elle pourra; et, si elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins ensemble : elle a connu l'infortune; elle sera sensible à la mienne. Je vais donc demander au portier son adresse de votre part.

DORTIGNI.

Oui, car je ne la sais pas exactement. Elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLENNE, marche à reculons.

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (*A Madame Dortigni.*) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort.... Je souffre.... (*Madame Dortigni secoue la tête.*) Rien..., Allons... Le vrai courage consiste à savoir

Digitized by Google

souffrir avec résignation; je suis homme, et j'en conserverai la dignité. (*A Madame Dortigni.*) Pardonnez, Madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette manière. On a toujours mauvaise grâce quand le cœur est dans la peine. (*A M. Dortigni.*) Je souhaite, Monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence. Je vous ai décelé ma misère; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations; si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés. Je me retire.

(M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face.)

SCÈNE VIII.

Mme DORTIGNI, MULSON, M. DORTIGNI.

MULSON, à part.

En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris!

DORTIGNI, à part.

Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées!... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la dernière fois que j'y serai pris.

Digitized by Google

MULSON, regardant sortir Vangleume.

C'est, parbleu! lui.

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure!

MULSON, à part.

On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le salue à peine. Me serai-je trompé? (*A M. Dortigni, en s'approchant.*) Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous?

DORTIGNI.

Faiblement.

MULSON.

Oh! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien sur Hambourg?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq. Dites-moi, vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage?

Digitized by Google

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu! je ne ris pas. Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner.... Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connais.

MULSON.

Et vous le traitez ainsi... un des plus riches particuliers du royaume?

DORTIGNI.

Vou savez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris; mais il est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, riant.

Ah, ah, ah! Comme vous vous méprenez, mon cher! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe;

Digitized by Google

je connais l'individu, et cet individu est riche et opulent.

DORTIGNI.

Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême.

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois, il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, et jouit d'une fortune immense.

Mme DORTIGNI, se levant.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson, prenez garde... Une fortune immense et point d'enfans!

MULSON.

Oui, Madame, point d'enfans, et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois, à la Guadeloupe; et je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, et je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître....

Mme DORTIGNI.

Oh! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi?.... Eh bien! je vais vous le dire; c'est que cet homme riche de vos libéralités venait à la lettre de nous demander des secours.

Digitized by Google

MULSON.

Il a pu vous demander des secours pour se divertir ; mais il est plus riche à lui seul, que vous et tous vos voisins.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entièrement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde, et qu'il me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin ? Eh bien ! il venait pour vous éprouver.

Mme DORTIGNI.

Nous éprouver ?

MULSON.

C'est dans son caractère... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espèce, et tous plus plaisans les uns que les autres.

Mme DORTIGNI.

Je sens un trouble, une inquiétude... Oh ! combien vous m'effrayez, Monsieur Mulson !

MULSON.

Je vous assure, Madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit.

Digitized by Google

J'ai négocié de son papier.... Papier doré, ma foi !

Mme DORTIGNI.

Serait-il possible ? Ah ! je frissonne... Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avait donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommait Dourville ; mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyais mort depuis vingt ans..... Et revenir dans cet état !

MULSON.

Il est d'un caractère enjoué, prompt, vif, aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises ; de plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral ! magnifique ! vous entendez, Madame ?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire.

DORTIGNI

Mais... je l'ai reçu un peu froidement.

Digitized by Google

MULSON.

J'en suis fâché : il est sensible aux bons, comme aux mauvais procédés.

Mme DORTIGNI.

Mon mari avait des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi, pour ceux qu'il n'aime pas...

Mme DORTIGNI, à part.

Chaque mot me déchire l'ame !

DORTIGNI.

Monsieur Mulson, il faut ne vous rien déguiser ; nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritait sans doute...

MULSON.

Mais, à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent ? Mais quelque chose parle... Il est bien étonnant...

Mme DORTIGNI.

De grâce, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui... Si vous saviez combien cela est important !

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puisqu'il

Digitized by Google

est à Paris. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, Monsieur ?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudrait vous décider... Je reviendrai ce soir... Adieu, Madame. Je verrai Dourville. Je suis bien votre très-humble serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

Mme DORTIGNI, M. DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien ! Madame, voilà l'effet de vos impertinences. Vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu ; il est veuf, et sans enfans.

Mme DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible ; vous n'avez jamais su donner à propos. Était-il mon parent, cet homme-là ? Le connaissais-je ? Étais-je au fait de son caractère que vous deviez connaître ? Je ne m'y serais pas trompée

Digitized by Google

comme vous... Vous voilà puni de votre sottise, et cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allais-je pas lui donner quelque argent, lorsque vous m'avez retenu ?

Mme DORTIGNI.

Je t'ai fait plaisir alors, avoue-le. Il était bien tems, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront surtout aigri. Je lui parlais poliment, moi. Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous; et, comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (*Avec force.*) vous me répondrez, Madame, de ce que j'aurai perdu.

Mme DORTIGNI.

Comment ! je répondrai de tes propres sottises ?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous ; je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

Mme DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine !

Digitized by Google

DORTIGNI.

Comme l'argent est ton éternel bourreau!

Mme DORTIGNI.

Va, le plus sot des hommes et le plus maladroit, va réparer ton insigne bévue : va te jeter à ses pieds, lui baiser humblement la main, va lui demander pardon : tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'est à vous, Madame, d'y aller, et de ce pas, ou je me sépare de vous. Une femme a toujours de l'empire sur un homme.

Mme DORTIGNI.

Je sais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conseil de toi; je ne connais pas d'homme plus mal affermi dans ses principes. Tu ne sais ni parler ni agir; et, hors de l'agiotage obscur où tu excelles, tu es un être absolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre science.

Mme DORTIGNI.

C'est moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le sais... Je ne devrais pas faire un seul pas dans cette affaire; mais je veux bien m'exposer pour toi, et te prouver que, sans mon

Digitized by Google

génie, tu serais sans rang, sans crédit et sans existence,

DORTIGNI.

Je vous le répète, Madame; je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.

(Il sort.)

SCÈNE X.

Mme DORTIGNI, seule.

Comment réparer?... Il faut du front, de la présence d'esprit, de la souplesse... Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses. Cela n'est pas impossible. Dieu! si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé... je le tiendrais présentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendresse, rien ne m'aurait coûté... Que n'ai-je pu deviner!... Quand je songe que tout cela dépendait d'un soupçon, d'un trait de lumière! Où était alors ma pénétration?... Ah! fortune, tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin: mais je reviens sur le coup; et, comme tu favorises l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

La scène se passe chez madame Milville, dans une chambre très-modestement meublée.

SCÈNE I.

Mme MILVILLE, BRIGITTE.

(Madame Milville est en tablier noir, ainsi que Brigitte. Madame Milville est assise, et occupée à travailler.)

BRIGITTE entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.

MA chère maîtresse, voici le produit de vos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante; et qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterais. Tenez, serrez cela.

(Elle remet de l'argent à sa maîtresse.)

Mme MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chère Brigitte, à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, surtout lorsqu'on est mère de famille. Mais tu me feras plaisir de te charger

Digitized by Google

de la vente ; c'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyait pas, hélas! me laisser dans une pareille situation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frère, traîné dans un superbe équipage, et que je songe qu'il vous abandonne ici, sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous les passans : Voyez cet homme si brillant ; eh bien ! il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur et ses nièces en bas âge.

Mme MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conservons le calme que l'infortune ne saurait ôter aux ames élevées. Mon frère n'est point né dur ; mais il dépend d'une femme avide et hautaine, qui a corrompu toutes ses bonnes qualités. Je ne désirais que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Mme MILVILLE.

De n'être point riche ; et tout leur déplaît en moi. Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois présentement ne devoir m'offrir à leurs yeux, que quand ils auront conçu des sentimens plus fraternels.

Digitized by Google

BRIGITTE.

Votre belle sœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

Mme MILVILLE.

Point de haine, ma chère Brigitte; c'est un sentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuse d'avoir cette philosophie; je vous en félicite. Mais je me sentirais portée, moi, à une certaine violence; à rendre publique leur indignité, à la leur faire sentir...

Mme MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce serait le moyen d'éterniser les inimitiés. La douceur et la patience viennent à bout quelquefois de désarmer la dureté et l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans, cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mère. Mon frère peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits; et, touché de ma modération, reconnaître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah! je mourrais contente, ma

Digitized by Google

chère maîtresse, si je pouvais voir un tel exemple s'accomplir sous mes yeux.

Mme MILVILLE.

Ma chère Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de la vertu; et mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'étaient néanmoins de bons partis... Avez-vous fait sagement?

Mme MILVILLE.

Oui, à ce que j'imagine; un second mariage leur aurait donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chère maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Mme MILVILLE.

Je ne suis point malheureuse, ma chère Brigitte; je parais, il est vrai, un peu mélan-

Digitized by Google

colique. Mais, crois-moi, la paix est au fond de mon ame.

BRIGITTE, avec sentiment.

Bien vrai ?

Mme MILVILLE.

Je te l'assure. Il est une tristesse douce et pénétrante qui remplit mon ame à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans, et leur présence me console : je les presse contre mon sein, et la joie qu'ils éprouvent passe dans mon cœur.

BRIGITTE.

Ah ! vous êtes la meilleure des maîtresses, et la plus excellente des mères.

(On frappe à la porte.)

Mme MILVILLE.

On frappe, Brigitte. Allez voir...

(Brigitte va vers la porte et revient.)

BRIGITTE.

Madame, c'est un homme qui demande à vous parler.

Mme MILVILLE.

Je ne sais qui ce peut être... Vous savez que je ne reçois aucun homme chez moi.

Digitized by Google

BRIGITTE.

Il a l'air bien honnête.

Mme MILVILLE.

Eh bien donc, qu'il entre.

(Brigitte fait entrer Vanglenne.)

SCÈNE II.

Mme MILVILLE, VANGLENNE, BRIGITTE.

(Quand Vanglenne se présente, madame Milville se lève et reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.)

VANGLENNE.

Mon abord vous étonne, Madame; mais quand je me serai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire... J'aurais quelque chose à vous communiquer en particulier (*).

Mme MILVILLE étonnée.

A moi, Monsieur?

(*) Madame Milville, Brigitte, Vanglenne.

Digitized by Google

VANGLENNE.

Oui, Madame. Daignez m'accorder cet entretien, je vous en supplie.

(Il cherche de l'œil une chaise.)

Mme MILVILLE.

Asseyez-vous, Monsieur.

(Elle fait signe à Brigitte, qui approche des siéges, et sort.)

SCÈNE III.

Mme MILVILLE, VANGLENNE.

(Ils s'asseient.)

VANGLENNE.

Je vois, Madame, que vous ne me reconnaissez pas.

Mme MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, Monsieur.

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, Madame; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans; et ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le tems, surtout quand le malheur les a beaucoup altérés.

Digitized by Google

Ne vous souvenez-vous plus d'avoir eu un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique, il y a environ vingt ans ?

Mme MILVILLE, vivement.

Oui, Monsieur, je m'en souviens très-bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avait dit mort.

VANGLENNE.

On s'était arrangé pour cela dans la famille, avant que vous eussiez l'âge de raison. Vous voyez ce cousin, cet infortuné... il est devant vos yeux.

Mme MILVILLE.

Vous, Monsieur !... vous seriez ?...

VANGLENNE.

Je suis, après votre frère, votre plus proche parent. Votre père, dont je conserve un si tendre, un si respectueux souvenir, était le frère unique de ma mère.

Mme MILVILLE.

Ah ! Monsieur, ma joie égale ma surprise... Oui, vous fûtes toujours cher à mon père, et il connaissait bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous aviez choisi de préférence, et habité si long-tems ? Venez-vous

Digitized by Google

vous fixer à Paris? Pardonnez, à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, Madame, un tableau fidèle de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

Mme MILVILLE.

Ma pitié, Monsieur? Ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déjà appris, Madame; j'eus une jeunesse fougueuse et même inconsidérée. Orphelin dès l'enfance, et sous la tutelle de votre père, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, et dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus et suivis! Voulant enfin réparer mes folies, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré père répondit à toutes mes lettres avec bonté. Il mourut. Quel père! quel ami! quelle perte pour moi! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, et l'on parut m'oublier en Europe.

Mme MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frère?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi; mais huit à dix lettres au

Digitized by Google

moins demeurèrent sans réponse. Je cessai, de mon côté, d'écrire. On sema comme on voulut le bruit de ma mort; on me peignit sous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeais l'habitation, et il m'accorda en peu de tems toute sa confiance. Il avait une fille à laquelle je ne déplus point; je l'obtins en mariage. Le père enchanté de cette union, et qui n'avait point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que de quitter mon nom pour porter le sien. La mort m'enleva mon beau-père et mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque tems veuf, et je me remariai à une personne qui me fit connaître l'amour, et m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis... C'est-là une blessure profonde, et que le tems ne guérit point.

Mme MILVILLE.

O mon cousin, ce sont là des coups qui déchirent et accablent!

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. L'amour de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France. Hélas! Madame, les

Digitized by Google

côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage ?

Mme MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher cousin ?

VANGLENNE.

Tout, ma chère cousine, et sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez... Mais j'ai appris de votre généreux père, que la fermeté et la constance doivent être les premières vertus d'un homme ; et je saurai supporter le malheur.

Mme MILVILLE.

Écoutez, mon cher cousin, j'ai essuyé aussi des revers, et je suis pauvre ; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLENNE.

Ah ! Madame !

Mme MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille et cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien-venu, jusqu'à ce que vous trouviez mieux.

Digitized by Google

VANGLENNE.

Que vous êtes compâtissante !

Mme MILVILLE.

Je vois très-peu de monde, je ne sors presque jamais; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connaissance, capables de vous rendre service et de vous procurer de l'emploi. Quoique timide, je me sens décidée, et même hardie, quand j'intercède pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance et la vie !

Mme MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeûner ?

VANGLENNE, vivement.

Volontiers, Madame, car j'ai beaucoup couru, et je suis à jeun.

Mme MILVILLE.

Vous êtes à jeun ! (*Élevant la voix.*) Brigitte !

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MADAME MILVILLE ET VANGLENNE assis, BRIGITTE.

Mme MILVILLE, à Brigitte.

APPORTEZ le café.

BRIGITTE.

Il est tout prêt, Madame.

Mme MILVILLE.

Versez. (*Brigitte avance une table sur laquelle elle sert le café, etc. Vanglenne mange et boit avidement.*) Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

(Brigitte sort.)

SCÈNE V.

MADAME MILVILLE ET VANGLENNE assis.

VANGLENNE.

VOUS êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge;

Digitized by Google

et, dont je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

Mme MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir; car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grâce à la générosité... Mais vous qui vous intéressez tant à mon sort, me serait-il défendu de savoir quel fut le vôtre?

Mme MILVILLE.

On compte ici-bas les heureux!... Je bravais les revers; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutais le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorais. Vous avez senti par vous-même combien cette séparation est cruelle. La fortune, qui commençait à me sourire, s'est ensevelie avec lui; ce n'est pas cette dernière perte qui m'a coûté des larmes! Il ne m'est resté, pour toute consolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant.

Mme MILVILLE.

Je fus assez courageuse pour voir mon état sans m'effrayer, pour oser pénétrer l'avenir qui m'attendait. Je recueillis les débris de ma

Digitized by Google

mince fortune, et résolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches. Ainsi la fortune m'a appris le secret que j'aurais ignoré toute ma vie, sans ses rigueurs utiles. Mais puis-je demander, cher cousin, de quelle manière vous avez découvert ma demeure? Je la croyais à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez Monsieur votre frère, Madame, qu'on me l'a donnée.

Mme MILVILLE, vivement.

Chez mon frère? Quoi! vous l'avez vu?

VANGLENNE.

Oui, Madame...

Mme MILVILLE.

Eh bien?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement; je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Mme MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu?... Qu'a-t-il fait?... (*Après un silence.*) Ciel! mon frère!...

VANGLENNE.

Votre frère, Madame, paraît occupé de

Digitized by Google

grandes et importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance ; c'est une occupation profonde, et qui l'absorbe tout entier.. Il a été un peu distrait... Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paraît jouir de son état.., Ils sont plus qu'aisés, je pense?

Mme MILVILLE.

Quoi ! mon frère n'a rien fait pour vous ? Est-il possible ? Rien ?

VANGLENNE.

Non, Madame... Je n'en murmure point... Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, et maître de ce qu'il possède.

Mme MILVILLE.

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées... Je suis bien sûre que vous m'entendez, et qu'à sa place...

VANGLENNE.

J'aurais pu, à sa place... Mais il ne me devait rien... J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement... je ne rougis pas de le dire devant vous... je n'ai que celui-là... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avait présenté quelque secours, je l'eusse accepté.

Digitized by Google

Mme MILVILLE, à voix basse.

Ah! mon frère! mon frère!

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confesse, serait venue fort à propos... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépensé, et me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureusement les personnes chez qui je loge sont d'honnêtes gens, et qui m'ont promis d'attendre.

SCÈNE VI.

Mme MILVILLE, assise, *BRIGITTE*, VANGLENNE, assis.

(Brigitte retire la table, et la dessert.)

Mme MILVILLE, tirant sa bourse avec grâce et noblesse.

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frère; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis... C'est une dette que je dois à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je, il est offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuse parente, vous n'êtes guère plus fortunée que moi. Vous me donnez votre ta-

Digitized by Google

ble, je l'accepte avec reconnaissance; c'est assez. Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer...

(Brigitte sort.)

SCÈNE VII.

Mme MILVILLE ET VANGLENNE, assis.

Mme MILVILLE, insistant.

PRENEZ, cher cousin.

VANGLENNE.

Vous vous privez en ma faveur de ce qui vous serait absolument nécessaire. (*Madame Milville lui met le double louis dans la main.*) Je ne sais si je dois accepter.

Mme MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En essuyant une larme.*) Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

VANGLENNE.

Vous pleurez, ma tendre et généreuse parente!... Et moi... Ah! (*Il soupire, il pleure; il s'écrie, en baisant le louis d'or.*) Cette pièce m'est précieuse!... Je la garderai toute ma vie.

Digitized by Google

Mme MILVILLE, à part.

Toute sa vie! Que dit-il?

VANGLENNE, sanglottant.

Oui... toute ma vie. Mais, mais, mais... (*Baisant la main de Madame Milville.*) Pardonnez, chère cousine... Je ne puis plus soutenir l'émotion. (*Se levant.*)

Mme MILVILLE, interdite.

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger?

VANGLENNE, avec le cri de l'ame.

Léger! Ah! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

Mme MILVILLE, se levant.

Je ne vous comprends pas...

VANGLENNE.

Quelle bonté noble et compâtissante!.... Allez, vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier... J'ai reçu votre don... (*Il tire un porte-feuille.*) Recevez le mien... Je l'exige. Voici pour vous et pour vos enfans. Je ne suis point un indigent, je suis un millionnaire; mais je n'ai point endurci mon cœur, non, il ne l'est pas. Je pleure de joie et de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Digitized by Google

Mme MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, soyez mon héritière.

Mme MILVILLE.

Moi?

VANGLENNE.

Eh! quelle autre remplirait mes vues? La Providence m'a comblé de biens; j'ai cru devoir en faire un digne usage. J'ai conçu, en Amérique, l'idée que j'exécute aujourd'hui. Elle consistait à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste et dans la véritable posture d'un indigent, à sonder en cet état les caractères. Le naturel percera, me disais-je, dans cette première apparition inattendue, et je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse et la sensibilité; car je n'estime pour vrais parens que ceux dont l'ame sait compâtir aux maux des infortunés. Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux et sensible, que je cherchais! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, et je rejette à jamais mon indigne cousin.

Mme MILVILLE.

Ah! ne le rejetez point. Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde; mais il peut revenir.

Digitized by Google

VANGLENNE.

Eh! comment êtes-vous du même sang? Je ne vous ai pas tout dit, chère cousine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie souffert le dernier terme de l'humiliation et de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par surprise. J'ai tout fait pour l'émouvoir; j'ai supplié; je me suis mis tout entier à la place de l'homme souffrant; j'avais son ton, sa voix, son accent; il doit être toujours sacré, quand il gémit et soupire. Qu'ai-je obtenu? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas mensonges. La morgue, l'insolence, la froideur insultante caractérisaient ses moindres expressions : il avait la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'est pas. Sa femme, plus hautaine encore, me toisait d'un œil dédaigneux, plus dure, plus insolente dans sa plate arrogance. Je leur aurais peut-être pardonné; mais ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'est leur dureté envers vous. Comment! un frère, du milieu de l'abondance, aura pu voir sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans! Il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur!

Mme MILVILLE.

Je ne lui demandais rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien insensible, cou-

Digitized by Google

sine? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche...

Mme MILVILLE.

Ah! croyez que je ne l'accuse point; non, non...

VANGLENNE, avec enthousiasme.

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis qui n'existent que pour eux!

Mme MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLENNE.

On oublierait bientôt la vertu, si l'on perdait sa juste indignation contre le vice. Allons, ma chère cousine, vous êtes dès ce moment ma trésorière. Je vais vous charger d'un emploi, qui plaira sûrement à votre ame, du soin de secourir les infortunés. Allez, cherchez-les, et amenez-les; ne craignez pas d'en trop rassembler autour de moi. Mon hôtel est prêt, venez l'embellir; car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié. Qu'elle y règne, qu'elle y dicte ses lois. C'est à vous de me consoler de ce que j'ai perdu... Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'énorgueillit votre belle-sœur. Vous le

Digitized by Google

dédaignez, je le sais; mais elle aura la bassesse de sécher de dépit; car les petites ames sont misérables en tout. Oui, mon aimable cousine, cessez de vous en défendre. Ce que j'ai est à vous. J'ai pris votre déjeuner, nous finirons la journée par souper ensemble.

Mme MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre porte-feuille.

VANGLENNE, avec beaucoup d'expression, et lui prenant la main respectueusement.

Je vous le laisse; soyez-en dépositaire. Si vous voulez me le rendre... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition... (*Il lui baise la main.*) Adieu, aimable cousine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mme MILVILLE, seule.

VEILLÉ-JE? Est-ce un songe?... Je suis tentée de le croire. Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disait mort, dont on ne parlait même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans

Digitized by Google

sous sa protection; et pourquoi? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité.... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractère? Comme il possède le vrai langage de l'ame! Je me sens disposée à le chérir... Mais quoi! ne serait-ce pas sa générosité que je chérirais en lui? ce qu'il se promet de faire pour mes enfans?... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui que j'aime. Le noble et honnête homme!

SCÈNE IX.

Mme MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, entrant, avec de grandes acclamations.

Ah! Madame, Madame, miracle! miracle!

Mme MILVILLE.

Quoi donc?

BRIGITTE.

C'est Madame votre belle-sœur qui monte en personne à votre quatrième étage..

Mme MILVILLE.

Ma belle-sœur!... Ce jour est fait pour m'étonner.

(Brigitte sort.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

Mme MILVILLE, Mme DORTIGNI, très-parée.

Mme DORTIGNI, sautant au cou de sa belle-sœur.

Bonjour, ma sœur. Il y a long-tems que nous ne nous sommes vues.

Mme MILVILLE.

En effet, vous me surprenez, Madame, étrangement; je ne m'attendais pas à cette visite, je vous l'avoue...

Mme DORTIGNI.

Ah! si vous saviez tous les détails, vous me pardonneriez; mais cela ne peut se raconter. Eh bien! comment cela va-t-il?

Mme MILVILLE.

Beaucoup mieux... grâce au régime plutôt qu'aux remèdes.

Mme DORTIGNI.

J'en suis ravie... Je voulais vous envoyer mon médecin... Il est tombé lui-même malade, et je crois qu'il en mourra.. Mais grâces à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

Digitized by Google

Mme MILVILLE.

Ma convalescence a été assez longue.

Mme DORTIGNI, la caressant.

Votre santé en sera plus affermie... Je vous trouve un excellent visage. Les tems ont été affreux, vous le savez, je n'ai pu sortir. Les migraines m'assiégent... J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns... C'en est fait, je renonce à ce tracas. C'est un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, et que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde.

(Elles s'asseient.)

Mme MILVILLE.

Ils devraient l'être au moins.

Mme DORTIGNI.

Ma chère sœur, pourquoi nous négliger à ce point, ne pas venir nous voir? Vous avez plus le tems que moi.

Mme MILVILLE.

Le reproche est admirable! Je me suis présentée cinq à six fois de suite à votre porte; vous n'étiez pas visible.

Mme DORTIGNI.

Pour vous! ma chère sœur, pour vous!...

Digitized by Google

Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penser. Permettez; si j'avais donné des ordres, vous n'y étiez sûrement pas comprise. C'est la faute de mon portier, le plus lourd butor!... Venez nous voir; oublions le passé. Si je vous parais coupable, prenez-vous-en à votre frère; c'est un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

Mme MILVILLE.

Mon frère?

Mme DORTIGNI.

Il me fait tenir table, impitoyablement, quatre fois la semaine.

Mme MILVILLE.

C'est n'être jamais à soi.

Mme DORTIGNI.

Rien n'est plus cruel, ma sœur, que de donner tous les jours son bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus; et de faire, par-dessus le marché encore, les frais éternels de la représentation.

Mme MILVILLE.

On dit que tel est le supplice des riches. Il faut que tout soit compensé.

Mme DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuse... Paisible dans votre chère

Digitized by Google

solitude, tout à vous. La lecture vous occupe toujours?

Mme MILVILLE.

Infiniment : c'est mon unique plaisir ; et ce plaisir, étant peu coûteux, est à ma portée.

Mme DORTIGNI.

Oh! je vous ferai passer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le tems, en vérité, d'y jeter les yeux. J'attrappe à la volée quelques extraits par lambeau; mais, de cette manière, on ne peut juger que bien superficiellement.

Mme MILVILLE.

C'est ainsi, néanmoins, que l'on juge dans le monde, et l'on n'en prononce pas moins; vous l'avouerez.

Mme DORTIGNI.

Il est bien vrai... Quand jouirai-je d'un peu de loisir, pour m'occuper à mon aise des délices ineffables de la littérature! Ah! c'est là que réside le vrai contentement de l'ame. On n'a point de remords de ces jouissances-là; elles sont au-dessus de tout. Votre vie est fortunée, paisible, ma sœur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la présence

Digitized by Google

de tant d'objets qui se succèdent, c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On accueille mal ou bien, comme au hasard... A propos, ma sœur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique?

Mme MILVILLE.

Oui; il sort d'ici.

Mme DORTIGNI.

Il sort d'ici !... Oh ! il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original. C'est un drôle de corps.

Mme MILVILLE.

Comment donc ?

Mme DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un misérable... Dans ce moment, mon mari venait de recevoir de fâcheuses nouvelles; il était environné de ses papiers... J'étais de mauvaise humeur... Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement; mais sans doute il oubliera ce malheureux quart-d'heure, car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente; on ne surprend point ainsi les gens. A-t-il usé envers vous de la même feinte ?

Mme MILVILLE.

Oui, ma sœur. Il s'est offert à moi comme

Digitized by Google

tant dans la peine, et cherchant un emploi.

Mme DORTIGNI.

Un emploi! Cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris. On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

Mme MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté et à l'humanité.

Mme DORTIGNI.

Ah! vous avez été bien éclairée. Vous l'aviez donc deviné, sous son habit plus que modeste?

Mme MILVILLE.

Non, je vous l'assure.

Mme DORTIGNI.

Personne ne vous avait avertie?

Mme MILVILLE.

Personne.

Mme DORTIGNI, en grimaçant.

Ah! vous avez le coup d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

Mme MILVILLE.

Je n'avais rien prévu de ce qui est arrivé. Quand je lui ai eu fait mon présent, qui était bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il

Digitized by Google

s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, et m'a dit, d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : J'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens. Il m'a remis ensuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, a-t-il dit, et pour mes enfans. Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Mme DORTIGNI, avec empressement.

Voyons, voyons ce qu'il renferme.

Mme MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Mme DORTIGNI, après avoir ouvert le porte-feuille.

Mais, ma sœur ! ma sœur ! voilà des effets pour plus de six cent mille livres. Ah ! mon Dieu ! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment ! il vous a donné cela pour une tasse de café ? Cela est incroyable. J'avais pris, moi, malheureusement mon chocolat.

Mme MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, et rien de plus.

Mme DORTIGNI.

Oui ; autrement le monde jaserait. Ah çà, ma chère sœur, je suis enchantée de l'espèce de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité.

Digitized by Google

Mme MILVILLE

Il m'a fait mille protestations d'amitié... que je crois sincères. Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.

Mme DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur, vous n'êtes point d'un âge... Il faut redouter les langues médisantes.

Mme MILVILLE.

Je ne les crains point.

Mme DORTIGNI.

Il faut si peu de chose pour ternir une réputation!

Mme MILVILLE.

Ma sœur, je vous proteste que je n'accepterai des bienfaits, qu'à charge de les publier à toute la terre.

Mme DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune, on parlera.

Mme MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il est, reconnaît et respecte la véritable vertu : on peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Mme DORTIGNI.

Je le crois; mais à propos, je sais déjà ce

Digitized by Google

que vous ignorez peut-être : mes informations ont été sûres et promptes. Savez-vous où il demeure ?

Mme MILVILLE.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

Mme DORTIGNI.

Eh bien ! je vous l'apprends : il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train !... Et venir sous un piètre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion.... Ah ! cela est d'une singularité choquante.

Mme MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

Mme DORTIGNI.

Cela ne devrait pas être toléré, ma sœur ; car, si cette mode s'introduisait une fois dans le monde, on ne saurait bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Mme MILVILLE.

On prendrait le parti, alors, d'en avoir pour tout le monde.

Mme DORTIGNI.

Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur ; mais il y a dans la société des rangs,

Digitized by Google

des classes, une subordination nécessaire; vous en conviendrez.

Mme MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

Mme DORTIGNI.

Ah ça, ma chère sœur, vous avez tout crédit sur son esprit; vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

Mme MILVILLE.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Mme DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts. Attendez; il faudrait lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, et que, le connaissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie... Qu'en dites-vous?

Mme MILVILLE.

Cela ne prendrait pas.

Mme DORTIGNI.

Ah! cela ne prendrait pas... Eh bien! dites-lui que mon mari avait la tête fort occupée d'affaires; qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts-d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche; que moi, j'avais grondé mes gens à mon lever, et que l'impression m'en était demeurée. Ajoutez, chère sœur, que les hommes qui ont des bureaux, sont

Digitized by Google

tristes le matin, et qu'on ne rit à Paris que le soir.

Mme MILVILLE.

Je vous promets d'employer et les raisons et les prières, pour que le passé soit enseveli dans le silence.

Mme DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer. Quand ce ne ne serait que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendrait cher. (*Se levant.*) Ménagez-vous bien, prenez soin de votre santé, je vous en conjure. Et les chers enfans? Ils s'amusent. L'heureux âge! où l'on est sans souci, sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie; point du tout, c'est une visite de bonne et franche amitié. Depuis un mois, je guettais l'instant d'être libre. Adieu, adieu. Ne bougez pas; l'air est froid... Nous nous reverrons. (*En la baisant.*) Adieu. Nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

[Elle sort, et madame Milville rentre dans l'autre pièce.]

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(La scène se passe chez Vanglenne, dans un salon très-richement décoré et meublé. Du côté gauche, est une table sur laquelle il y a un flambeau portant des bougies allumées, et plusieurs livres et papiers. Près de cette table, est un fauteuil; deux autres vers la droite : des chaises dans le fond.)

SCÈNE I.

(Vanglenne, mis richement, conduit madame Milville par la main; elle est habillée différemment que chez elle, mais simplement.)

VANGLENNE, Mme MILLVILLE.

VANGLENNE.

Vous voici chez vous, chère cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner. Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront. Votre société sera la mienne, si vous me le permettez.

Mme MILVILLE.

Ah! cousin, quel éclat! quelle magnificence!

Digitized by Google

VANGLENNE.

Bien caché, depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger, l'argent à la main; et, avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement et à souhait. Je n'ai fait part de mon projet à personne, et mon secret n'a point été trahi. Allons, prenez possession. Je suis chez vous, cousine. L'hôtel est coupé en deux et sans aucune communication. Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent et votre meilleur ami.

Mme MILVILLE.

Et votre portefeuille? Reprenez-le, je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (*En souriant.*) N'êtes-vous pas ma trésorière?

Mme MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant?

VANGLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, et ne me chagrinez point... Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches; pour leur apprendre à ne jamais

Digitized by Google

dédaigner le pauvre; à se souvenir que, dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui était au sommet, et élève celui qu'il aperçoit au dernier rang. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.*) Cette pièce que je garderai précieusement tant que je vivrai (et vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai prononcé), cette pièce qui m'aurait en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela aurait pu être; voilà le gage irrécusable qui me dit que vous honorerez les richesses, en en fesant un digne usage.

Mme MILVILLE.

Je suis vraie avec vous, comme avec moi-même; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon ame se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre. Mais vous me serez utile, chère cousine; vous m'aiderez à placer mon argent d'une manière qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie

Mme MILVILLE, à part.

Dieu! oserai-je lui parler de mon frère?

Digitized by Google

SCÈNE II.

VANGLENNE, Mme MILVILLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, on était allé vous demander chez vous; c'est M. Mulson qui voudrait absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah! Mulson, l'agent de change? (*A madame Milville.*) Cousine, permettez-vous que je le reçoive ici?

(Madame Milville fait un signe d'approbation.)

LE LAQUAIS, en remettant un papier à Vanglenne.

Voici, Monsieur, ce que votre notaire m'a chargé de vous remettre de sa part.

VANGLENNE, prenant le papier et le mettant sur la table.

C'est bon. Faites entrer M. Mulson.

(Le laquais sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

MULSON, VANGLENNE, Mme MILVILLE.

(Madame Milville s'assied.)

MULSON, étendant les bras.

Qui l'aurait cru! Vous en Europe! et tout le monde l'ignore. On eût été au devant de vous, vous offrir nos services. Et pourquoi vous êtes-vous caché; vous, fait pour aller de pair avec tout ce qui brille?

VANGLENNE.

C'est que je suis ruiné. J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah! vous êtes bien revenu sur l'eau, à ce qu'il paraît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il est vrai cependant que j'ai failli me noyer tout de bon.

MULSON.

En sauvant votre personne, il n'y avait rien de perdu. La mer est bien avide, mais malgré sa profondeur, elle ne pouvait pas tout engloutir.

Digitized by Google

VANGLENNE.

Il me reste encore quelque chose pour moi et mes amis.

MULSON.

Je le crois. Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ? J'ai à vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par les nœuds du sang, et de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc s'il vous plait ?

MULSON.

M. et Mme Dortigni. Honnêtes gens, braves gens au fond. Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étais ici ?

MULSON.

Eh ! Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnaître au premier coup-d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux. Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une faible impression. Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu. Votre crédit.

VANGLENNE.

Mon crédit !... (*Montrant Madame Milville.*) Connaissez-vous Madame ?

(Madame Milville se lève.)

Digitized by Google

MULSON, saluant.

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment vous ne connaissez point Madame? Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, et presque tous les jours. J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connaissez pas Madame?

MULSON.

Non, Monsieur. Je ne me rappelle pas d'avoir vu Madame.

VANGLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON, étonné.

Quoi! Monsieur Dortigni a une sœur? Madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLENNE.

Présentement, Monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

(Madame Milville se rassied.)

MULSON.

Je suis un peu interdit... Je sais tout ce

Digitized by Google

qui s'est passé ; ils ont eu quelques torts avec vous.

VANGLENNE.

Quelques torts ! Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce sont au fond d'honnêtes personnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être satisfait. Comme vous êtes d'un caractère facile et généreux, vous oublierez quelques petites inadvertances.

VANGLENNE.

Inadvertances !

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des distractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourse, a-t-il des distractions alors ? commet-il beaucoup d'inadvertances ?

MULSON.

Mais, entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni ; car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE.

J'entends. Je vois bien que vous êtes venu

Digitized by Google

ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Justement. Ils sollicitent la grâce de vous rendre une visite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours ses droits. Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine?

VANGLENNE.

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh! sans doute... C'est ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connaisse. Ah ça, cela est donc arrangé? Vous revenez comme si de rien n'était? J'en suis content, charmé. J'espère, Monsieur, vous proposer quelques affaires d'une solidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monsieur Mulson.

MULSON, à part.

Mais j'ai réussi le plus heureusement du monde. (*Haut.*) Je vais donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation?

VANGLENNE.

Oui, Monsieur Mulson.

Digitized by Google

MULSON.

A merveille! ils en seront enchantés, vous dis-je. (*A part.*) Bon! tout va bien. (*Haut.*) Je vous offre bien mes respects.

(Il sort.)

(Madame Milville se lève.)

SCÈNE IV.

VANGLENNE, Mme MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oseront venir!... Cela est fort. En ce cas, j'aurai mon tour. Métal corrupteur, ô malheureux argent, pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins et l'agent de nos crimes?

Mme MILVILLE.

Cher cousin, bon et généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frère assez malheureux déjà de méconnaître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser, cela est à sa place, et digne de vous; mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Digitized by Google

Mme MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre...

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est l'infortuné caché sous l'habit que je portais; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement; et mon ressentiment est juste. De quel droit un homme accable-t-il son semblable du fardeau du mépris? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri; et l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchait sur la tête de son frère, soit à son tour humilié.

Mme MILVILLE.

Je ne prétends pas excuser sa conduite; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'est pas bon, le second devient pire encore; et la triste humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commisération et de la pitié. Qui l'étouffe, est mort au bien.

Mme MILVILLE.

Hélas! il y aura donc entre vous une séparation éternelle!

Digitized by Google

VANGLENNE.

Oui ; et de tout l'intervalle qui se trouve entre nos ames. Je ne leur veux point de mal; mais, comme il se sont faits petits pour de l'or, il m'est permis de rire de leur bassesse ; et je retiendrai l'or qu'ils couvent des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le recevoir. Voilà toute ma vengeance.

Mme MILVILLE.

Ah ! modérez votre indignation, je vous supplie.

SCÈNE V.

VANGLENNE, *DORTIGNI*, Mme DORTIGNI, *Mme MILVILLE.*

Mme MILVILLE.

Les voici.

Mme DORTIGNI.

Mon cher cousin, vraiment, vous êtes un aimable espiègle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, Madame ?

Digitized by Google

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, Monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai? vous alliez à front découvert.

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer, et de vous offrir nos excuses.

Mme DORTIGNI.

Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli, et nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'est pas ici mon domicile, Madame.

Mme DORTIGNI.

Comment donc?

VANGLENNE.

Vous le savez, je demeure rue de la Huchette, au Cadran bleu; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Mme DORTIGNI.

Bonne folie! Vous plaisantez encore.

VANGLENNE.

Je ne plaisante point, Madame. Si vous

Digitized by Google

voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, et j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur.

(Il s'éloigne, se jette dans le fauteuil qui est près de la table, et prend un livre qu'il lit négligemment.)

Mme DORTIGNI.

J'ai déjà vu la chère sœur, elle nous a annoncé votre générosité; je l'en ai félicitée sincèrement. Elle étonnerait de la part de tout autre; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connais d'autres êtres plus inconcevables encore, à qui il ne manque ni un vice ni un ridicule.

Mme DORTIGNI s'assied à côté de sa sœur, et lui fait mille caresses.

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chère sœur, un air content, satisfait.

(M. Dortigni n'a pas de fauteuil, il va chercher une chaise, et s'assied.)

VANGLENNE.

Oui. Oh! cela ira de mieux en mieux; j'y compte bien.

Mme DORTIGNI.

Et les chers enfans, comment se portent-ils?

Digitized by Google

VANGLENNE.

Ils ont eu le tems de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Mme MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur?

Mme DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, brusquement.

Vous avez des enfans, Madame?

Mme DORTIGNI.

Oui, cousin; ils sont au collége.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, Madame.

Mme DORTIGNI.

C'est mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde surtout de les élever vous-même.

Mme DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer, Monsieur, que je ne saurais leur montrer du latin; car on ne nous l'enseigne point.

VANGLENNE.

Du latin! oh, qu'ils n'en sachent pas un

Digitized by Google

mot, et qu'ils aient le sens droit, et surtout le cœur sensible et bon, voilà l'essentiel; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

Mme DORTIGNI.

Le cher cousin a encore un peu de ressentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, se levant.

Nous avouons nos torts; et si nous venons ici, c'est pour les réparer. Vous avez trop d'esprit, mon cher cousin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y eussent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale? Ils vous doivent un remercîment.

Mme DORTIGNI, à sa belle-sœur.

Chère sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Mme MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux, et je ne désire rien tant.

Mme DORTIGNI, après un long silence.

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain et agréable, que l'eau y est re-

Digitized by Google

nommée comme pure et salutaire. (*Après un silence.*) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paraît... Je prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliothèque... J'en ai de fort estimés, car je n'achète de livres qu'après avoir lu les extraits.

VANGLENNE.

Je lis peu; mais j'examine le front de l'homme. Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir.

(Il continue de lire.)

Mme DORTIGNI.

Celui que vous tenez paraît vous occuper fort. Pourrait-on savoir ce que c'est? Est-ce une nouveauté? il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais; c'est un assemblage de vers. Celui-ci est intitulé : *Le plus joli des recueils.*

Mme DORTIGNI.

Des vers, des vers, on ne voit que cela.

VANGLENNE.

Je viens de tomber par hasard sur une pièce qui me fait rire malgré moi.

Mme DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc?

Digitized by Google

VANGLENNE.

Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs. J'aime ce titre, *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune, je vous en préviens. Je ne l'ai point vue citée comme un modèle.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte. Voyons donc.

(Il lit.)

Ah! mon habit, que je vous remercie!

Je ne me lasse point d'admirer ce début, ce début, cette exclamation pleine de vérité et de sel.

Ah! mon habit, que je vous remercie,
Que je vaux aujourd'hui, grâce à votre valeur."

DORTIGNI.

Vaux, valeur! C'est un pléonasme.

VANGLENNE.

Soit.

Je me connais; et, plus je m'apprécie,

Digitized by Google

Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.

Qu'en dites-vous, Monsieur l'aristarque? Voyons, exercez toute votre adresse. Je vous devine : *gagner*, n'est peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs. *Amadouer* serait le mot; mais je soupçonne que *gagner*, qu'en pensez-vous? devient un trait ironique. Continuons.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras. On le voit...

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.

Toujours prêts à sourire! Cela est d'une expression vivante. Des yeux qui mentaient d'ailleurs... Qu'importe? Le poète peint des dehors.

J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.

DORTIGNI.

Parler sans rien dire!

VANGLENNE.

Parler sans rien dire! Il y avait de quoi

Digitized by Google

parler cependant; et il parlait probablement. Mais tel s'endurcit le cœur et les oreilles, cela revient au même.

Cette femme à grand falbala...

(Il rit.)

Ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire.

Cette femme à grand falbala,
Me consulta sur l'air de son visage.

Je passe quelques vers.

Ce que je décidai fut le NEC PLUS ULTRA;
On applaudit à tout; j'avais tant de génie!

(Il éternue, tous saluent; il se lève, prend la basque de son habit, et la baise en disant:)

Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, mes mœurs, que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Eh bien! Monsieur, quel est, selon vous, le résultat de cette pièce?

DORTIGNI, avec humeur.

C'est qu'il faut, Monsieur, s'accommoder

Digitized by Google

aux mœurs reçues; et, puisqu'on n'a besoin dans le monde que d'un habit pour passer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, se refuser à l'endosser.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, Monsieur, et moi, je vais plus loin : je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or; qu'il faut être dur envers lui par caractère, insolent par principe. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre; et il doit voir, comme s'il n'existait point, celui qui, n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

(Tous se lèvent.)

Mme DORTIGNI.

Mais j'ai cru vous entendre, mon cher cousin. Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'aperçois ici est à ma belle-sœur; vous la comblez de vos largesses; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur; et dans ce moment, je ne veux, ne désire, ne demande, n'implore que son amitié et la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez vos belle-sœur, Madame?

Digitized by Google

Vous demandez son amitié? Vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait et que je lui prépare? Vous voulez être son amie sincèrement?

Mme DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin (*Embrassant Madame Milville.*), je l'aime, et je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions. Ne prenez pas, Monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, et vous me l'assurez?... Ah! prenez garde; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. Si je me suis trompé, comme cela se pourrait; si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre ame, j'oublierai tout; j'en suis capable. Je ne suis, Madame, ni injuste, ni vindicatif; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous sans être étouffés, et qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du cœur de l'homme, faible, mais bon, chez le grand nombre. Hélas! nous avons tous trop besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la faiblesse du vice, et l'erreur de la dureté. Je vais donc jouir de votre retour à la sensibilité, et il me sera

Digitized by Google

en cher. S'il est ainsi, tout sera oublié, vous retrouverez en moi un parent. (*Il prendre un papier sur la table.*) (1) r, écoutez : voici une donation entière de es biens, que je fais à ma cousine. Elle est otivée par ce qu'il y a de plus juste, l'amitié, estime, la reconnaissance. Tout le monde aura ce que j'ai fait pour elle, et pourquoi l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, manière généreuse et noble dont j'ai été ccueilli dans ses humbles foyers ; et tout le nonde, je pense, m'applaudira. Mais comme ai réfléchi que la chicane s'attachait à tout, ouleversait tout, dévorait tout ; que l'on casait les actes des vivans dès qu'ils étaient morts ; j'ai cherché la forme de donation la plus entière, la plus complète, la plus inviolable. l'ai appris qu'un contrat de mariage réunissait tous ces points divers, et j'ai jugé à propos de faire dresser un tel acte.

Mme DORTIGNI, à part.

Voilà ce que je redoutais. Contraignons-nous.

VANGLENNE, à Mme Milville.

Voici le moment que je vous ai annoncé tantôt, et la seule manière de mettre le porte-

(1) DORTIGNI, MADAME DORTIGNI, VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

feuille en communauté. Gardez-le, ou daignez signer.

Mme MILVILLE.

Ah! mon bienfaiteur! ne pouvons-nous vivre sous les lois de l'amitié! Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptais vivre ainsi avec vous, chère cousine; mais la calomnie, cet ennemi irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderait pas à souiller la pureté de notre amitié, et elle y supposerait des liens qui la déshonoreraient. Je veux la faire taire. J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis sûr d'estimer à jamais.

Mme MILVILLE.

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout... Eh bien! je donne un père à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure; et j'en atteste le ciel et l'honneur.

Mme DORTIGNI, à part.

Je vais m'évanouir, je le sens.

VANGLENNE, à Madame Dortigni.

Allons, Madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation; elle sera entière de mon côté: que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface. Signez le bonheur de votre sœur et le mien. Tenez, prenez,

Digitized by Google

voilà la plume ; et vous, Monsieur, après, s'il vous plaît.

Mme DORTIGNI, prenant la plume.

Ah! de tout mon cœur. (*Approchant de la table.*) (1) Pourrai-je me vaincre?... Essayons. Ah! (*Elle jette un cri de rage étouffé, et se trouve mal.*) Dieu! je n'en puis plus... je me meurs.

Mme MILVILLE, jetant un cri.

Est-il possible! Il faut du secours.

DORTIGNI.

Elle est quelquefois sujète à ces accidens-là.

(Il emmène Madame Dortigni.)

SCÈNE VI.

VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

VANGLENNE.

Femme cruelle et lâche! tu n'étais pas même digne de ma vengeance..... Je la regrette. Oublions, dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensibles et envieux.

---

(1) MADAME DORTIGNI, DORTIGNI, VANGLENNE, MADAME MILVILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

MAISON DE MOLIÈRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR MERCIER,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 20 octobre 1787.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En lisant le théâtre de *Goldoni*, j'ai pensé que la pièce intitulée : *Il Molière*, passerait avec avantage sur notre scène, parce que le sujet étant national et rappelant la mémoire d'un de nos grands hommes, et peut-être le plus regrettable de tous, devait nous plaire et nous intéresser de préférence. L'on n'a donc point vu, sans quelque plaisir, le père de la comédie française monter à son tour sur ce même théâtre, qu'il a rendu si illustre, et figurer parmi les personnages, enfans de son génie. Il a paru revivre sous de fidèles crayons, et d'ailleurs il a offert par ses mœurs, peintes au naturel, un tableau de la vie privée de l'homme de lettres. Ce point de vue n'est point à dédaigner; il devient surtout très-piquant, lorsqu'il s'agit d'un de ces écrivains célèbres dont l'admiration publique aime à s'entretenir; la curiosité alors devient inépuisable, tant sur les traits de leur caractère que sur les aventures particulières de leur vie.

Comme la langue italienne est familière aux littérateurs, ils apercevront d'un coup-

Digitized by Google

d'œil ce que j'ai emprunté de la pièce originale, et ils pourront apprécier en même temps les scènes, les personnages, et surtout les détails que j'ai cru devoir y ajouter.

Molière est, parmi nous, le poète qui a consulté davantage la nature, et qui a mis sur notre scène le plus d'expression et de vérité. Peintre fidèle et franc, il a caché l'art que les autres montrent trop; chez lui on ne voit, on n'entend que ses personnages; et le tableau ne paraît si vrai, que parce que sa manière est ingénue. Aussi conserve-t-il parmi les poètes dramatiques la physionomie que La Fontaine a parmi les fabulistes; et l'homme instruit, qui, vers sa quarantième année, se dégoûte ordinairement de la tragédie française, qu'il aperçoit peuplée d'êtres factices, découvre une certaine profondeur dans les pièces de notre poète; il quitte volontiers le romanesque pour porter son attention sur des passions plus naturelles, et des caractères qu'il peut retrouver dans le monde. D'ailleurs la tragédie nous accoutume à ne pleurer que sur les grands désastres, et ce n'est point là un léger inconvénient.

Son chef-d'œuvre sans contredit, est le Tartuffe, et dans cette pièce à la fois hardie, morale et comique, il me paraît supérieur à lui-même.

Digitized by Google

Le philosophe a sans doute plus d'un reproche à lui faire; mais ce n'est pas ici le lieu l'examiner le but et la moralité de chacune le ses pièces, et quelle influence utile ou langereuse elles ont pu avoir tour-à-tour sur on siècle. Cet examen formerait un ouvrage érieux et peut-être neuf à bien des égards. L'art de la comédie consiste un peu trop à exercer notre ame à la moquerie, à la dérision de nos semblables.

Molière mérite notre hommage, pour avoir corrigé son siècle de plusieurs ridicules qui importunaient sans doute la société, encore plus que certains vices, puisqu'elle lui en a su tant de gré. Mais on ne peut se dissimuler, en même tems, que, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il alarme la décence et les mœurs; et toutes ses pièces, osons le dire, ne sont pas également irréprochables. Il a manqué à cet esprit observateur, à ce peintre étonnant, de méditer plus profondément le but moral, qui donne un nouveau mérite à l'ouvrage même du génie, et qui, loin de rien dérober à la marche libre de l'écrivain, lui imprime plus de véhémence et d'énergie, et lui commande ces impressions majestueuses et bienfesantes qui agissent sur une nation entière. Que n'eût-il point fait, de nos jours,

Digitized by Google

environné d'idées plus saines ? Car l'art dramatique, rassemblant et parlant à tout un peuple, est une espèce d'instruction publique qui est de la plus grande importance dans ses effets.

Il eut été à souhaiter, qu'à son exemple, on eût envisagé l'art dans une imitation fidèle et précise de la nature. Il la voyait, il la sentait, il la poursuivait; et plein de la chaleur qu'elle inspire, il travaillait sur des caractères vivans et non sur des livres; de là la ressemblance frappante de ses personnages avec les hommes que nous connaissons, et cette variété qui prouve l'étude de toutes les situations. Il n'avait point ce dédain que des écrivains si inférieurs à lui, ont osé affecter, lorsqu'ils ont méconnu le véritable attribut de leur art pour s'adonner à des touches raffinées et légères, à de petites formes élégantes et maniérées, à tout l'effort de l'esprit qui éblouit et fatigue. Il savait que tout mouvement du cœur humain est intéressant à voir, précieux à saisir, aimable à fixer, et que sa peinture sera toujours noble, si ce n'est devant le sot orgueil de quelques particuliers, qui demain vont disparaître, du moins devant l'humanité entière et l'œil des siècles futurs.

On a resserré depuis lui la scène qu'il ten-

Digitized by Google

lait visiblement à agrandir; on n'a plus voulu y admettre que certains hommes choisis et distingués par leurs titres et leur naissance, c'est-à-dire, les seuls que le poëte était censé pouvoir fréquenter décemment. La vanité et l'insuffisance ont également trouvé leur compte à ce rétrécissement puéril. Le poëte s'est cru responsable, pour ainsi dire, de ses personnages; il ne les a introduits qu'avec la plus grande réserve : mais dès ce moment il a cessé de voir les objets les plus faits pour être représentés; il a pris le vêtement pour l'homme; il n'a point su mettre à profit ce qui devait parler si éloquemment à tous les yeux. Enfin, au nom de la bonne compagnie, on le vit subtiliser le trait large et vigoureux que Molière avait rendu parlant. Comme ce trait était délicat et délié, il crut l'avoir rendu plus parfait; mais il devint imperceptible, et de jolies miniatures, brillantes, pointillées et froides, remplacèrent le vaste tableau de la Nation, mine inépuisable qu'on désapprit à fouiller. Les Auteurs se concentrant dans un point unique, à raison de leur incapacité, s'admirant dans leur jargon étudié, devinrent de jour en jour plus aveugles et oublièrent la multitude, qui, en revanche, ne les aperçut point.

Un goût exquis pour les petites choses, et

Digitized by Google

par là même, étroit et pusillanime, amena donc des beautés conventionnelles, et fit disparaître ces touches hardies et fortes, qui peignent l'homme dans toutes ses attitudes. On voulut embellir, sous de faux agrémens, ce qui avait tant de charme sous des traits un peu grossiers si l'on veut, mais nus et saillans ; et il se trouva à la fin que tous ces raffinemens de société ne laissaient plus reconnaître l'empreinte de l'ame humaine.

Ainsi la Comédie, à qui le bon Molière avait su donner une figure animée, un rire franc, un front populaire, dégénéra sous les habits brillans et dorés dont on l'affubla à tout propos. Les Marquis modernes, en expulsant les bourgeois, chassèrent le naturel et la simplicité. Le jargon brillanté succéda au langage naïf; on eût dit que la nation avait changé d'idiôme et n'avait plus de physionomie, parce qu'il n ese trouvait plus que des peintres maniérés et des écrivains fantasques. L'impuissance, toujours féconde en discours, mit tout en œuvre pour se justifier, et accusa solenhellement le peuple de n'avoir plus rien de pittoresque; et le peuple ignora le reproche et la justification. De là naquirent ces copiés rebattues qui vont encore en s'affoiblissant ; le trait original s'éloigna et disparut. Nos

Digitized by Google

pièces tracées d'après des êtres, que le poëte seul soutient avoir vus dans le monde, n'eurent aucun caractère de vérité, et se réduisirent au mérite du style ; à quelques dialogues élégans, à quelques traits d'esprit, pâles et mourantes étincelles ; mais ces personnages sans physionomie, créés de fantaisie, frappés dans tout leur ensemble du vice héréditaire de leur origine, ne laissèrent point dans la mémoire de trace distincte. Que le luxe, père de cette vaine comédie, vante après cela le poli de l'expression ; que me font ces idées rétrécies et froides, images du cœur dont elles émanent ?

O Molière ! Molière, tu n'es plus ! et à mesure que les années s'accumulent sur ta cendre, ton génie s'enfonce plus avant dans la tombe; la même nature que tu peignis est sous nos yeux, et nous sommes assez dégénérés, pour la voir basse et ignoble, où tu l'apercevais vivante et riche ; c'est notre couleur qui est trompeuse et non la tienne. Au milieu de tant d'observations fines, délicates et multipliées, et avec notre esprit, tout en épigrammes et en saillies, nous ne savons plus mettre la figure en mouvement, et la placer dans le tableau. C'est que nous courons après l'enluminure, et que nous laissons-là la fierté du dessin.

Digitized by Google

Le talent est donc un instinct supérieur au raisonnement, et qui supplée à toutes les combinaisons des critiques. Les auteurs s'épuisent en réflexions innombrables, et leur théorie transcendante, aboutit à de petites créations languissantes, semblables à ces pauvres enfans à demi ébauchés, qui portent, sur un front pâle, l'image d'un père efféminé. Molière possédait cet instinct qui crée sans disserter, et qui imprime la vie pour différentes générations. C'était peu, il savait le reconnaître en autrui. Il devina le génie de Lafontaine, alors presqu'universellement méconnu. Despréaux et Racine se croyaient de bonne foi, supérieurs à Lafontaine; ils le jugeaient, ils le raillaient, ils allaient même jusqu'à une espèce de dédain; ces deux écrivains, si loin de la naïveté, ne sentirent pas son extrême mérite. Molière, génie original, sentit Lafontaine, et dit de Lafontaine et d'eux, *ils ont beau faire, ils n'effaceront pas le bonhomme.* Jugement remarquable, et qui décèle un esprit clairvoyant, car une erreur générale fait illusion aussi aux hommes supérieurs. Où est l'écrivain de nos jours qui sache apprécier un auteur contemporain d'une manière aussi décidée et avec un tact aussi sûr? On est plus souvent encore injuste par insensibilité, que par envie.

Digitized by Google

En 1661, Paris avait cinq Théâtres, et c'était le moyen de donner à l'Art tout son développement. Aussi, ce furent les beaux jours de la Scène française. Les circonstances ne créent point le génie, mais elles aident à son essor. Molière avait un Théâtre à ses ordres; il pouvait essayer ses ouvrages, en voir préalablement les effets et les corriger à plusieurs reprises. Il avait la protection du Monarque, dont le coup d'œil était fait pour l'enflammer. Il avait des amis illustres qui chérissaient son Art. Il était encouragé par ces applaudissements journaliers, qui soutiennent le poëte, et lui ordonnent de nouvelles compositions. Il ne se fesait imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois; et les lecteurs, favorablement disposés par le succès, en lisant ses pièces, revoyaient le jeu des acteurs. Il touchait le revenu légitime de ses honorables travaux, et cela, montait à près de trente mille livres par an. Il n'avait pas à ses oreilles, le bourdonnement monotone et continu de ces insectes folliculaires, qui troublent plus qu'ils ne nuisent, qu'on écrâse et qui renaissent. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carrière devenue plus difficile, espérerait vainement quelques-uns de ces avantages.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MOLIÈRE, auteur dramatique.
CHAPELLE, ami de Molière.
LA BÉJART, comédienne, demeurant dans la maison de Molière.
ISABELLE, comédienne, fille de la Béjart.
LATHORILLIÈRE, comédien, et ami de Molière.
PIRLON, ennemi de Molière.
LE MARQUIS DE ***.
LE COMTE DE ***.
LA FOREST, servante de Molière.
LESBIN, domestique de Molière.

La scène se passe à Paris, rue de Richelieu, chez Molière.

Digitized by Google

LA

IAISON DE MOLIÈRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IOLIÈRE, seul, assis devant une table, la plume à la main.

Lombien la carrière de l'homme de lettres st encore rétrécie par les usages tyranniques, uxquels on veut l'assujètir! on attend de ui de nouveaux ouvrages, et on le subor- lonne à toutes les misères des sociétés! On eut qu'il représente dans le monde, et qu'il ompose au cabinet; c'est-à-dire, que l'on xige tout-à-la-fois qu'il soit auteur et homme isif, deux choses incompatibles... Quand je e voudrais pas écrire, le genre humain m'y orcerait par ses extravagances... Il me faut êver à mon *Malade Imaginaire*, à mon *En- nieux*, à mon *Homme de Cour*... Oh! je garde

Digitized by Google

celui-ci pour le dernier... Si la mort ne m surprend point, on verra un miroir... Il e des choses que l'on pense quelquefois tro fortement pour pouvoir les écrire, et ce son celles-là qui sont ordinairement perdues pou la postérité. J'oserai dire ce qu'on n'a pa encore dit! Il faut pour cela du courage. Oh j'en ai. Une voix secrète me dit que je doi livrer la guerre aux vices. Toujours libre e maître de ma pensée... Le silence me favorise... Voici le vrai tems de la méditation Revoyons mon plan, car c'est du plan surtout que dépend tout le reste... Ah! j'allai oublier... j'ai trouvé, pour ma chère traduction, une image heureuse qui rend bien mieux... (*Il cherche dans ses papiers.*) Où donc est mon cahier?... Il était là... Je ne le trouve point. (*Il appelle.*) Lesbin, Lesbin, Lesbin!... Ce drôle-là est fait pour tourmenter ma vie... Lesbin, Lesbin, Lesbin!

SCÈNE II.

MOLIÈRE, LESBIN.

LESBIN, accourant.

MONSIEUR...

MOLIÈRE, en colère.

Tu es entré dans mon cabinet?

Digitized by Google

LESBIN.

Oui, Monsieur.

MOLIÈRE.

Eh quoi y faire, dis-moi ?

LESBIN.

Eh ! pardi, Monsieur, ranger vos livres, vos papiers, qui sont-là jetés pêle-mêle...

MOLIÈRE.

Mes papiers !... Tu t'es donc avisé d'y toucher ?... Réponds-moi ?...Tu m'as pris un cahier comme celui-ci.

LESBIN, riant bêtement.

Ne voilà-t-il pas un grand mal ?.... Si c'était du papier blanc, à la bonne heure, vous pourriez gronder comme vous faites : quoique nous ne sachions pas lire, nous apercevons bien ce que c'est qu'une belle écriture....

MOLIÈRE.

Eh bien ! pendard ! me diras-tu si tu as pris?...

LESBIN.

Eh bien, oui, Monsieur, nous avons pris un papier comme celui-là, parce que nous l'avons trouvé par terre, sous votre bureau, et qu'il était par-tout griffonné....

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Eh ! qu'en as-tu fait, malheureux !... Où est-il, où est-il ?....

LESBIN.

Ne vous mettez pas en colère : il n'est pas perdu ; nous l'avons bien employé....

MOLIÈRE.

Finiras-tu, bourreau, de me dire ce que tu en as fait ?... J'en suis dans un tremblement. !....

LESBIN.

Comme vous êtes pâle, pour si peu de choses !... faire un train pareil à un pauvre domestique !... et vous êtes philosophe !

MOLIÈRE.

Mais voyez un peu ce drôle-là.

LESBIN.

Eh bien, vous allez le revoir, votre beau cahier où il n'y a pas tant seulement grand comme le doigt de blanc... vous allez le revoir.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

MOLIÈRE, seul.

L'IMBÉCILE! il en aura fait quelqu'enveloppe... Au moins je respire; j'appréhendais fort qu'il ne s'en fût servi pour faire du feu... Un poëme, auquel je travaille depuis tant d'années !...

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, LESBIN, entrant avec une perruque toute papillottée.

LESBIN.

LE voilà, le voilà votre papier, bien employé, je m'en vante... Grondez, grondez présentement, si nous sommes en faute.

MOLIÈRE, dans la plus grande colère.

Ah le bourreau! le bourreau! je ne m'y retrouverai jamais... J'en perdrai la tête.... Pour cela je suis bien malheureux... Que de tems, que de soins! que de peines perdues.

LESBIN.

Il est vrai que nous avons été plus de deux heures à cette besogne; mais allez-vous nier

Digitized by Google

à présent que vous ne m'avez pas dit vous-même ici tantôt, de la mettre en papillottes?

MOLIÈRE.

Va-t-en, butor, esprit bouché,.... va-t-en... Retire-toi sur-le-champ, de peur que je ne t'assomme.

LESBIN, à part.

Il a le diable au corps, avec son chiffon de papier.

MOLIÈRE.

Ah! quelle perte!... je ne me possède plus puisque c'est ainsi,.. (*Dans son dépit, il déchire son cahier et le jette au nez de Lesbin.*) tiens tiens, ôte-moi tout cela de devant les yeux.. Brûle, brûle tout, que je n'en revoie jamais un seul morceau:... pas un seul morceau, entends-tu? ou je te chasse.... Et si jamais tu oses toucher au moindre de mes papiers..... Mais j'aurai toujours la clef sur moi.

LESBIN.

Monsieur.

MOLIÈRE, le menaçant.

Si tu ne t'en vas pas tout de suite... prend garde... Réplique. Réplique un seul mot.

LESBIN, ramassant les morçeaux de papier.

Mais attendez du moins que j'emport tout... (*A la porte.*) Donnez-vous bien de l

Digitized by Google

peine à mettre sa perruque en papillottes !.... voilà comme on vous traite.

SCÈNE V.

MOLIÈRE.

C'EN est donc fait de mon poëme chéri... Je fesais cette traduction avec tant de volupté ! j'avais rendu plusieurs morceaux si heureusement..... Il règne dans ce *Lucrèce*, une si belle philosophie, si bien d'accord avec mes pensées... Ah ! qu'il me faut de courage pour supporter cet accident !.... Mais je me suis trop abandonné à ma première vivacité... Il ne m'eût peut-être pas été impossible d'en retrouver la plus grande partie..... Oui, en rassemblant avec patience les fragmens... Et d'ailleurs, à quoi sert de brûler l'autre moitié... Lesbin, Lesbin...

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LESBIN.

LESBIN, derrière le théâtre.

MONSIEUR !

MOLIÈRE.

Rapporte-moi tout ce que tu as ramassé,

Digitized by Google

et jusqu'au moindre petit morceau ; entends-tu ? que rien ne se perde ?

LESBIN, entrant.

Quoi, Monsieur, ce que vous venez de déchirer tout-à-l'heure.

MOLIÈRE.

Oui, oui, dépêche-toi de tout rapporter.

LESBIN.

Ah ça, Monsieur, si vous le faites exprès, vous n'avez qu'à le dire.... Vos lubies à la fin me feront tourner la cervelle.

MOLIÈRE, avec une colère concentrée.

Je parie qu'il a déjà tout brûlé.

LESBIN.

Mais n'ai-je pas bien fait ?... d'après votre ordre.

MOLIÈRE.

Est-il possible ! ah ciel !

LESBIN.

(*A part.*) Ah ! quel homme, quel homme ! (*Haut.*) Comment, ne m'avez-vous pas dit de brûler tout, et sous peine ?...

MOLIÈRE.

Oui, oui, maraud, oui je te l'ai dit : tu as bien fait, à merveille, butor..... Va-t-en et laisse-moi en repos : sortiras-tu bien vite ?

Digitized by Google

LESBIN, en sortant.

Oh ! que de patience il faut avoir.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Bonjour, Molière.

MOLIÈRE.

Bonjour, Chapelle.

CHAPELLE.

Qu'est-ce donc ? vous voilà de bien mauvaise humeur ?

MOLIÈRE.

Il est vrai.

CHAPELLE.

Tous les jours un visage plus sombre. Mais quel contraste, mon ami, entre votre personne et vos écrits !... Tandis que votre génie divertit toute la France, il ne vous inspire pour votre compte que des idées mélancoliques... Allons, prenez sur vous de la gaîté.... Il n'y a que cela de bon.

MOLIÈRE.

Croyez-vous que je puisse être comme vous, toujours disposé à la joie et à la dissipation ?

Digitized by Google

CHAPELLE.

Et qui vous en empêche ?

MOLIÈRE.

Ce que j'ai en tête.

CHAPELLE.

Eh bien, n'écrivez plus... Laissez-là le Théâtre. Je ne voudrais pas, moi, de la gloire d'Homère, s'il fallait cesser d'être libre et heureux.

MOLIÈRE.

Oh ! si je n'étais pas engagé dans la carrière... Mais je vous le dis, s'il fallait recommencer, j'aimerais mieux, voyez-vous, porter le mousquet, traîner une besace, que de continuer la cruelle vie d'avoir des comédies à faire, et des comédiens à conduire.

CHAPELLE.

Mais quel motif vous a inspiré ce prompt dégoût ? qu'avez-vous Molière ?

MOLIÈRE.

J'ai.... Comment vous le dire, vous qui riez de tout !

CHAPELLE.

Et voilà ce que valent à-peu-près les choses de ce monde.

MOLIÈRE.

Le public devient plus que jamais inconce-

Digitized by Google

rable dans ses jugemens ; il obéit à des mouvemens aveugles dont il ne se rend pas compte.

CHAPELLE.

Il est ainsi.

MOLIÈRE.

Et puis les persécutions de mes ennemis, leurs sourdes intrigues, leurs cabales, leur triomphe enfin, malgré qu'on les connaisse pour ce qu'ils sont.

CHAPELLE.

Ah ! j'entends... La défense de représenter l'*Imposteur* est un poids, dont vous ne pouvez vous délivrer.

MOLIÈRE.

Eh ! prétendez-vous que je demeure calme à un pareil revers? une pièce annoncée depuis si long-tems, le Public assemblé, la salle éclairée ; un quart-d'heure avant la représentation, arrive, comme un coup de foudre, l'ordre fatal, l'ordre du Roi.

CHAPELLE.

Mais le Roi, à ce qu'il me semble, avait déjà interdit une fois cette comédie : il y avait donc une témérité inouïe à violer son ordre, et vous êtes coupable....

MOLIÈRE, vivement.

Je ne suis point coupable. Le Roi, après la

Digitized by Google

défense, avait voulu lire la pièce : l'ayant lue, il l'avait approuvée; sa justice avait daigné lever l'interdiction. Malheureusement la permission n'était que verbale : il partit pour la Flandre, où ses conquêtes l'occupent tout entier, mes ennemis ont profité de son éloignement pour m'opposer de nouveaux obstacles. Mais j'ai dépêché vers sa Majesté un homme intelligent et zélé, et j'attends, d'un moment à l'autre, la permission telle qu'on l'exige.

CHAPELLE.

A la bonne heure, il faut... attendre....

MOLIÈRE.

Que vous parlez fort à votre aise! S'il y a tant de mauvais consolateurs, c'est que chacun console selon son caractère, et non selon le caractère du malheureux.

CHAPELLE.

Mais vous avouerez aussi que vous avez été bien imprudent, en allant démasquer d'une main violente, cette espèce d'hommes dangereux, que vous auriez dû ménager.

MOLIÈRE.

Ménager, dites-vous! ménager! Oh! que que je suis loin de vos idées!... Eh! contre qui écrire avec force, s'il vous plaît? Ce sont là les vrais ennemis de la société. Ils se glissent jusque chez moi; un Pirlon me calomnie

Digitized by Google

ans mes propres foyers. C'est presque se anger dans la classe des méchans que de eur pardonner. Il est bien incroyable qu'on ne blâme par où je mériterais quelques louanes. Qu'y a-t-il de plus funeste au monde que hypocrisie ?

CHAPELLE.

Vous avez raison ; mais je voudrais vous oir plus calme : vous nous donnez au théâtre les scènes plaisantes, et dans l'intérieur de otre maison, vous n'enfantez pour votre ompte que des pensées lugubres.

MOLIÈRE.

J'étudie les hommes, et depuis que j'apprends à les connaître, et à lire dans leurs cœurs, je puis faire rire sans doute ; mais, il aut l'avouer, je n'ai plus envie de rire.

CHAPELLE.

Tant pis ; il n'y a que cela de bon ici-bas. l'ai trop d'esprit, moi, pour me sacrifier à les hommes qui sont au moins ingrats, quand ils ne sont pas cruels.

MOLIÈRE.

Vous auriez tort....N'êtes-vous pas l'oracle des soupers ?

CHAPELLE.

Je m'en vante.... Le plus beau jour de ma vie fut celui où j'énivrai le sévère Despréaux,

Digitized by Google

qui déclamait contre le vin.... Oh ! je n'obtiendrai jamais sur vous cette victoire.

MOLIÈRE.

Je n'ai ni vos loisirs, ni vos goûts.

CHAPELLE.

On se les donne : moi, né pour l'indépendance et la liberté, plus sensible au plaisir qu'à la gloire, j'ai préféré les douceurs d'une vie libre et voluptueuse à la contention, ou plutôt à l'inutilité de l'étude. Imitez-moi... La promenade, la conversation, la table; voilà ce qui s'appelle vivre... Le reste est folie. Quelle sorte de jouissance trouvez-vous dans cette gloire, que vous me vantez à tout propos.

MOLIÈRE, souriant.

Oh ! c'est-là notre secret.

CHAPELLE.

Pauvre ami ! que vous achetez cher cette réputation qu'on vous conteste encore. Livré d'un côté aux critiques impitoyables, harcelé de l'autre par la satire insolente, tout, jusqu'à l'histoire de votre maison, devient l'objet de la maligne curiosité du public.

MOLIÈRE.

Comment ?

CHAPELLE.

On parle des femmes que vous avez chez vous, de la mère, de la fille ; la mère est jalouse, la fille est amoureuse....

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Paix, mon ami, de la discrétion !

CHAPELLE.

Ne craignez rien ; mais comptez-vous vous marier... là, sérieusement ?

MOLIÈRE.

Oui... J'aime...

CHAPELLE.

Vous voulez épouser pour autrui.

MOLIÈRE.

Cruel ami !

CHAPELLE.

On épouse la beauté ; son charme disparaît bientôt, mais son danger subsiste aussi longtems qu'elle... Point de femmes, point de vers, que ces vers inspirés qu'on fait là malgré soi. Liberté, bonne table, propos joyeux, telles sont les jouissances de la vie, c'est bien assez pour l'infortune que d'être auteur ; mais vouloir encore épouser !....Oh ! il n'y a plus de vœux à faire pour votre bonheur, mon cher Molière !... Adieu. Horace buvait le Falerne, qu'il vous en souvienne... On n'est heureux que le verre à la main. Apollon n'est qu'un vendeur de fumée.

MOLIÈRE.

Oui, mais de cette fumée là, n'en a pas encore qui veut.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, seul.

Et nous sommes amis quoique aussi opposés dans nos goûts !... Mais on passe si rapidement sur la terre, qu'on n'a que le tems de prendre ses amis, et non de les choisir... Isabelle ne vient point... Elle seule écarte tous les chagrins qui m'assiégent; et quand je la vois, il me semble que tout s'éclaire autour de moi.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, ISABELLE.

ISABELLE, se montrant.

Puis-je entrer?

MOLIÈRE, allant à elle.

Hé ! je ne désire, je ne veux, je n'appelle que vous... Mais qu'y a-t-il ? Vous tremblez ?...

ISABELLE.

Oui, je crains toujours que maman ne nous surprenne... Elle est sans cesse sur mes pas... Si elle allait découvrir que nous nous aimons...

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Qui le lui dirait ? D'où s'apercevrait-elle ?...

ISABELLE.

Si elle ne devine pas vos sentiments, elle pourra pénétrer les miens.

MOLIÈRE.

Eh ! pourquoi lirait-elle plutôt dans votre cœur ?

ISABELLE.

Parce que j'aime plus que vous n'aimez.

MOLIÈRE.

Je vous ai fait le serment que je n'aurai point d'autre femme que vous ; je le remplirai.. Mais j'ai à ménager votre mère : elle est d'un caractère emporté, violent, et jalouse de vos charmes ; pour tout dire en un mot, je la crois votre rivale.

ISABELLE.

Je le sais, et voilà ce qui m'alarme.

MOLIÈRE.

Allez, vous êtes une enfant... Ne fûtes-vous pas dans tous les tems l'objet de ma tendresse?

ISABELLE, effrayée.

O ciel !... je vous l'avais bien dit, qu'elle était toujours sur mes pas.... Je l'entends.... elle va me maltraiter, si elle nous rencontre tête-à-tête.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Ne vous troublez point... Avez-vous un rôle dans votre poche?

ISABELLE.

Oui, j'ai celui de Marianne.

MOLIÈRE.

Bon!... Vite, commencez vers le milieu... Je vous gronderai un peu, autant que je le pourrai du moins.

SCÈNE X.

LA BÉJART, dans le fond; MOLIÈRE, ISABELLE, fesant le rôle de Marianne.

MOLIÈRE, fesant le rôle d'Orgon.

C'est parler sagement; dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux,
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh!....

MARIANNE.

Eh!

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANNE.

Plaît-il?

Digitized by Google

ORGON.

Quoi?

MARIANNE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANNE.

Qui voulez-vous mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux?

MOLIÈRE, du ton de la réprimande.

Mademoiselle, Mademoiselle, vous avez une tête, une tête!... Soyez donc, je vous prie, plus attentive, et appuyez davantage... Votre étourderie pourrait s'étendre jusque sur la scène, et le parterre alors... Vous le savez, il prend de l'humeur... Recommencez; je ne suis pas content de ce ton-là... Allons, point de mine; songez, Mademoiselle, que c'est pour votre bien.

MARIANNE.

Qui voulez-vous mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

MOLIÈRE.

Bien. *Tartuffe*... (*Se retournant comme par hasard et saluant la Béjart.*) Pardon, Madame, je ne vous avais point aperçue.... Nous répétions la scène entre Marianne et

Digitized by Google

Orgon... Voici le rôle qu'elle ne tient pas encore à ma fantaisie, mais cela viendra...

LA BÉJART.

Mais quelle nécessité, je vous prie, de répéter un rôle pour une comédie défendue, et qu'on ne jouera jamais.

MOLIÈRE.

Madame, y pensez-vous? D'un moment à l'autre elle peut être représentée; nous en avons du moins l'espérance. Ne m'ôtez pas l'agréable certitude, qu'au retour de notre cher camarade, la justice et la bonté du Roi auront donné un libre cours à nos talens.... Il est donc de la prudence d'être en état de répondre à l'attente du public, toujours avide de nouveautés.

LA BÉJART.

Et vous, Mademoiselle, qui vous a permis de venir ici répéter, avec Monsieur, un rôle sans mon aveu?

MOLIÈRE.

Ah! pardonnez-lui, Madame; je n'ai que ma pièce en tête, et j'avais fait prier Mademoiselle de vouloir bien descendre, afin qu'en cas de succès auprès du Roi, rien ne pût retarder la représentation.

LA BÉJART, à sa fille.

Sortez, Mademoiselle.

Digitized by Google

ISABELLE, à voix basse.

Vous me grondez, et c'est assurément pour rien.

LA BÉJART.

Que dites-vous-là? vous murmurez, je crois.

ISABELLE.

Maman, je continuais tout bas mon rôle.

LA BÉJART.

Je vous défends dorénavant de répéter vos rôles avec d'autres qu'avec moi.

ISABELLE.

Mais, maman, Molière est l'auteur de la pièce; hé, qui donc pourra m'enseigner mieux que lui ce que je dois faire?

LA BÉJART.

Sortez, raisonneuse, et ne répliquez pas.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LA BÉJART.

LA BÉJART.

Mais avez-vous entendu, comme elle répond?

MOLIÈRE.

Faites-lui grâce, Madame : pourquoi vou-

Digitized by Google

lez-vous aussi m'ôter la gloire de la former à la déclamation ?

LA BÉJART.

Je crains que ma fille ne soit pas aussi simple que vous le dites ; et je pense vous connaître enfin l'un et l'autre.

MOLIÈRE.

Je ne comprends point...

LA BÉJART.

Puisqu'il faut vous parler plus clairement, vous commencez à la regarder avec trop de tendresse.

MOLIÈRE.

Je l'aimai dès son enfance.

LA BÉJART.

Votre conduite avec elle a pris un nouveau caractère, et qui me ferait penser....

MOLIÈRE.

Je l'ai toujours regardée comme si elle était ma fille.

LA BÉJART.

Soyez franc ; et si vous l'aimez en galant homme, déclarez-le à sa mère.

MOLIÈRE, (à part.)

Quelle ruse de femme.... (*Haut.*) Moi, vous le savez, je la vois, je la chéris, je la traite en père.

Digitized by Google

LA BÉJART.

Si vous la chérissez, pourquoi tardez-vous lui assurer un sort ?

MOLIÈRE, vivement.

Vous voulez la marier, Madame ?

LA BÉJART, à part.

Comme il m'échappe ! (*Haut.*) Non elle st trop jeune.

MOLIÈRE.

Je crois qu'elle est dans l'âge, où l'on peut ccepter un époux.... Je l'établirai.... Que uis-je faire de plus ?

LA BÉJART.

Mais vous pourriez lui servir de père.

MOLIÈRE.

C'est bien-là mon dessein.... Nommez-moi elui qui pourait lui convenir.

LA BÉJART.

Vous êtes un ingrat, Molière ; vous ne vouez pas m'entendre ; gardez-vous de la prenière jeunesse. Il vous faut, croyez-moi, ne femme qui ne soit pas un enfant ; une emme sensée, qui vous apporte dot de fidéité, de tendresse et de flexibilité dans l'huneur : vous n'êtes pas un homme aisé à ivre.

MOLIÈRE.

Aussi, Madame, le mariage me fait peur !

Digitized by Google

LA BÉJART.

C'est-là un autre tort.... Le lien ne doit pas vous épouvanter, mais bien le choix. A quoi vous sert cette raison, que vous déposez dans vos ouvrages, si elle ne vous apprend pas à discerner les cœurs qui vous sont vraiment attachés ?... Egaré par une fantaisie passagère, vous pourriez faire une folie, qui serait le malheur de toute votre vie : prenez-y garde. Ce conseil que je vous donne, est dicté par le désir de vous voir heureux : je sais mieux que vous peut-être ce qu'il vous faudrait.

MOLIÈRE.

Eh bien ! Madame, lorsqu'il s'agira de faire un choix, je vous consulterai.

LA BÉJART, à part.

Avec quelle adresse il élude sans cesse ! (*Haut.*) Vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir écoutée.

MOLIÈRE.

J'en suis convaincu : plus on avance dans la vie, plus on est en état d'apprendre aux autres l'art de vivre.

LA BÉJART, piquée.

Il ne s'agit point ici de la prudence que donne le nombre des années ; Molière, beaucoup d'hommes avancent en âge, sans devenir plus sages ni plus prudens.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

J'aime ce trait d'enjouement ; il me fait sortir du sérieux où je tombais ... (*Avec exclamation.*) Ah ! Madame, voici notre cher Lathorillière.

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LA BÉJART, LATHORILLIÈRE, en habit de campagne.

LATHORILLIÈRE, embrassant Molière.

Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles ! (*Tirant un porte-feuille.*) Tenez, voici l'ordre signé de la main du Roi, qui révoque et anéantit la fatale interdiction.

MOLIÈRE, lui sautant au cou.

Vous me rendez l'ame, la vie, le courage... Ah ! mon cher ami ! ah ! le grand Monarque ! je consacre ma vie entière à ses divertissemens.... Je suis payé, récompensé de tous mes travaux... Holà ! quelqu'un. (*Lesbin paraît.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LESBIN.

MOLIÈRE, à Lesbin.

Allez vite; que l'on arrache les affiches, que l'on en fasse de nouvelles, que l'on annonce pour ce soir *la représentation de l'Imposteur*... Ah! Messieurs les fourbes, je vous tiens! Voici mon tour!... Quelle rumeur dans leur sainte cohorte! Eh, va donc!

LESBIN.

Oui, Monsieur, nous allons arracher les vieilles affiches, et crier au coin des rues, de toutes nos forces, *ce soir on donnera l'Imposteur et par ordre du Roi:* en criant, *par ordre du Roi:* N'est-il pas vrai, Monsieur, que je ferai bien de répéter cela à tous les passans, afin que tout le monde le sache?

MOLIÈRE.

Oui, cours, cours; que ta voix perce l'oreille et le cœur de mes ennemis; qu'ils pâlissent à cette annonce imprévue. (*Lesbin sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, LA BÉJART, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Je ris déjà en voyant leurs physionomies s'allonger, quand ils liront les affiches nouvelles. (*A la Béjart.*) Et vous, Madame, ne perdez pas un seul instant; allez répéter votre rôle avec votre fille... Songez surtout à notre dernière conversation; elle roulait sur les convenances toujours trop oubliées sur la scène.

LA BÉJART, un peu piquée.

Je sais... je sais, Molière...

MOLIÈRE, frappant du pied.

Vous savez... vous savez... de grâce songez-y; point de parure, point d'ajustement: le public n'a pas besoin de vos atours; ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans la pièce?

LA BÉJART.

Mais, a-t-on jamais pris garde, avant vous, à de pareilles minuties?

MOLIÈRE.

Madame, tout ce qui altère la vérité est de la plus grande conséquence. Le costume

Digitized by Google

aide à l'illusion autant que le jeu, et com
un rien détruit cette illusion précieuse, n
n'est à négliger.

LA BÉJART.

Vous avez raison, Molière; je vais ti
employer pour vous satisfaire et vous pro
ver mon attachement. (*A part.*) Que
m'estimerais heureuse, si, à force de soin
je pouvais épouser cet homme illustre,
porter bientôt le nom de Molière !

SCÈNE XV.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Mon ami, je suis au comble de mes vœux
mais je brûle d'entendre quelques détails.

LATHORILLIÈRE.

J'ai présenté votre requête au Roi ; il l
reçue, et après l'avoir lue, il a souri,
voici ses paroles: *Dites à Molière qu'il se
content ; que je déteste l'hypocrisie, et que
ne trouve pas mauvais que les coupables soie
immolés en plein théâtre.*

MOLIÈRE.

Ces paroles me consolent ; j'en avais be
soin, mon ami; j'étais abattu sous l'effo
de cette cabale abominable... Et puis cet
foule d'envieux... de détracteurs.

Digitized by Google

LATHORILLIÈRE.

Bravez tous ces ennemis, qui disparaîtront
nain. Vous avez créé la comédie; vous en
z fait un miroir immortel, devant lequel
vice et le ridicule ont reculé de surprise
d'effroi. Eh! ne vous rappelez-vous plus
applaudissemens, qui ont soutenu, en-
tragé vos premiers efforts?

MOLIÈRE, avec une joie concentrée.

Ce dont je me souviendrai toujours avec
e douce émotion, mon ami, c'est la voix
ce vieillard, qui, perçant le bruit tumul-
eux du parterre, me cria, à ma première
ce: *Courage, courage, Molière! Voilà
bonne comédie.* En vérité, c'est à cet homme
que je dois tous mes succès.

LATHORILLIÈRE.

Eh bien donc je vous répéterai, comme le
eillard, du parterre, et à plus juste titre
core: *Courage, courage.*

MOLIÈRE.

Oui, oui, courage; il me manque en
rité.... Les indignes rivaux qui m'opposent
viles parades, que le public applaudit,
ut en les méprisant...

LATHORILLIÈRE.

Il n'est pas possible que ces rivaux l'em-
ortent, après les modèles que vous avez
acés.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Je frappe ceux que les lois ne peuvent atteindre : j'aide à leur impuissance. C'est pour l'intérêt général que je combats ; et quand l'écrivain a pour soi la vérité, l'honneur, la vertu, que ses armes sont fortes et puissantes !

LATHORILLIÈRE.

Armes dignes de vous, dignes de l'homme qui ne reçut du ciel le talent de peindre, que pour imprimer aux vices les plus odieuses couleurs... Venez, et soyez sûr que c'est un laurier plus vert encore que les précédens, qui va ceindre votre tête.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PIRLON, LA FOREST.

PIRLON.

Il s'avance à pas de loup sur la pointe du pied, regarde de côté d'autre, écoute à une porte, regarde par le trou de la serrure, et revient précipitamment à la porte, où il frappe quelques coups à petit bruit.)

Hola! quelqu'un..... Y a-t-il quelqu'un ici? (*La Forest paraît.*) J'ai frappé avant d'entrer..... Me préserve le ciel de vouloir surprendre!....

LA FOREST.

Votre servante, monsieur Pirlon. Voilà tantôt un carême qu'on ne vous a vu.

PIRLON.

Avec votre permission, honnête et belle demoiselle.... Votre maître est-il sorti?

LA FOREST.

Oui; Monsieur, tous les matins à cette heure-ci, notre maître va au théâtre faire des répétitions....

PIRLON.

L'intérêt que je prends à lui... O ciel!... Pauvre infortuné!

Digitized by Google

LA FOREST.

Que voulez-vous dire, Monsieur? Que lui serait-il arrivé ?

PIRLON.

Si vous aimez votre maître...

LA FOREST.

Si je l'aimons!... de tout notre cœur.

PIRLON.

Hélas! c'est un homme perdu.

LA FOREST.

Notre maître un homme perdu!

PIRLON.

Oui, ma fille.... Je l'ai vue, cette affiche scandaleuse, qui offense le ciel. Il ose jouer des gens de bien, sous le nom d'hypocrites... Le ciel aveugle ceux qu'il veut frapper en sa colère...

LA FOREST.

Mais, Monsieur, si c'est pour cette nouvelle pièce qu'on va donner aujourd'hui, que vous le regardez comme tant coupable, je vous assurons bien qu'il n'y a point de mal dans tout cela. Il nous l'a lue, afin que vous le sachiez, et le tout, d'un bout à l'autre; et c'est bien bonnement dit.

PIRLON.

Ah! La Forest, La Forest!... Vous ne connaissez pas le monde..... Vous êtes loin de soupçonner les scélérates ruses de votre maî-

Digitized by Google

tre. Sachez qu'il est agité de l'esprit malin qui l'inspire nuit et jour...

LA FOREST.

Oui, il est malin, c'est bien vrai ça; il est malin, mais il n'est pas du tout méchant.

PIRLON.

Lui? c'est un démon.

LA FOREST.

Comment entendez-vous cela?

PIRLON.

Semer de porte en porte de pieux conseils, et se mettre au fait de l'intérieur des maisons, pour mieux appliquer le remède au mal, c'est, selon lui, chercher à brouiller les maris et les femmes, à séduire les épouses et les filles; prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin, et s'assurer qu'ils le rendront exactement, afin d'être en état de le prêter à d'autres, c'est usure; prendre les intérêts du ciel, si fréquemment blessés dans ces jours de corruption, c'est servir ses propres intérêts; donner des avis salutaires aux pères sur le dérèglement de leurs enfans, c'est vouloir, par un adroit coup de main, s'approprier leur héritage.... Un peuple volage l'écoute, l'environne, applaudit à ses bons mots. L'esprit, ma très-chère fille, est si dangereux, quand la soumission du cœur ne l'accompagne point. Plût à Dieu qu'il eût celle-ci! Je n'en dirai point davantage; le zèle seul me transporte...

Digitized by Google

Que le ciel l'éclaire, le change, et lui fasse miséricorde!

LA FOREST.

Mais, Monsieur, vous me faites vraiment peur, en nous parlant de ce ton-là..... Vous roulez des yeux terribles... Ah! mon Dieu!

PIRLON, d'un ton véhément.

Tremblez, tremblez pour votre maître : non-seulement, il irrite le ciel, mais il va tomber encore sous la colère du Roi.

LA FOREST.

Sous la colère du Roi!..... Ah! tout mon sang se fige.

PIRLON.

Cet ordre dont il se vante, il a eu l'audace de le supposer. Oh! il paiera de sa tête cette témérité, et les personnes qui tiennent à lui, seront toutes enveloppées dans sa disgrâce.

LA FOREST, jetant un cri.

Miséricorde!... Ah! Monsieur, je vous assurons que nous sommes bien innocente de tout ce qu'il a fait.

PIRLON.

Pas tant que vous vous l'imaginez, ma fille... Vous le servez à table.

LA FOREST.

Oui.

PIRLON.

Vous contribuez à l'entretien de sa personne,

Digitized by Google

LA FOREST.

Oui.

PIRLON.

Vous le soulagez, quand il est malade?

LA FOREST.

Oui, c'est bien notre devoir.

PIRLON.

De votre propre aveu, vous avez pris goût à la lecture de ses pièces.

LA FOREST.

Oui; il aime par fois à nous les lire, et je lui disons notre avis, franc et net.

PIRLON.

Et cela ne vous fait pas de peine à entendre?

LA FOREST.

Oh! tout au contraire, je rions, et notre maître... Allez, il est bien content, quand il nous voit rire.

PIRLON.

Vous avez ri?

LA FOREST.

Eh! qui s'en empêcherait?... C'est par fois si drôle.

PIRLON, avec véhémence.

Allez, vous êtes la complice de ses œuvres.

LA FOREST.

Nous, est-il possible! bon Dieu?

Digitized by Google

PIRLON.

Vous êtes coupable d'avoir ri... Hé! quelle pièce vous a-t-il lue? Voyons, serait-ce cette abominable comédie, où il joue un honnête personnage, sous ce nom d'imposteur?

LA FOREST.

Ah! ah! n'est-ce pas celle-là, où il y a un homme qui dit tout ce qu'il n'a pas dans le cœur? J'avons dit celui-là ressemble à des gens de notre connaissance.

PIRLON.

Le scélérat!... Vous êtes sous un bien funeste toit.... Je veux vous en tirer, afin que le châtiment ne s'étende pas jusqu'à vous, et vous placer, chez un homme très-riche, qui ne tardera pas à faire son testament, et qui en attendant vous donnera de bons gages.

LA FOREST.

Mais notre maitre nous en donne de fort bons.

PIRLON.

Ce vieillard, dont je vous parle, écoutez bien, n'a ni enfant, ni héritier... vous devez le préférer à Molière qui mène une vie si scandaleuse.

LA FOREST.

Je ne voyons point cela... il est par fois un peu grondeur, le cher homme. Mais, pardi!

Digitized by Google

st son seul défaut.... Du reste, bon, hu-
ain, charitable.

PIRLON.

Molière, charitable !

LA FOREST.

Pardi ! nous le savons bien peut-être...
y a toujours dans son cabinet des gens bien
isérables, presque nus, à qui il baille de
argent et des habits... Dernièrement encore,
n revenant d'Auteuil, il rencontre un pauvre;
e voilà-il pas qu'il lui met dans la main un
ouis? Celui-ci tout émerveillé, court après lui;
h ! mon bon Monsieur, vous vous êtes sûre-
nent trompé; ce n'est pas là du cuivre, c'est
le l'or... Tiens, en voila un second, repartit
oravement notre maître; et tout le long du
our, il ne cessait de dire, où la vertu va-t-
elle se nicher...

PIRLON, lui présentant une bague.

Voici une bague, ma fille, dont je veux
vous faire présent; prenez... je vous assure
que tout le monde est révolté de sa conduite.

LA FOREST, prenant la bague.

Il est bien vrai que le monde jase un tan-
tinet.

PIRLON.

Ne vous a-t-il pas fait quelquefois quelques
petites agaceries?

Digitized by Google

LA FOREST.

Qu'est-ce que cela veut dire, s'il vous plaît?

PIRLON, d'un air cafard.

Là, de ces petites caresses...

LA FOREST.

Non, non, Monsieur, il a toujours respecté notre vertu; et d'ailleurs, quoique pauvre servante, j'aurions...

PIRLON, lui présentant un étui.

Prenez cet étui, je vous dispense de répondre sur ce chapitre... toute fille... je m'entends... Mais ces deux femmes, la mère, la fille : songez-y bien, ne mentez point ici; ce n'est plus pour votre compte... Rappelez-vous tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez soupçonné, tout ce qu'on a pu dire, imaginer, répéter...

LA FOREST.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit autour de nous.

PIRLON, avec exclamation.

Toutes deux!... Eh! l'infâme... le pécheur!

LA FOREST.

Cependant, Monsieur, je n'avons aucun témoignage.

PIRLON.

Point de cependant, ma fille, l'inceste est

Digitized by Google

prouvé... Eh! dites-moi, Molière ne crie-t-il pas souvent dans sa maison, ne gronde-t-il pas ses domestiques, comme vous me le disiez tout-à-l'heure?

LA FOREST.

Oui, cela arrive par fois... si l'on vient à l'interrompre, lorsqu'il est rencogné dans son cabinet, où il griffonne des heures entières; allez, allez, c'est alors un beau train.

PIRLON, avec emphase.

Le voilà, le voilà, l'homme atrabilaire, misantrope, insociable, fougueux, emporté, irascible, et qui veut gourmander les passions d'autrui... Mon enfant, où êtes-vous? Bon Dieu! dans quel séjour! il vous arriverait avant peu quelque grand malheur... Et vos profits sont de combien?...

LA FOREST.

Cela va à quatre écus par mois.

PIRLON, en levant les épaules.

Quatre écus par mois! Vous en aurez dix dans la sainte maison où je veux vous faire entrer dès ce soir...

LA FOREST.

Dix écus par mois! bien vrai? oh! je vas demander mon congé. Dix écus par mois!... Hé! tenez, entre nous, je sommes lasse d'obéir aux caprices de deux femmes, qui, tant

Digitized by Google

que la matinée dure, ne font que considérer leur figure dans le miroir, et qui nous grondent après, quand par hasard je nous y regardons... Dix écus de profits par mois !... Il faut que je vous disions encore quelque chose pour cela... Il m'est avis que notre maître n'aime point la mère, mais beaucoup, beaucoup la fille...

PIRLON.

Le pécheur ! Et comment distinguez-vous qu'il la préfère ?

LA FOREST.

C'est que nous les entendîmes l'autre jour par mégarde, qui parlementaient tout bas pour se marier ensemble ; mais il faut qu'ils attendent, disaient-ils, à cause de la mère qui voudrait se marier en place de sa fille.... N'allez rien dire de tout ceci au moins. (*Elle fait quelques pas, et revenant.*) Dix écus par mois?...

PIRLON.

Oui, mon enfant, sans compter les étrennes.

LA FOREST.

Oh ! quel plaisir ! (*A part.*) Servir un homme cousu d'or, qui est seul, un vieux sans dent, un béquillard qui fera bientôt son testament. Notre fortune est faite, et de ce coup-ci j'é-

Digitized by Google

userons un rat de cave. Votre servante, onsieur; bien obligée, bien obligée.

SCÈNE II.

PIRLON, seul.

Molière nous met audacieusement sur la cène, et nous resterions les bras croisés! Vous en serez puni, monsieur l'auteur!.... Disons d'abord que c'est un impie, un réprouvé, un scélérat, un débauché; ensuite semons la discorde entre les deux femmes; mais, pour blesser Molière par l'endroit le plus sensible, dans son orgueil effréné, diabolique, empêchons, empêchons surtout que sa pièce ne soit représentée; ou, si elle l'est, fesons-la tomber sous les sifflets d'une sainte cabale.

SCÈNE III.

PIRLON, ISABELLE.

ISABELLE, en entrant.

Ah! c'est vous, Monsieur Pirlon?

PIRLON.

Vous voyez devant vous, Mademoiselle, le plus humble de vos serviteurs.

Digitized by Google

ISABELLE

Il y a long-temps qu'on ne vous a vu : c'est ce que maman disait encore hier au soir.

PIRLON.

La charité agissante consume bientôt le peu de tems qu'on peut avoir à soi : si vous me voyez ici, c'est pour votre bien, Mademoiselle, pour votre salut.

ISABELLE.

Pour mon salut, Monsieur ? qu'avez-vous donc à me dire ?

PIRLON.

Écoutez, ma chère enfant, les momens sont précieux ; fasse le ciel qu'éclairée par mes discours, vous sachiez en profiter!... Si Molière rentrait....

ISABELLE, avec intérêt.

Que dites-vous de Molière ?

PIRLON.

Vous avez quelque penchant pour lui ?

ISABELLE.

Qui vous a dit cela, Monsieur ?

PIRLON.

Ne prenez pas la peine de vous déguiser ; vous vous tromperiez vous-même, en voulant tromper.

Digitized by Google

ISABELLE.

Eh bien! quand ce que vous dites serait fondé...

PIRLON.

Ce serait pour vous un grand malheur; car il ne vous aime point, lui.

ISABELLE.

Comment le savez-vous?

PIRLON.

C'est un adroit corrupteur.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, vous outragez indignement Molière; ses intentions sont droites et pures.

PIRLON.

Que vous êtes crédule!

ISABELLE.

Et c'est m'offenser de plus en plus, Monsieur, car je suis honnête fille; et Molière est un homme de bien.

PIRLON.

Qui vous abuse, qui vous trompe.... Je vous connais une rivale...

ISABELLE.

Une rivale! Est-il possible! Molière serait un perfide, un traître!

Digitized by Google

PIRLON.

C'est un grand comédien... Quand vous aurez augmenté la liste de celles qu'il a abusées, il sera trop tard alors de gémir.... Prévenez, prévenez...

ISABELLE.

Qu'entends-je!... je me sens mourir, mais c'est à moi de l'emporter sur mes rivales par ma constance et par ma tendresse.

PIRLON.

Et si votre mère venait à connaître votre passion, l'approuverait-elle ?

ISABELLE.

De grâce, ne lui révélez pas mon secret... Si elle le devinait, je serais perdue.

PIRLON.

On peut tout me confier... D'autres secrets bien plus importans m'ont eu pour fidèle dépositaire... Je ne dirai donc rien; mais c'est à une petite condition.

ISABELLE.

Une condition! et quelle est-elle ?

PIRLON.

Elle est fort légère, et, de plus, facile à remplir: j'exige que vous me donniez votre parole de ne point représenter aujourd'hui dans la comédie de l'*Imposteur*, sans quoi je cours à votre mère, lui faire un tableau de votre

Digitized by Google

conduite, et lui donner des conseils à ce sujet.

ISABELLE

Vous seriez assez perfide ?... Hélas ! je ne crains que cela dans le monde.

PIRLON.

Choisissez... Vous gardez le silence ?.... Adieu...

ISABELLE, l'arrêtant.

Monsieur Pirlon, Monsieur Pirlon, je ne jouerai point dans la comédie de l'*Imposteur*; je vous le promets; mais promettez-moi aussi que vous ne direz rien à ma mère.

SCÈNE IV.

LA BÉJART, PIRLON, ISABELLE.

LA BÉJART.

Mais, ma fille, vous vous conduisez avec une indépendance choquante !... Il vous faut donc sortir à chaque instant, et n'être jamais dans votre chambre ?

ISABELLE.

Maman...

PIRLON.

Pardon, Madame; j'ai pris la liberté de converser avec Mademoiselle: je ne lui par-

Digitized by Google

lais que de choses que l'honnêteté avoue... Vous savez qui je suis.

LA BÉJART.

Ce que je dis-là, Monsieur, n'est pas pour vous; je sais trop qu'il ne sort de votre bouche qu'une morale épurée; mais si je l'eusse trouvée avec un autre, je vous l'aurais soufflettée d'importance.

PIRLON.

Ah, Madame! c'est dans la chaleur même d'un zèle, d'ailleurs aussi louable, qu'il faut réprimer avec soin ses premiers mouvemens...

LA BÉJART.

Allez, Mademoiselle, allez, ne perdez point de tems; repassez encore votre rôle... Si vous manquez de mémoire, vous me trouverez sur votre chemin...

SCÈNE V.

PIRLON, LA BÉJART.

LA BÉJART.

Soyez le bien venu, mon cher Monsieur Pirlon. Que vous disait ma fille? Elle vous contait à son ordinaire des enfantillages, car elle est si peu formée!

Digitized by Google

PIRLON.

La jeunesse, dans ce siècle corrompu, est vrée au vice de bonne heure; heureusement our vous et pour elle, que je suis venu ici. l semble que la Providence me fasse entrer artout où je puis être de quelque utilité... 'ai l'art de lire un peu au fond des cœurs. 'ai découvert ici des choses étranges, et que ous ignorez... Mariez, mariez promptement otre fille, Madame !... voilà tout ce que je uis vous dire.

LA BÉJART.

Comment ! elle voudrait un mari ! elle y ongerait !... à son âge ?

PIRLON.

A son âge ! elle a fait mieux, elle l'a trouvé.

LA BÉJART, vivement.

Hé ! quel est-il ?

PIRLON.

C'est Molière !

LA BÉJART.

Molière ! (*A part.*) Ah ! traître !

PIRLON.

Ce n'est pas tout.

LA BÉJART.

Que dites-vous ? Vous me faites frémir, monsieur Pirlon.

Digitized by Google

PIRLON.

Elle sera à lui, ce soir même.

LA BÉJART.

Cela ne se peut pas, sans mon consentement ?... Il est indispensable.

PIRLON.

Bon ! vous ne savez que cela ? Il vous l'enlève ce soir après la comédie, comptant sur le succès de sa pièce, et fort d'une éminente protection à la cour, dont il se vante hautement.

LA BÉJART.

Hélas, oui ! il n'a que trop de protection dans ce funeste pays...

PIRLON.

A l'issue de la comédie, une chaise de poste les attend tous deux, nuit tombante ; ils partiront comme l'éclair, pour se rendre d'un trait jusqu'à Lille. Là, ils séduiront Sa Majesté, qui, comme vous le savez, a un faible étonnant pour cet homme-là... Voilà pourquoi ils ont une égale impatience de donner la pièce aujourd'hui.

LA BÉJART.

Ah, monsieur Pirlon ! que de grâces j'ai à vous rendre ! je me suis toujours si bien trouvée de vos conseils ; mais ce dernier avis est au-dessus de tout. Soyez bien persuadé que

Digitized by Google

ni moi, ni ma fille ne toucherons ce soir les planches du théâtre. Je l'enferme sous cette clef, et si Molière veut divertir le public, il en fera seul tous les frais.

PIRLON.

Adieu, Madame; si Molière me rencontrait, il serait furieux de se voir démasqué; il devinerait mon zèle; je me retire. Remerciez le ciel de ce que j'ai toujours eu les yeux ouverts sur vos intérêts.

SCÈNE VI.

LA BÉJART, seule.

Le perfide! et je pourrais conserver de l'amitié pour lui! Il faut que je m'en sépare, que j'abandonne son théâtre... Cruelle enfant!... Holà, La Forest!... La Forest!... (*Elle crie avec emportement.*) La Forest.

SCÈNE VII.

LA BÉJART, LA FOREST.

LA FOREST, derrière le théâtre.

Un moment, Madame, un moment...

Digitized by Google

LA BÉJART.

Mais venez donc, La Forest, quand on vous appelle.

LA FOREST.

Mais pardi, Madame, vous criez à tue-tête ; et comptez-vous que je soyons sourde?.. Non, Dieu merci, j'avons encore l'ouie bonne.

LA BÉJART.

Insolente !... Voilà un ton nouveau.

LA FOREST.

Insolente, insolente ; c'est bientôt dit ça... Je n'avons que faire, Madame, de tous vos beaux complimens... Gardez-les pour d'autres, s'il vous plaît.

LA BÉJART.

Allez dire à ma fille, que je ne veux pas qu'elle s'habille pour la comédie, et que je lui défends de sortir de sa chambre.

LA FOREST.

Oh, pour ça je le voulons bien, car cela ne nous dérange pas.... Bon, allons d'un plein saut chez l'homme au testament.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LA BÉJART, seule.

Je l'avais toujours craint, que Molière ne rît de l'amour pour ma fille ; mais sa raison ne devait-elle pas le garantir d'un tel sentiment ? Quel bonheur pourrait-il attendre de son union avec une enfant, qui ne connaît point son mérite, qui n'aime, ne désire que l'indépendance, qui ne sentira jamais tout le prix d'un homme tel que lui ? J'ai dû compter sur ses réflexions, et je me flattais qu'elles l'amèneraient enfin à un dessein plus raisonnable. Tantôt encore, il a affecté un ton de sincérité qui en eût imposé à la défiance même. Je l'ai donc mal connu !... Non, je ne l'aurais jamais soupçonné d'une telle noirceur.

SCÈNE IX.

LA BÉJART, ISABELLE.

Apprêtez-vous, ingrate, à sortir de cette maison, et pour n'y plus rentrer... Vous m'avez trompée, mais vous en porterez la peine ; allez, vous ne reverrez plus Molière, du moins de mon vivant...

Digitized by Google

ISABELLE.

(*A part.*) Ah ! le traître ! (*D'une voix timide.*) Maman, mais qu'ai-je donc fait ?

LA BÉJART.

C'est à votre conscience à vous le dire ; s'il te reste encore quelque sentiment d'honneur... Je répugnais toujours à te croire un mauvais cœur, fille dénaturée !... Va, sors, épargne-moi le tourment de ta présence.

ISABELLE, se retirant au fond du théâtre.

Que je suis malheureuse d'avoir ajouté foi à ce méchant homme !

SCÈNE X.

LA BÉJART, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, en entrant.

Qu'ils menacent, qu'ils tonnent, qu'ils cabalent, ces hommes hardis et souples. Que la haine la plus ardente s'allume dans leurs ames charitables ; je brave leur calomnie, et leurs artifices ; c'est aujourd'hui le jour de mon triomphe : dans une heure, en plein théâtre, je les livre au mépris universel.... Quel que soit le succès, on me saura gré au moins de mon courage. Non, aucun de mes ouvrages ne me flatte autant... (*Saluant la Béjart.*) Ah ! je me recommande à vous,

Digitized by Google

adame.... Vous êtes en possession de faire destinée du pauvre auteur; il attend tout e votre zèle...

LA BÉJART.

Ma fille a la migraine, ne comptez pas sur lle. Je vous avertis que vous pouvez charger uelque autre de son rôle; et quant au mien, e ne le remplirai point, je vous le jure.... Allez, Monsieur, allez chercher des actrices à os ordres... Je n'ai pour vous ni parole, ni némoire.

MOLIÈRE.

Madame!... mais vous me tuez, vous m'assassinez, vous me poignardez un million de fois. Perdez-vous le sens! Quoi donc! vous choisiriez l'époque de ma vie la plus importante, la plus glorieuse, pour faire échouer ma réputation!... Mais y songez-vous bien! Ils diront encore que l'*Imposteur* est défendu, que la permission était supposée... Cette calomnie d'un jour vivra des années...

LA BÉJART.

Trouvez le secret de nous forcer à jouer, quand nous ne le voulons pas.

MOLIÈRE.

Mais, Madame, avez-vous oublié vos engagemens?

LA BÉJART.

Mes engagemens!

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Oui, Madame, vos engagemens. Et le public, lui manque-t-on à ce point? Répondez.

LA BÉJART, d'un ton goguenard.

Le public!... Je vais me trouver mal, m'évanouir pendant trois heures, me faire saigner du bras, du pied; j'aurai une attestation du médecin... J'ai déja un mal de tête affreux, épouvantable, qui m'empêche de voir et d'entendre. (*Elle appelle.*) Qu'on aille avertir le docteur, et qu'on bassine mon lit bien chaudement. (*Elle sort en se plaignant comme si elle était malade.*) Ahi, ahi, ahi, ahi!

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LA FOREST.

LA FOREST, à part.

Me voila bien embarrassée, moi.

MOLIÈRE.

Je demeure anéanti... Écoute, La Forest; dis-moi, mon enfant, sais-tu la cause de tout ceci.?

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Eh bien?...

Digitized by Google

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Après.

LA FOREST.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Hé bien, Monsieur, Monsieur; finiras-tu?

LA FOREST.

Monsieur,... c'est que je venons vous prier de nous donner notre congé.

MOLIÈRE.

Et toi aussi?... tu veux quitter ma maison, où il ne te manque rien, où tu es traitée comme mon enfant? Pourquoi veux-tu sortir?... Dis-moi la vérité, et je te pardonne.

LA FOREST.

Monsieur. (*A part.*) Je n'ai pas la force de lui en dire davantage... (*Haut.*) Votre servante. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, seul.

Mais ceci devient sérieux!... Trois femmes révoltées et d'accord entre elles... Quoi! ma pièce serait retardée dans le moment de l'at-

Digitized by Google

tente universelle, dans ce moment favorable au succès, et qui ne revient plus quand on lui échappe!... Quel métier! quels tourmens!... Ce n'est donc rien d'avoir composé une pièce de théâtre! Après tant de veilles, l'affaire de la représentation est un autre cercle de travaux; pour un moment flatteur, je suis contrarié des années entières!... Et je m'attacherais encore à cet art, qui enfante tant de désagrémens!... Non, non, rentrons dans une sage obscurité... Chapelle a raison, je me tourmente pour des ingrats, et j'oublie follement à vivre pour l'intérêt d'un art, dont tout le monde veut jouir, et que personne ne seconde.

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE, avec empressement et avec joie.

C'est un tintamarre à la porte de l'Hôtel, comme on n'en a jamais vu! On n'entend que ces mots : *Aujourd'hui la première représentation de l'Imposteur; allons prendre place, ne soyons pas des derniers.* Les portiers et des barrières suffisent à peine... on se coudoie, on se heurte, on s'écrase...

MOLIÈRE.

Je voudrais être à la Chine, jeté dans quelque île déserte...

Digitized by Google

LATHORILLIÈRE.

Que dites-vous?

MOLIÈRE.

Je voudrais être sourd; je voudrais être ort; enseveli à cent pieds sous terre!

LATHORILLIÈRE.

Mais vous parlez comme un homme dé-espéré.

MOLIÈRE.

C'est que je suis vraiment au désespoir.

LATHORILLIÈRE.

Eh! que vous est-il arrivé?

MOLIÈRE.

La Béjart qui s'imagine pouvoir disposer 'elle-même et de sa fille, au mépris de leurs ngagemens, a osé me dire en face, qu'elles e joueraient ni l'une, ni l'autre; qu'elles ne e joueraient point, oui... Je lui demande la aison de cet étrange refus, je lui objecte son evoir, elle répond avec une ironie amère, l'insulte, et me plante-là.

LATHORILLIÈRE.

Mais croient-elles se moquer de nous in-unément? Quoi, il faudrait donner le dé-ienti à toute une ville, et cette irrévérence etomberait sur nous! oh! je vais de ce pas eur parler ferme... Vous êtes trop indulgent ussi, vous... Il dépendrait de leurs caprices e s'opposer au plaisir du public, et de nous

Digitized by Google

ruiner par-dessus le marché! nous verrons, si elles oseront braver ainsi la décence et le contrat formel qui les lie... Laissez... je vais les faire rentrer dans leur devoir.

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE,

Puisse-t-il les ramener à la raison!... Car les femmes! souvent plus on les prie, moins on en obtient....

SCÈNE XV.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Eh bien! mon ami, il se répand un bruit sourd que l'on va remettre la pièce à un autre jour.

MOLIÈRE.

J'en tremble, à vous dire vrai... Ces femmes! ces incompréhensibles femmes!

CHAPELLE.

Oh! de la colère!... Dès que vous sortez de votre rêverie habituelle, point d'autre état.

MOLIÈRE.

Mais vous m'impatientez, mon cher ami.

Digitized by Google

CHAPELLE.

Qu'importe un autre jour, ou celui-ci ? A bien considérer, cela devient pour vous un avantage réel.

MOLIÈRE.

Comment cela?

CHAPELLE.

Vous aurez tout le loisir de la corriger, et elle en sera meilleure.

MOLIÈRE.

Qu'elle soit bien, qu'elle soit mal, elle est faite, ce n'est plus le tems de reculer...

CHAPELLE.

Je dois en conscience vous le dire : il y a beaucoup de changemens à y faire, si vous voulez qu'elle réussisse : et je venais pour en raisonner avec vous ; votre réputation qui a un côté terne, serait plus brillante, si...

MOLIÈRE.

Brillante ou terne... elle est ce qu'il a plu au sort... Que l'on condamne le plan, le style de ma comédie, j'y consens; mais il faudra rendre justice au but que je me suis proposé... Je le soutiens excellent; je n'ai point la prétention d'être un sublime auteur; mais je tache d'être un auteur honnête.

CHAPELLE.

Honnête!... Vous auriez dû adoucir des traits violens, et qui respirent la passion.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Je ne sais comment on écrit sans se passionner.

CHAPELLE.

Ensuite vous vous permettez trop de mauvaises plaisanteries, des choses basses et triviales, des charges; car vous avez beau faire, vous ne pouvez quitter le goût de la farce.

MOLIÈRE.

Le peuple l'aime; je travaille aussi pour lui, il faut le compter pour quelque chose; j'ai un théâtre à soutenir, et environ cinquante personnes à faire vivre chaque jour: que répondrez-vous à cela? Voyons...

CHAPELLE.

Mais...

MOLIÈRE.

Mais... il faut attirer la foule, et j'espère par cette complaisance rappeler le public au bon goût, que je connais tout aussi bien qu'un autre... Vous me blâmez aujourd'hui; mais savez-vous l'époque, où je serai apprécié, où l'on m'honorera peut-être de quelques regrets? Mon ami, ce sera lorsque, couché dans la tombe, je ne pourrai plus entendre les témoignages d'une justice tardive.... Et voilà les hommes de tous les tems!

Digitized by Google

CHAPELLE.

Je vous parle pour votre bien ; vous ne corgez pas assez.

MOLIÈRE.

Apprenez de moi que les choses qui coûnt trop, sont ordinairement imparfaites.

CHAPELLE.

Oh! si je voulais, moi...

MOLIÈRE.

Vous auriez tort; votre vie libre et paresuse vous rend heureux; restez-en là : puis ıtre chose est, mon ami, de faire de jolis ers, ou d'imaginer un personnage, de sounir un caractère.

CHAPELLE.

Je vous parle pour votre bien, consultez avantage; qu'est-ce que cela coûte ? Je n'enends autour de moi, je ne vois, je ne lis, je e rencontre que des gens qui vous reprohent des fautes.

MOLIÈRE, impatienté.

Eh! ces gens-là n'en font même pas de ces ıutes!... qu'ils parlent, qu'ils écrivent.... ıachez que, si j'écoutais tous les beaux avis que ne donnent sans cesse les conseillers du héâtre, prétendus juges, prétendus conıaisseurs, il me faudrait recommencer toutes nes pièces d'un bout à l'autre au moins sept à ıuit fois. Mais, si je prête volontiers l'oreille

Digitized by Google

à tout le monde, apprenez que je ne fais ensuite qu'à ma tête, et voilà pourquoi je réussis... Adieu. (*Il sort brusquement.*)

SCÈNE XVI.

CHAPELLE.

C'est bien-là un auteur qui parle. On lui donne mille traits excellens, dont il ne profite seulement pas. Il faudrait se couper la gorge avec lui pour lui faire faire un chef-d'œuvre. Au fond, c'est un bon humain. Sa comédie tombera infailliblement : j'en serais fâché ; mais cela le rendra moins entêté... Si ces diables d'hommes-là, quoiqu'on les aime, réussissaient toujours, il n'y aurait plus moyen de vivre avec eux.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MOLIÈRE, seul.

Je vais... je viens... Je ne sais plus ce que je dis... ni ce que je fais... Quoi! après une si longue attente, ma pièce serait encore remise!... Oh! je la ferai plutôt jouer les rôles à la main.

SCÈNE II.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Eh bien, mon ami, l'avez-vous emporté?

LATHORILLIÈRE.

Oui, mais ce n'a pas été sans peine : soyez tranquille.

MOLIÈRE, l'embrassant.

Que je me plais à vous devoir tout, mon cher Lathorillière!

Digitized by Google

LATHORILLIÈRE.

La mère est en courroux, la fille est affligée, mais elle feront leur devoir... (*D'un ton embarrassé.*) La Béjart exige seulement une chose.

MOLIÈRE.

Quoi ?

LATHORILLIÈRE, sur le même ton.

Que vous ne direz rien à sa fille ;... que vous la respecterez.

MOLIÈRE, avec surprise.

Eh ! qui songe, mon ami, à offenser cette aimable enfant ?

LATHORILLIÈRE.

Mais elle dit que vous voulez l'enlever dans une chaise de poste, après la comédie.

MOLIÈRE.

Moi !

LATHORILLIÈRE.

Et que vous vous faites fort de la protection du Roi, pour l'épouser malgré sa mère.

MOLIÈRE.

Pouvez-vous seulement répéter cela, mon ami ? Mais... mais c'est un rêve !..

LATHORILLIÈRE, haussant les épaules.

Il fallait entendre la véhémente déclamation lancée contre vous... Vous ignorez néanmoins le dessous des cartes. J'ai interrogé

Digitized by Google

tre servante; elle m'a conté le tout bien naïvement... Le perfide Pirlon, en votre absence, s'est introduit chez vous.

MOLIÈRE.

Pirlon ! ah ! je ne m'étonne plus de rien... on dieu ! venir corrompre jusqu'à ma pauvre rvante, qui m'a demandé son congé... Ah ! faut...

LATHORILLIÈRE.

Cette bonne fille a fait d'elle-même de sages flexions. Elle se repent beaucoup de sa faute, vous supplie, par ma bouche, de vouloir en la garder.

MOLIÈRE.

Qu'elle reste... c'est un fort bon sujet... h ! l'hypocrite me le paiera... (*Errant sur la ène comme un homme qui rêve.*) Il me vient ne bonne idée... oui, oui,... plaisante... omique... neuve...

ATHORILLIÈRE, à part, et le regardant avec complaisance.

Sa tête travaille... Respectons le moment u génie.

MOLIÈRE, s'applaudissant.

C'est cela même... voilà ce qu'il me faut... : La Forest a bien assez d'esprit et d'adresse our cela.

LATHORILLIÈRE.

Quel est donc votre dessein ?

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Je veux avoir le chapeau de Pirlon et son manteau.

LATHORILLIÈRE.

Son manteau, son chapeau ?

MOLIÈRE.

Oui, ce large feutre, sous lequel il tourne son œil louche et faux... Cela sera excellent, en teignant un peu mes cheveux et mes moustaches, ne le voyez-vous pas d'ici copié trait pour trait ?

LATHORILLIÈRE.

Mais comment lui enlever son manteau de dessus ses épaules, et lui ôter ce feutre, qui semble cloué sur son chef ?

MOLIÈRE.

Il m'est venu un expédient, qui, je crois, réussira. Je vais trouver La Forest, et lui faire sa leçon. Les ruses de l'hypocrite lui sont connues... Elle fera de son mieux pour s'en venger. (*Avec un signe expressif.*) Ah ! mon ami, parlez à Isabelle... et calmez-la : échappe-t-on aux grâces ? En voulant arracher le trait, je n'ai fait que l'enfoncer plus avant. Je vous en prie, calmez cette aimable enfant.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LATHORILLIÈRE.

Tout à l'amour, et tout à son génie! Arracher un grand homme au commerce des muses, l'humilier aux pieds d'une actrice enfant, tourner cette tête, qui donne des leçons à l'univers, Amour, voilà ton plus beau triomphe!

SCÈNE IV.

LATHORILLIÈRE, LESBIN.

LESBIN.

Monsieur, voici monsieur le comte et monsieur le marquis qui demandent après mon maître.

LATHORILLIÈRE.

Dis-leur que je tiens ici sa place (*A part*). Je vais lui sauver cette visite.

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE***, LE COMTE DE***, LATHORILLIÈRE.

LE MARQUIS, en entrant.

Où est l'auteur?

LE COMTE.

Où est Molière?

Digitized by Google

LATHORILLIÈRE, les saluant profondément.

Messieurs, il sera bientôt de retour.

LE MARQUIS.

Mais, pour avoir place, il n'y a plus d'autre moyen que de s'adresser à lui... Mon coureur, qui est de fer, n'a jamais pu fendre la presse... Plus de loges... Je voudrais être cependant sur le théâtre, afin de ne rien perdre.

LE COMTE.

J'arrive du siége de Lille, je repars ce soir en poste; je dois voir la pièce, afin de pouvoir en instruire la cour : on sait que je n'en juge pas mal, et l'on attend là bas ma décision.

LATHORILLIÈRE.

Messieurs, on fera l'impossible pour que vous soyez placés.

LE MARQUIS.

Ma foi, il est de l'intérêt de l'auteur que nous y soyons : vous m'entendez?...

LE COMTE.

J'ai vu tomber tant de pièces.... et celles qui réussissent ne valent guère mieux.

LE MARQUIS.

Molière a du bon, mais il charge trop ses caractères; il force la nature, elle grimace sous ses pinceaux. Il plaît au parterre. Ah! je le crois! Mais a-t-il notre suffrage, Comte, le

Digitized by Google

suffrage par excellence, le suffrage des hommes de qualité ?

LATHORILLIÈRE.

Messieurs, Molière sait, par expérience, que les miniatures ne réussissent point au théâtre. Ces traits délicats, affaiblis n'arrivent point jusqu'à l'ame des spectateurs. Pour les frapper, il faut des touches larges, à-peu-près semblables à celles des décorations, et le tout, à raison de l'optique.

LE MARQUIS.

Mais que n'étudie-t-il davantage les airs, le ton, le langage des hommes de cour? Il y trouverait des nuances fines, des délicatesses, un choix d'expressions; il aurait un tout autre style... Voilà ce que c'est que de ne point assez fréquenter le grand monde... La bonne compagnie lui fournirait des couleurs plus brillantes.

LATHORILLIÈRE.

La bonne compagnie du poëte comique, Messieurs, sont les originaux de toute espèce, et dans tous les rangs. Le plus grand nombre, il faut l'avouer, se trouve répandu dans le gros des sociétés, où le mélange et la franchise des caractères leur donnent une physionomie vivante. C'est-là que les traits sont plus saillants, plus vrais, plus marqués, plus précieux à saisir; et, comme au spectacle on parle à la multitude, il faut qu'elle soit à portée de

Digitized by Google

juger de la ressemblance, afin de pouvoir en rire facilement. Un ridicule particulier ne serait pas généralement aperçu; d'ailleurs, c'est une observation de Molière, que, parmi les hommes, il y en a peu qui soient vraiment originaux.

LE COMTE.

Des originaux? ils fourmillent; mais ils sont à la cour, et non ailleurs; là il sont piquants, délicieux, d'un ridicule décent.... Vos bourgeois, fastidieux personnages, sont aussi insupportables sur la scène que dans le monde... J'ai là des tablettes pleines d'observations: c'est pour Molière que je les réserve. Sur ma parole, il aura des comédies à faire d'ici à trente ans, et d'un ton exquis... qu'il soit discret... entendez-vous? je ne lui demande rien pour ce présent-là, pas même qu'il me nomme.

LA THORILLIÈRE.

Il vous aura une grande obligation, monsieur le Comte, car il est toujours à l'affût d'un caractère naïf.

LE COMTE.

Du naïf!.. du noble, morbleu, du noble; dites-lui de ma part, qu'il renonce aux bourgeois, où je me brouille avec lui....

LE MARQUIS.

Vous avez raison, Comte; qu'il ennoblisse ses pinceaux.

Digitized by Google

LE COMTE, répondant au Marquis.

Il n'est point dans le tourbillon, le cher homme.

LE MARQUIS.

Autant vaudrait pour lui vivre à la Chine... Il en saurait, ma foi, tout autant.

LE COMTE, d'un air important.

Molière ira-t-il à la postérité ?

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE COMTE.

Comme il a souvent traduit plusieurs morceaux de Plaute et de Térence, il pourra vivre par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas, les modèles l'écraseront toujours. Il n'y a que les modèles qui subsistent... On ne lira pas Molière dans vingt-cinq ans.

LE COMTE.

Il ira un peu plus loin.

LE MARQUIS, affirmativement.

Il n'ira pas : j'ai là-dessus un tact... Si jamais un de nous déroge jusqu'à écrire, en se jouant le matin, je vous garantis qu'il tracera seulement de mémoire des caractères, que nos messieurs les auteurs de Paris, avec leur vue courte, ne soupçonnent même pas. Mo-

Digitized by Google

lière sera anéanti de manière qu'on n'en parlera plus Il pourra rouler encore entre les mains de l'épaisse bourgeoisie, qui aime la grosse gaîté, mais il ne se lira pas dans l'antichambre.

LATHORILLIÈRE.

En ce cas, le cœur humain aura donc bien changé.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, LATHORILLIÈRE.

LE MARQUIS, à Chapelle.

Arrivez, arrivez, vous qui êtes l'ami de Molière, mais qui n'êtes point son adulateur, nous le savons...mettez-nous d'accord... Molière vivra-t-il dans la postérité?

CHAPELLE.

Je distingue, Messieurs; le bon y parviendra, le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte du bon ou du mauvais?

CHAPELLE.

A vous dire vrai, je ne sais trop. .. S'il voulait m'écouter; mais il est d'une obstination, dont on n'a point d'idée... C'est toute-

Digitized by Google

fois un bon homme, un peu triste, mais ayant un cœur excellent...

LE MARQUIS.

Tant pis!... un auteur comique devrait toujours avoir une pointe de malice. Quand nous nous mêlons de peindre nous autres, vous le savez, vous m'entendez? C'est un caustique, qui laisse une empreinte ineffaçable.... Il faut se pendre ou s'exiler.

CHAPELLE.

Plaute est plus gai.

LE COMTE.

Térence plus sage.

LE MARQUIS.

Scarron plus plaisant.

LATHORILLIÈRE.

Ah! Messieurs, Messieurs!... Scarron!.... est-il possible?... Parler de Scarron, lorsqu'il est question de Molière!

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. Latnorillière a raison de se récrier. De la justice, Messieurs, Molière vaut mieux que Scarron:... mais l'heure s'avance. Voulez-vous venir à la comédie dans ma loge? nous y seront serrés, mais l'on s'arrange.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LATHORILLIÈRE, seul.

Hé ! voilà donc les juges des œuvres du génie !..

SCÈNE VIII.

LATHORILLIÈRE, LA FOREST.

LA FOREST, arrivant avec précipitation.

Entrez, Monsieur, entrez dans cette chambre-là ; vous écouterez... Il a machiné contre notre bon maître, mais j'allons lui jouer d'un tour...

LATHORILLIÈRE.

Bon, je te laisse.

LA FOREST, le fesant sortir par une porte opposée.

Entrez donc vite, pour qu'il ait la liberté plénière. Ah ! ah ! damné d'hypocrite ! avec ton air pénitentieux, tu y viendras.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

PIRLON, LA FOREST.

LA FOREST.

Entrez, entrez tout de go, monsieur Pirlon, il n'y a plus personne : j'allons fermer la porte... Elles sont allées toutes deux à la campagne, au lieu de jouer la comédie.

PIRLON.

Les voilà dans la bonne route, ma chère enfant... Et Molière, où est-il ?

LA FOREST.

Un homme noir est venu demander après lui ; cela avait l'air d'un huissier... La justice lui en veut.

PIRLON, à part.

Mon accusation a réussi, bon ! (*Haut.*) Je vous l'avais bien dit qu'il ferait une mauvaise fin... Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens de bien... la prison.

LA FOREST.

Puis notre congé est venu ; j'avions fait tout ce qu'il fallait pour cela : rien ne nous empêche à présent d'entrer dans cette sainte maison, où l'on gagne de si bons gages.

Digitized by Google

PIRLON.

Eh bien ! à tantôt... tantôt... ma fill
Mon Dieu ! je crains... (*Il regarde à la por*

LA FOREST, d'une voix haute.

Parlez haut, parlez sans crainte... Tou
monde est dehors, vous dis-je.

PIRLON, après s'être assis.

Tout le monde est dehors ?

LA FOREST.

Oui ; nous sommes tous deux seuls dans l
maison.

PIRLON.

Seuls ? Asseyez-vous près de moi ;... Pre
nez ce siége.

LA FOREST.

Oh ! cela ne nous appartient point, Mon
sieur.

PIRLON.

Obéissance, ma fille, obéissance ; c'est l
votre premier devoir... Approchez, approche
encore ; encore. Quelle chaleur il fait aujour
d'hui ! (*Il s'essuie le front.*)

LA FOREST.

Mais pardi, ôtez votre chapeau. (*Elle pren
son chapeau et l'attache à sa chaise.*) Ah

Digitized by Google

me ça vous êtes mieux... On vous voit le
t et les yeux... Si vous permettez que je
s le disions, vous avez ma foi un front
rmant, les cheveux bien plantés, très-
ı.

PIRLON.

e ne les ai pas mal, il est vrai. (*Riant.*)
donc meilleure mine comme cela ?

LA FOREST.

Sans comparaison, vraiment... Vos yeux
sont plus cachés... Diantre, comme ils
llont vos yeux ! en vérité, si j'osons vous
dire, je ne voyons qu'à vous cet air de
ıté.

PIRLON.

Ceux qui vivent pieusement se portent tou-
ırs bien.

LA FOREST.

Cependant je vous trouvons un peu rouge ;
l'avez-vous ?

PIRLON.

Il fait une chaleur pour la saison ..

LA FOREST, vivement.

Que n'ôtez-vous aussi ce lourd manteau de
ssus vos épaules...

Digitized by Google

PIRLON, se défendant.

Non, non.

LA FOREST, lui arrachant le manteau.

Mais vous serez bien plus à votre aise : les homme sont bien gauches, en vérité ; ils ne savent point s'arranger. Demandez-moi à quoi bon porter un manteau qui déguise une aussi belle taille ?... On ne la voyait pas là-dessous... Laissez, laissez donc, M. Pirlon ; vous êtes fait à peindre au moins !

PIRLON.

Ce n'est pas pour moi que je parle ; mais j'ai toujours remarqué que la vertu se plaisait à habiter les corps les moins imparfaits. (*On entend frapper.*) Mon Dieu ! on frappe..... Qu'est-ce ?

LA FOREST.

O ciel ! c'est Molière...

PIRLON.

Molière...

LA FOREST.

Il revient sur ses pas chercher quelque chose qu'il aura oublié.

PIRLON.

Il n'est donc point en prison ?

Digitized by Google

LA FOREST.

Pas encore... Mais vous êtes un homme perdu, s'il vous rencontre ici, après tout ce que vous avez dit et fait contre lui; songez, songez bien...

PIRLON.

Que je m'enfuie par l'autre escalier.

LA FOREST.

Ils l'ont fermé, je n'en avons pas la clef.

PIRLON, effrayé.

Où me fourrerai-je ?

LA FOREST.

Venez par ici, j'allons vous cacher quelque part.

PIRLON, errant sur la scène.

De quel côté ?... Eh vite donc.

LA FOREST.

Venez par ici, par ici.

PIRLON.

Quoi ! dans ce bouge ?...

LA FOREST.

Allons vite, dépêchez.

PIRLON.

Et mon manteau, et mon chapeau ?

Digitized by Google

LA FOREST.

Vous n'en avez pas le tems.... Je serrerons tout cela dans le coffre..... Entrez donc..... (*Elle le pousse.*)

PIRLON.

Que l'on ne voie rien de moi... car les méchans sont si à craindre !

SCÈNE X.

LATHORILLIÈRE, LA FOREST.

LATHORILLIÈRE, entrant sur la scène, en riant.

Ah ! ah ! ah ! je n'aurais jamais cru que la Forest eût tant d'esprit.

LA FOREST, revenant sur la scène.

Reste-là, Cagot... tu as tendu le piége, et t'y voilà pris, comme le rat dans la ratière.

LATHORILLIÈRE.

Où l'as tu mis ?

LA FOREST.

Nous l'avons enfermé sous l'escalier, révérence parler, tout au milieu du charbon.... Ah ! ah ! ah !... il faudra qu'il s'y tienne tapi et tout courbé ; il ne sortira point sans notre permission, car voilà la clef, qui est dans notre poche.. Voyez à présent le manteau et

Digitized by Google

le chapeau du pélerin. (*Eclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! quel habillement, bon dieu ! quelle tournure de chapeau !

LATHORILLIÈRE.

Te voilà avec les dépouilles de l'ennemi.

LA FOREST.

Aussi, je crions victoire... Pour tout l'or du monde, je ne voudrions pas qu'un autre eût l'honneur de les offrir en triomphe à notre bon maître. J'm'en vais les lui porter. Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XI.

LATHORILLIÈRE, seul.

MOLIÈRE ne néglige rien pour la gloire de son art... Attentif à tous les détails, qui impriment la vérité et la vie, il ne dédaigne point ce que d'autres rejetteraient avec orgueil... Que la France doit être fière de pouvoir le compter parmi ses enfans !... La nature avare de grands hommes, semble l'être surtout d'un poëte comique.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE, habillé en Tartuffe avec le manteau et le chapeau de Pirlon, la chevelure et les moustaches semblables aux siennes.

Suis-je bien, à votre avis ?

LATHORILLIÈRE.

Oh! la bonne figure!... Je défie à un peintre de faire un portrait plus ressemblant : c'est Pirlon en personne...

MOLIÈRE.

Qu'il reste enfermé ici, le fourbe, tandis que je vais produire sur la scène son ame, son langage hypocrite, et jusqu'à ses vêtemens. Ce chapeau a une physionomie !... On verra le portrait de l'homme tout entier... Voyez, mon ami, si ces dames consentent à venir, et si cette toilette qui s'achève toujours, pourra finir enfin.

LATHORILLIÈRE.

Elles s'avancent vers nous : la colère étincelle dans les regards de la mère, et le tendre amour brille dans les yeux timides de la fille.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART, ISABELLE, en habit de théâtre.

LA BÉJART.

J'IRAI au théâtre, Molière; j'ai bien voulu ne consulter que l'intérêt général; mais si je m'aperçois d'un regard, tremblez! la comédie, je vous le jure, pourrait finir par une scène tragique.

MOLIÈRE, prenant le ton hypocrite.

Madame, puisque le ciel vous a révélé cet amour qui me rend si coupable; j'avoue à vos pieds toute l'énormité de mon crime, il est épouvantable!... J'aurais dû commander à mon œil de ne point voir, à mon cœur de ne point sentir; mais je dompterai cet ennemi invisible de mon salut, cet ennemi caché, que je porte en mon sein...

LATHORILLIÈRE, à part.

Qu'il est plaisant!

LA BÉJART.

Tu n'auras pas de peine à soutenir le rôle d'imposteur, lâche... Tu as écrit d'après ton cœur.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Je souffre patiemment les outrages que mes longs forfaits m'ont attirés ; il est juste que je sois humilié.

LA BÉJART.

Tu n'as pas besoin de feindre, traître ! Tu représentes au naturel.

MOLIÈRE.

Que le ciel miséricordieux vous pardonne vos injures.

LA BÉJART.

Et qu'il te punisse...

MOLIÈRE.

J'allume votre colère, je vous fais pécher... Je me retire, Madame ; que le ciel vous fasse paix.

SCÈNE XIV.

LA BÉJART, LATHORILLIÈRE, ISABELLE.

LATHORILLIÈRE.

Il se moque de vous, et voilà tout ce que vous y gagnez.

Digitized by Google

LA BÉJART.

J'aurai mon tour; il ne me connaît pas en-
re : il saura si l'on brave impunément une
mme irritée. (*A sa fille d'un air menaçant.*)
est toi, fille ingrate et dissimulée, qui...

LATHORILLIÈRE, l'arrêtant.

Ah! je voudrais que vous vous vissiez,
omme je vous vois, émue, hors d'haleine,
vrée à la fureur... Et comment pourrez-vous
ouer le rôle d'une femme douce, modérée,
aisonnable, tranquille? de grâce calmez-vous.

LA BÉJART.

Maudit métier, qui m'oblige à montrer un
isage serein, quand la colère me suffoque...
h! quel supplice!... Mais j'ai laissé mon
ôle sur la table.

LATHORILLIÈRE, poliment.

Je vais...

LA BÉJART.

Non; vous ne le trouveriez pas... Restez
avec ma fille; je reviens.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LATHORILLIÈRE, ISABELLE.

LATHORILLIÈRE.

Laissez passer le ressentiment de votre mère. Sa colère s'apaisera ; je la connais, elle vous aime, et vous serez l'épouse de Molière...

ISABELLE.

Les mauvais traitemens que sa jalousie lui inspire, deviennent plus durs de jour en jour; elle est vraiment cruelle à mon égard, elle me poussera au désespoir. Je voudrais pouvoir ne point aimer, en éprouvant tout ce que j'éprouve. (*Tirant un mouchoir.*) Quand cessera donc la triste gêne où se consume ma vie ?

SCÈNE XVI.

ISABELLE, MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

Molière, revenant sur la pointe du pied.

Vous pleurez, adorable Isabelle, ah ! séchez vos larmes... Soyez persuadée que je ne songe qu'aux moyens de terminer votre esclavage, et de commencer mon bonheur.

Digitized by Google

ISABELLE.

tes le nôtre.,. Mais les jours les plus mal-
eux se succèdent avec une lenteur dé-
érante, et les jours fortunés n'arrivent
t.

MOLIÈRE

nique et cher objet de ma tendresse,
ffrez encore avec courage, seulement jus-
au retour du Roi; et je vous jure qu'alors
s serons unis.

ISABELLE.

Le Roi sera-t-il bientôt ici?

MOLIÈRE.

Dans un mois au plus tard...

ISABELLE.

Ah! Molière! vous n'imaginez pas ce que
st que de vivre sous l'empire d'une mère
ouse!

LATHORILLIÈRE.

La voici... Séparez-vous, et affectez la
us froide indifférence.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART.

LIÈRE, présentant la main à la Béjart d'une manière polie et ferme.

ALLONS, Madame, en haïssant l'auteur, ne

Digitized by Google

punissez point le public. Si votre jeu allait se ralentir, il s'en apercevrait; consultez votre gloire, que je crois inséparable de la mienne. Allons,

La Béjart lui donne la main sans répondre.

SCÈNE XVIII.

LA THORILLIÈRE. seul.

Fasse le ciel que ces femmes ne gâtent point, par leur discorde, l'éclat d'une représentation, qui intéresse, à la fois, le spectateur et la recette de la comédie!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA FOREST, seule.

Je vais, je viens, je monte, je descends, sans savoir ce que j'faisons... La tête me tourne. Oh! si cela dure, je deviendrons folle.

SCÈNE II.

LA FOREST, LESBIN.

Lesbin tient le manteau et le chapeau de Pirlon.

LA FOREST.

Te voilà... On sort donc de la comédie ?

LESBIN.

Oui.

LA FOREST, avec impatience.

Oui !... mais voyez le nigaud : hé bien, parle-nous donc, afin de nous tirer d'inquié-

Digitized by Google

tude, car nous ne sommes point tranquille depuis deux heures... La pièce a-t-elle été comme il faut ?

LESBIN.

Non, non, non pas *comme il faut*.

LA FOREST.

Comment non ? cela me fait une peine...

LESBIN.

Eh ! ce n'est pas cela... Cela s'appelle tout autrement... Attends ! ah ! j'y suis ; elle n'a pas été *comme il faut*, non, je le sais bien, moi. Ils disont qu'elle a été *dans les nues* ; m'y voilà.

LA FOREST.

Eh bien ! pécore, c'est-là réussir... Tu m'as fait une frayeur...

LESBIN.

C'est-là réussir ! Que ne disais-tu ?... Ah !

LA FOREST.

Oui.

LA FOREST.

On a beaucoup applaudi ?

LESBIN.

Beaucoup ; c'était à chaque mot des battemens de mains, dont la salle était toute ébranlée.

Digitized by Google

LA FOREST.

Notre pauvre Maître, une fois en sa vie, il
ra donc bien content...

LESBIN, joyeux.

J'étais présent-là, moi, car tiens, je mou-
hais bravement les chandelles... Je n'ai ja-
nais vu tant de monde dans la salle. Collé
ontre une des coulisses, de-là je voyais tout,
ort étouffé, mais n'importe; il y avait des
ens huppés qui aurait voulu ma place, et
ui pestaient tout leur saoul à la porte... Oh!
uel plaisir de voir aller les mains, et d'en-
endre rouler les applaudissemens!... Ils ont
edoublé comme un tonnerre, tout à la fin
le la comédie, et comme pour faire la part
l'auteur. C'était un bruit à rendre sourd,
t j'en suis encore tout étourdi.

LA FOREST.

Et le manteau et le chapeau?

LESBIN.

Ils ont fait merveille. Le public n'a pas tardé
à reconnaître Pirlon. Notre maître le repré-
sentait si naïvement qu'on le nommait tout
haut. Si tu avais vu comme il imitait son air
hypocrite, son cou tors, le roulement de ses
yeux, sa voix, son geste, ses manières ca-
fardes: c'était lui tout craché... Le public
riait, mais en même-tems était indigné, et

Digitized by Google

plusieurs même se sont écriés à différentes reprises : Ah ! le maudit Tartuffe ! ah, le coquin, le coquin !

LA FOREST.

D'entendre cela, ça nous rafraîchit le sang... Quand notre maître réussit, il est alors si gracieux, si plaisant ;... mais quand ses comédies ne vont pas à sa guise, il est chagrin, inquiet, rêveur ; il boude, et fait grande peine à voir : alors je devenons triste comme lui, car il est si bon maître !... En passant, il prend toujours l'occasion de nous dire, à propos de rien, quelque chose de divertissant pour nous faire rire ; et il ne rit pas lui... Mais que fera-t-on de cette fripperie ?

LESBIN.

Mon maître, à son retour, ne veut pas voir la face de Pirlon... Rends-lui son chapeau, son manteau, et que le diable qui l'a fait, l'emporte, s'il en a le courage.

LA FOREST.

Que ne garde-t-il ces plaisantes nippes, qui ont si bien fait leur effet ?

LESBIN.

Il en achètera demain de toutes pareilles... Va, va, la race de ces gueux-là ne manque pas.

Digitized by Google

LA FOREST.

Sors... J'allons tirer ce vieux reître de sa prison.

LESBIN.

Moi, je vais me cacher sous la tenture de la porte, et en le voyant passer, je croirai voir encore la comédie... Oh! s'il était à ma discrétion!...

LA FOREST.

Laisse faire cela à notre maître; il a le fouet en main, lui.

LESBIN.

Pardi tu, as raison; quelqu'un disait qu'il l'avait bien fustigé, sans lui écorcher la peau.

(Il se cache.)

SCÈNE III.

LA FOREST, PIRLON.

PIRLON, entrant le dos courbé.

Miséricorde! ouf!... Je n'en puis plus.... J'ai les os brisés, disloqués; je ne pourrai me relever de six semaines... Me tenir deux heures d'horloge dans un misérable bouge, où j'étais forcé d'avoir le dos tout courbé!... Ahi! ahi! ahi!...

Digitized by Google

LA FOREST.

Dame, c'est que nous n'avons pas pu vous délivrer qu'après la fin de la comédie.

PIRLON,

Comment, comment! après la comédie! Expliquez-vous... On aurait joué l'Imposteur?

LA FOREST.

Tout en plein; et on le jouera encore demain, après-demain, et encore l'autre après-demain, jusqu'à ce que le public dise, assez.

PIRLON.

La pièce aurait réussi?

LA FOREST.

Mieux que cela, *elle a été dans les nues.*

PIRLON.

O ciel! quoi! on a représenté l'Imposteur, avant que j'eusse rassemblé ma cabale; on a représenté l'Imposteur, et je n'y étais pas!

LA FOREST.

Si fait bien, vous y étiez,... votre chapeau, votre manteau ont fait une peinture parlante. Tout le monde criait, c'est Pirlon, c'est Pirlon.

PIRLON.

On m'a joué! Tout est perdu, tout est bou-

Digitized by Google

leversé dans l'Etat; il n'y a plus ni mœurs, ni lois, ni décence, ni religion.... Scélérat de Molière! va, va, nous nous réunirons aux médecins, et nous nous vengerons de toi et des tiens!

LA FOREST.

Tenez, prenez vos nippes : peste, Monsieur l'enjoleur, comme vous êtes dangereux avec votre taille bien faite.

PIRLON, furieux.

Je sors, car je t'étranglerais.

LA FOREST, les poings fermés.

Vous!...

PIRLON.

Je reconnais ton sexe maudit; mais tu verras ce qui revient à qui ose se jouer à nous.

LA FOREST, prend un balai et le chasse.

Attends, attends. (*Pirlon se sauve; elle éclate de rire.*) Ah, ah, ah!....

SCÈNE IV.

LESBIN, LAFOREST.

LESBIN, éclatant de rire.

Bon! il était grotesque à voir.... Il écumait de rage : cela m'a fort diverti....

Digitized by Google

LA FOREST.

Tu ne sais pas toutes ses méchancetés : il a voulu me débaucher de cette maison.

LESBIN.

Ah ! le monstre !... Eh ! que ne m'as-tu dit cela plutôt ?... je l'aurais assommé sur la place.

LA FOREST.

Va, il y a encore d'honnêtes gens dans le monde. Lathorillière nous a découvert tout son artifice ; et sans lui, vois-tu, je faisions la sottise.

LESBIN.

Quoi, tu nous aurais quittés !... Oh ! il faut, te dis-je, que je l'assomme.... Mais ne voilà-t-il pas qu'il revient ?

SCÈNE V.

PIRLON, LA FOREST, LESBIN.

PIRLON, suppliant.

Au nom de Dieu, La Forest, accordez-moi, de grâce, la permission de rentrer dans mon étroite et obscure prison... que je m'y réfugie.

LA FOREST.

Eh ! que vous est-il donc arrivé ?

Digitized by Google

PIRLON.

L'impiété triomphe. L'irréligion a passé que dans le cœur de la populace. On inte le gens de bien avec scandale... ô siècle! emps! ô mœurs!

LA FOREST.

Ah, ah! je croyons deviner : on s'est moqué vous?

PIRLON.

Ils sont là-bas.... une foule de libertins.... viennent sans doute pour féliciter le couble auteur.... A peine ai-je paru qu'ils se nt écriés, en fesant un chorus de ris indéns : le voilà, le voilà; et l'on m'a poursuivi ec des huées.... Les impies!

LA FOREST.

Eh bien! monsieur Pirlon, que voulez-vous ie j'y fassions? Est-ce que je pouvons rendre sérieux à tout un peuple qui veut rire? il a s raisons sans doute.

PIRLON, les mains jointes.

Honnête, douce, belle et bonne La Forest, issez-moi me renfoncer plus avant dans ce isérable bouge : j'irais me cacher jusqu'au entre de la terre.

LA FOREST.

Est-ce qu'un homme comme vous doit rou-

Digitized by Google

gir de l'insulte des méchans!... Il faut être brave avec sa conscience.

PIRLON.

La Forest, voilà ma bourse.

LA FOREST.

Fi donc!.... Nous ne voulons point tant seulement la regarder.... A propos, tenez, reprenez votre bague et votre étui.

PIRLON, reprenant la bague et l'étui.

Mes amis...

LESBIN, fièrement.

Nous ne sommes point de vos amis... Rayez cela de vos papiers.

PIRLON.

De grâce, cachez-moi; autrement cette foule me lapiderait. Je sortirai quand les lumières seront éteintes, et que tout le monde dormira.... Vous me sauverez la vie; et cette bonne action, qui vous sera comptée, ne vous coûtera pas beaucoup.

LA FOREST.

Vous nous faites pitié, tout méchant que vous êtes.

PIRLON.

Soit.... Mais hâtez-vous de me tirer d'em-

Digitized by Google

irras ;... j'ai une peur, car la populace, une is en train, est si méchante.

LA FOREST.

Tenez, entrez dans cette chambre : on ne s'y ent jamais le soir. Quand il ne fera plus jour, ous partirez, pour ne plus revenir, bien en-endu. (*La Forest le fait entrer dans la cham-re voisine.*)

PIRLON, entrant dans la chambre.

Ne me trahissez pas, et le ciel vous bénira...

SCÈNE VI.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN.

Toujours le ciel, le ciel! Il ne peut pas dire un mot sans faire ntervenir le ciel. Pardi, le ciel s'embarrasse bien d'un pareil homme..... Il ne mérite guère ce que tu as fait pour lui ; mais tu es si bonne.

LA FOREST.

Que veux-tu? je ne pouvons entendre quelqu'un se plaindre, sans nous sentir là de l'attendrissement.

LESBIN.

Au reste, tu as bien fait. La charité, dit-on,

Digitized by Google

est toujours bonne, n'importe envers q

LA FOREST.

Chut, chut, voilà nos deux Dames.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART, ISABELLE

LA BÉJART, donnant son mantelet et ses gants.

Prenez cela et sortez. (*Lesbin et la Fo sortent.*)

SCÈNE VIII.

LA BÉJART, ISABELLE.

LA BÉJART.

Tu crois donc échapper à mes regards, fil dissimulée; tu te trompes. Je devine t moindres mouvemens, malgré la feinte qu tu t'imposes. Je t'ai vu exprimer l'amou que tu as pour lui : tu fesais parler des yeu que tu croyais indifférens; l'accent de t voix change, dès qu'il approche.

ISABELLE.

On interprète tout à mal dans une fille, tandis que l'on ne trouve rien d'indécent dan tout ce que fait une femme. Il me faut bie

Digitized by Google

primer le sens de mes rôles... Si j'étais ma-
ère, on ne me ferait point ces reproches in-
stes et toujours déplacés.

LA BÉJART.

Il ne tient qu'à toi d'avoir un époux. Choi-
s l'honnête Lathorillière : voilà l'homme
u'il te faut; à coup-sûr il te rendra heureuse.

ISABELLE.

Je ne sais si Lathorillière a pensé à moi;
nais, s'il faut le dire, jamais je n'ai pensé à
ui.

LA BÉJART.

Toujours rebelle à ce que je désire! Tu ré-
istes à ma juste autorité; hé! comment
veux-tu recouvrer ma tendresse?... Désobéis
encore pour mériter ma haine.

ISABELLE.

Eh! puis-je vous obéir!... Non, cela n'est
plus en mon pouvoir... Quel sujet vous ai-je
donné de me haïr? Vous m'aimiez autrefois?

LA BÉJART.

Oui, je t'aimais; mais tu as payé mes plus
tendres soins par la plus noire ingratitude...
Retire-toi dans ta chambre, et sauve-moi la
peine que me cause ta vue.

ISABELLE, à part, en sortant.

Il me faut tout souffrir d'elle... Mais une

Digitized by Google

fois l'épouse de Molière, je serai à l'abri de ses duretés.

SCÈNE IX.

LA BEJART, seule.

Je veux parler à Molière, le faire expliquer, l'obliger à renoncer à ma fille, ou de cè pas, je m'engage avec elle pour la province... Il a l'orgueil d'un auteur; mais il apprendra à ses dépens, que c'est notre je qui fait tout le prix de ses ouvrages...

SCÈNE X.

MOLIERE, LA BEJART.

MOLIÈRE, arrivant à pas lents, et d'un air content et recueilli.

Ah, Madame! que de charmes dans le succès! de quel poids je suis soulagé! Heureux travaux, moments délectables! On ne regrette point ses veilles, quand elles sont ainsi payées. L'amour de la gloire, malgré ses amertumes, a donc enfin ses douceurs.

LA BÉJART.

Molière, il est tems de parler... Expliquez-vous.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Ah ! Madame, laissez-moi jouir en paix de ce moment, et ne le troublez point; je goûte si rarement la joie dont mon ame s'énivre. Je pardonne à tous mes ennemis, et mon triomphe en devient plus doux. La critique se tait pour cette fois devant l'approbation universelle. La patience est donc aussi nécessaire que les travaux pour jouir du fruit de nos veilles, et il faut savoir attendre le jour de la justice, car le public est juste enfin. Il est donc aussi un point de maturité où le suffrage public, malgré les cris des envieux, ne saurait nous échapper ! il faut donc savoir attendre, et se bien persuader que la gloire est un beau fruit, qui ne se cueille et ne se détache du rameau que dans l'automne de notre vie.

LA BÉJART.

Je partage votre joie, Molière, car mon cœur n'est pas froid et indifférent comme le vôtre; vous ne prisez que l'avantage de la renommée: mais me serait-il permis de parler à cœur ouvert, non pour troubler votre triomphe, mais pour apprendre enfin quelles sont vos vues... Vous m'entendez ?... Il est tems de s'expliquer.

MOLIÈRE.

Eh bien ! Madame, nous avons vécu dix années dans la confiance de la plus pure amitié. Notre état, nos goûts nous réunissaient,

Digitized by Google

et nos intérêts confondus furent les mêmes... Votre fille parvient à l'âge de la beauté ; tout-à-coup la jalousie s'empare de votre ame ; vous la traitez inhumainement ; vous vous rendez malheureuse en la tourmentant, vous qui, étrangère à de tels sentimens, devriez plutôt assurer, confirmer le bonheur qu'elle mérite...

LA BÉJART.

J'entends ; c'est parler sans contrainte : mais pourquoi ce déguisement dans votre amour? vous sentiez donc que c'était-là une trahison?

MOLIÈRE.

Qui n'a rien promis, ne saurait trahir.

LA BÉJART.

Molière, je ne ferai point avec vous assaut de vaines paroles ; je quitte votre théâtre qui me devient odieux, et dès demain j'emmène ma fille avec moi; je l'emmène, vous dis-je, et pour jamais.

MOLIÈRE, avec force.

Contre sa volonté, Madame!... contre son engagement?... Elle doit rester; elle restera... c'est moi qui vous l'assure.

LA BÉJART.

La retenir ! je lui donnerai plutôt la mort...

MOLIÈRE.

Comment, la mort! quelles folles me-

Digitized by Google

naces! Que signifie ce ton despotique? La patience m'échappe à la fin. Une mère tendre mérite l'obéissance et la soumission de sa fille. Une mère furieuse et emportée détruit elle-même son autorité, surtout lorsqu'elle s'oppose au choix légitime de son enfant par un intérêt qu'il me répugne ici de développer. Une fille en âge de raison a droit de choisir l'époux qui lui convient : c'est un privilége que le ciel, la nature et les lois lui accordent également. Vous pouvez vous opposer au dérèglement de votre fille, mais non venir traverser son bonheur. Respectez les lois qui assurent à chacun sa tranquillité ; respectez le monarque qui veille à leur exécution ; craignez que je n'aille implorer sa justice, lui porter mes plaintes... J'ai le cœur de votre fille ; soyez sûre que j'aurai sa main.

LA BÉJART.

Molière, je vous ferai connaître qu'elle m'appartiendra dans tous les tems, et que j'aurai seule le droit de disposer d'elle.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, seul.

Eh quoi! pas un moment de tranquillité! toutes mes jouissances seront troublées par les clameurs d'une femme impérieuse! Je

Digitized by Google

tremble que sa colère ne s'étende sur l'innocente Isabelle... Elle a déjà tant à souffrir... Ah! c'est à moi de la délivrer de tout ce qu'elle endure... Mais qui peut au monde racheter une seule de ses larmes!

SCÈNE XII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

LATHORILLIÈRE.

Toutes les places retentissent de votre nouveau succès, votre nom vole de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la ville.

MOLIÈRE.

Quelle femme!... Quel démon!... Bonsoir, mon cher Lathorillière.... Bonsoir... Comment le conjurer?

LATHORILLIÈRE.

Qu'avez-vous donc? je vous parle de votre triomphe, et vous n'écoutez pas?

MOLIÈRE.

Pardon, mon ami... mais la Béjart...

LATHORILLIÈRE.

Quoi? la Béjart encore!... Vous êtes faible à ce point!... Vous ne savez pas imposer à cette femme?

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Allons, oublions... La cruelle mère !.... Vous dites donc, mon cher ami, que le succès est complet ?

LATHORILLIÈRE.

Oui, on répète déjà plusieurs de vos vers, qui sont devenus proverbes en naissant.

MOLIÈRE.

Elle la fera mourir de chagrin !... Entendez-vous quelques critiques ?

LATHORILLIÈRE.

Aucune. Les détracteurs sont muets; on ne balbutie que des sottises, que personne n'écoute, et que l'envie elle-même méprise.

MOLIÈRE.

Il faudra que je prenne un parti !... On est donc généralement content ?

LATHORILLIÈRE.

Au-delà de ce que je puis vous exprimer.

MOLIÈRE, frappant du pied.

C'est un diable !... Voilà la première fois que cela m'arrive, mon cher ami; j'ai toujours fait les mêmes efforts, en conscience, mais je n'ai pas toujours eu la même victoire.... Ah! ma chère Isabelle !

Digitized by Google

LATHORILLIÈRE.

Il n'y a qu'une seule voix ; et c'est le cri de l'admiration.

MOLIÈRE.

Elle pleure à présent !... qui peut au monde racheter une seule de ses larmes ? Un si beau jour ne peut me rendre heureux. !

LATHORILLIÈRE, attendri.

Je le vois trop, hélas !

MOLIÈRE.

Je tremble pour elle... Permettez que je vous quitte.

LATHORILLIÈRE, d'un ton pénétré.

Est-il possible !... vous, si faible !...

MOLIÈRE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami ! (*En se relevant.*) Je vais appeler... La Forest ! La Forest!

SCÈNE XIII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE, LA FOREST.

LA FOREST.

Monsieur, qu'ordonnez-vous ?

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Ma chère fille, que fait Isabelle ?

LA FOREST.

La pauvre enfant est allée s'enfermer dans sa chambre, pour obéir à sa mère...

MOLIÈRE.

Elle l'a maltraitée ?...

LA FOREST, pleurant à moitié.

Oh! pour cela, oui, Monsieur...beaucoup.

MOLIÈRE, ému.

Vous l'entendez ? il faut que j'implore le Roi... Est-elle au lit ?

LA FOREST.

Oui, Monsieur ; nous l'avons déshabillée : elle pleurait en vous nommant tout bas.

MOLIÈRE, avec transport.

Elle pleurait !... Oh! je vais prendre la poste !... Des chevaux!... des chevaux!... je n'y peux plus tenir... Que fait la Béjart ?

LA FOREST.

Elle veut se coucher sans souper, par dépit.

MOLIÈRE.

Oh ! elle se couperait un doigt pour faire une égratignure à sa fille... Qu'elle laisse là

Digitized by Google

mes comédies et mon théâtre, et qu'elle ne persécute plus mon Isabelle... Que m'importe après tout, ma gloire et mon théâtre, s'ils servent à rendre infortunée cette pauvre enfant ?...

(La Forest sort.)

SCÈNE XIV.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Puissé-je, demain à son réveil, la consoler des rigueurs qu'elle éprouve, et effacer dans son cœur les moindres traces du chagrin...

LATHORILLIÈRE, soupirant.

Est-il possible que cet homme célèbre, né pour des travaux illustres, fait pour occuper toutes les bouches de la renommée, s'abandonne, comme un homme vulgaire, aux soins minutieux qu'entraîne une passion amoureuse.

MOLIÈRE, vivement.

Mon ami, la gloire est pour l'imagination, et non pour le cœur : je veux un sentiment qui remplisse le mien ; j'en ai besoin. Hé ! pourquoi serais-je ennemi de l'amour, et rebelle à la plus douce loi de la nature !... Oui, je me choisirai pour la vie une douce com-

Digitized by Google

agne, qui me consolera dans mes revers; ui me soutiendra dans mes travaux... Quand a critique amère ou injuste s'acharnera contre oi, un sourire de sa bouche me rendra la aîté. La gloire est belle, mais elle altère et e rafraîchit point. Oui, je veux un sentiment ui remplisse le mien, j'en ai besoin, h! pourquoi ne pas mélanger l'étude, lu commerce des grâces? Je crois devoir aux ommages, que j'ai rendus à la beauté, les traits les plus délicats et les plus profonds qui se trouvent dans mes ouvrages.

LATHORILLIÈRE.

Je vous admire et je vous plains.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LESBIN.

LESBIN, entre, portant deux flambeaux.

MONSIEUR, voilà M. Chapelle, M. le Marquis et M. le Comte.

LATHORILLIÈRE.

Ils vont encore étaler ici leurs grands airs, car la présomption est toute la richesse des fats. Ils sont dénigrants par ton, ou louangeurs par forme de protection.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que cela fait, mon ami? il faut

Digitized by Google

tout écouter dans la vie....S'ils parlent, nous les jugerons. On est obligé dans ce monde de capituler avec l'ignorance et la sottise, comme avec un ennemi supérieur en nombre.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CHAPELLE, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS, étendant les bras.

Que je vous embrasse, homme admirable! ma foi, vous avez surpassé mes espérances. Je n'attendais pas cela de vous, je l'avouerai.... Vous, un auteur unique, un homme à part... Je veux que tout Paris retentisse de votre éloge. (*A part.*) Il est heureux; il faut s'attacher à lui.

MOLIÈRE.

Monsieur, je suis très-reconnaissant....

LE COMTE.

Eh! quel style! mon ami, que de force et de vérité dans le pinceau! quelle chaleur! quel dialogue!... Que quelqu'un s'avise de vous critiquer, il aura affaire à moi. (*A part.*) Flattons-le: qu'est-ce que cela coûte?

MOLIÈRE.

Monsieur, vous êtes trop bon.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

C'est qu'il y a dans cette pièce des traits inimitables.

CHAPELLE, à part.

Ils ne sentent pas ce qu'ils disent : c'est pure forfanterie.

LE MARQUIS.

On n'a jamais dessiné un caractère de cette vigueur-là... Oh ! les cagots ne s'en relèveront pas ; ils sont diffamés pour trois siècles...

MOLIÈRE.

Vous me confondez...

LE COMTE.

Je n'ai jamais vu de comédie qui m'ait fait autant de plaisir. J'ai ri, j'ai frémi... aussi n'étais-je pas des derniers à applaudir.

MOLIÈRE.

On ne saurait être plus obligeant, Messieurs.

CHAPELLE, à part.

Les ignorans suivent toujours à la file d'un succès ; ils n'ont point d'avis à eux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point perdu une seule parole ; il

Digitized by Google

n'y en a pas une qui ne soit un coup de *burin* profond.

MOLIÈRE,

Ah ! Monsieur, épargnez-moi...

LE COMTE.

L'acteur n'a pas fait un geste que je n'aie saisi. Ce n'est plus une comédie ; c'est un tableau d'une vérité qui fait peur.

MOLIÈRE.

Arrêtez... vous me donneriez de l'orgueil.

LE MARQUIS.

Mais c'est qu'il n'est pas plus en moi d'étouffer le sentiment d'admiration que j'ai pour les belles choses, que de triompher de l'antipathie excessive que j'ai pour les mauvaises.

CHAPELLE.

Mais, M. le Marquis, vous avez voulu prendre place sur le théâtre, au lieu d'accepter ma loge, et mon valet m'a dit que vous n'aviez pu trouver une banquette ; il vous a rencontré dehors comme on jouait la pièce.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai pris un peu l'air un instant : c'est assez ma coutume, quand il y a cinq actes... J'ai trouvé dans les foyers le Comte qui lutinait cette petite danseuse...

Digitized by Google

LE COMTE.

Je suis rentré l'instant d'après... on en était au plus bel endroit ; l'exempt paraissait, *De par le Roi*.... Beau moment ! Situation frappante ! Le rôle de l'exempt est supérieurement fait ; ce morceau est admirablement écrit... les rimes riches, heureuses, sonores, faciles, étonnantes.

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme aussi chaude,
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Je les citerai au Roi, ces vers-là.

CHAPELLE.

Voilà ce que vous trouvez de plus beau, Messieurs ?

MOLIÈRE, bas à Chapelle.

Je vois... L'un a entendu la pièce au foyer, et l'autre dans la rue.

CHAPELLE, bas à Molière.

Et puis, fiez-vous aux éloges !

LE MARQUIS.

Je parlerai de vous au coucher du Roi, infailliblement, et je ferai l'analise de la pièce, de manière qu'il n'y aura qu'une voix sur son compte.

LE COMTE.

Je veux que tout le monde, et jusqu'au satyrique Boileau, si je le rencontre, vous

Digitized by Google

rende la justice qui vous est due.... Il bataille toujours contre tout ce qui n'est pas d'Homère, ou de son ami Racine... Mais nous verrons.

LE MARQUIS.

Je reste ici à dessein, et pour voir si l'on ne viendrait pas vous faire quelques insidieuses critiques.

LE COMTE.

Parbleu, je serais curieux d'entendre *les* objections que la chicane pourrait inventer... Je ne saurais moi-même en imaginer une seule; et plus j'y rêve, moins je vois de prise pour tous nos aboyeurs.

MOLIÈRE.

Vous me ferez donc l'honneur, Messieurs, de souper chez moi : vous savez que Molière n'est pas riche; vous ne serez pas magnifiquement traités, mais....

LE MARQUIS.

Volontiers, mon cher Molière... Nous passerons la soirée avec vous..... Prenez vos tablettes. Je veux vous parler d'un certain fat, qu'il faut mettre absolument sur la scène; il croit être habile à prononcer; il pense que chacun doit adopter son ton, ses manières, ses jugemens, il regarde en pitié tout ce qui n'a point son approbation, et le trait excellent, c'est qu'il n'approuve rien au monde que sa personne.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je connais un autre original bien plus plaisant, mais par un côté tout contraire... C'est un homme qui varie du matin au soir, qui change d'idées selon le vent, qui ne sait ni ce qu'il doit louer, ni ce qu'il doit blâmer, qui parle de tout au hasard, et qui a la folle prétention de s'imaginer influer sur la renommée d'autrui, et même sur l'opinion publique... Concevez-vous une pareille bizarrerie ?... Prenez, prenez vos tablettes.

MOLIÈRE, les tirant de sa poche.

Elles sont déjà bien garnies, Messieurs.

LE COMTE.

Notez ceci de préférence, vous dis-je..... Vous avez le coup-d'œil juste ; vous ferez le pendant de votre pièce... Vous entrez déjà dans l'inspiration sur ce sujet, n'est-il pas vrai ?

MOLIÈRE, d'un ton légèrement ironique.

Oui, oui, Messieurs... je vois du bon comique, du bon comique, en vérité.

LE MARQUIS.

Laissons-le, Comte, ne troublons point le premier jet; c'est le moment créateur. (*A Molière.*) Allez, Molière, allez; nous vous fournirons d'excellens sujets de comédie, et tout aussi caractérisés qu'il vous les faudra.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Par tout ce que je viens d'entendre, je n'en doute point, Messieurs, je n'en doute point assurément.

LE COMTE.

N'allez point négliger ce que je vous ai donné; songez-y... Je vous verrai souvent, pour suivre votre travail...

(Ils sortent.)

CHAPELLE, bas à Molière.

Je ne les quitte pas; je veux me divertir de leur impertinence... Ils sont curieux en vérité.

SCÈNE XVII.

MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE.

MOLIÈRE.

Et voilà les têtes que je redoute si fort; pour qui je veille, je corrige, j'efface!... Mais que nous sommes sots!

LATHORILLIÈRE.

Comment pouvez-vous aussi faire accueil à des fats, qui vous volent votre tems, et vous excèdent de tels propos.

MOLIÈRE.

Ils me servent à les peindre; d'ailleurs, il faut avoir des amis partout... On a déjà

Digitized by Google

assez d'ennemis qu'on ne s'est point faits, et qui vous en veulent sans savoir pourquoi. Ils vont à la cour, parlent, décident, sont répétés par des femmes que d'autres répètent à l'infini; avec une pointe, un mauvais bon mot, ils vous débusquent un ouvrage; il faut ensuite dix ans pour en revenir... Vous êtes jeune, mon ami, instruisez-vous. On doit ménager toutes sortes de personnes. Sans doute, il y aurait de la vanité, et une vanité misérable à vouloir se faire prôner; mais il n'y a que de la prudence à empêcher qu'on ne dise du mal de nous : cela vient assez tôt sans aller au-devant. Feindre pour tromper est une infamie, mais on peut dissimuler honnêtement son avis, surtout dans les disputes littéraires, afin de ne point blesser trop vivement des ridicules, qui s'irritent par la contradiction, et qui ne se corrigent pas; quand l'amour propre est une fois offensé, il ne m'est permis de les combattre qu'au théâtre. Dans la société, il faut du liant dans l'esprit et dans le caractère, et ne point faire de la littérature une arène de gladiateurs, lorsqu'il ne s'agit au fond que de prose et de vers... Adieu, mon ami; ne tardez point à les rejoindre... vous souperez avec nous ?...

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

LATHORILLIÈRE, seul.

Quelle connaissance des hommes !... Il la doit à sa philosophie ; chaque jour je l'admire davantage, et cependant je le vois de bien près.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de Molière.

SCÈNE I.

MOLIÈRE, seul, assis devant une table.

TANDIS qu'ils disputent sur des matières odieuses mille fois rebattues, mettons à profit les instans... Il me faudrait des jours de soixante-douze heures pour tout ce que j'ai à faire; un théâtre à soutenir! Et l'art!... qu'il est profond!... Chapelle fera les honneurs de ma table... L'oracle des soupers n'est point l'homme de la postérité. Il y a à Paris mille gens qui n'ont d'autre occupation que celle d'importuner ceux qui travaillent. Ils viennent vous assommer de visites éternelles, sans s'apercevoir qu'ils vous tuent, ils vous entretiennent de fadaises. *Je vous dérange, Monsieur*, disent-ils, ils restent : *Je vous dérange, assurément, dites-le moi;* et ils restent encore.. Voilà le malheur d'un peu de célébrité ; on n'est plus seul... (*Peu-à-peu il tombe dans une réflexion profonde. On frappe à deux ou trois reprises, mais doucement; Molière n'entend rien. On frappe un peu plus fort, il s'éveille et s'étonne.*) Qui frappe ici à cette heure? De-

Digitized by Google

puis long-tems j'entends un bruit sourd... Oui, l'on frappe et doucement, comme si l'on craignait... Ce n'est point Chapelle. Voyons... (*Molière va ouvrir.*)

SCÈNE II.

MOLIÈRE, ISABELLE.

MOLIÈRE, extrêmement surpris.

C'est vous, Isabelle! est-il possible!

ISABELLE, tremblante.

Vous me voyez dans la situation la plus cruelle... Écoutez-moi....

MOLIÈRE.

Mais vous êtes d'une imprudence, d'une imprudence extrême. Il y a là de quoi nous perdre tous deux. Vous n'avez donc pas réfléchi. (*La porte étant restée ouverte.*) Attendez que j'aille fermer la porte.... Que vous est-il arrivé de sinistre?

ISABELLE.

Ma mère...

MOLIÈRE.

Eh bien, ma chère enfant, votre mère?.. Ne vous ai-je pas dit tantôt de patienter? ne me l'aviez-vous point promis? et vous exposez ainsi votre renommée, tandis que nous sommes environnés d'argus : .. vous le savez.

Digitized by Google

ISABELLE.

Ayez pitié de moi.

MOLIÈRE.

On vous calomniera ; on me représentera, moi, comme un homme sans mœurs, qui vous séduit sous les yeux de votre mère ; et l'innocence aura beau régner dans nos cœurs, on supposera entre nous une intelligence coupable.

ISABELLE.

N'augmentez point mes peines. Les tourmens qui m'obsèdent vous sont inconnus ; mais, la nuit comme le jour, je n'ai plus de repos. Savez-vous de quelles fureurs, de quels emportemens ma mère ?...

MOLIÈRE.

Ah ! mère cruelle !.... Sa tyrannie ne sera pas de durée, je vous le proteste ; mais, qu'y a-t-il enfin de nouveau ?

ISABELLE.

J'étais couchée ; ma mère entre en fureur, et me prodigue les noms les plus outrageans. Je t'ordonne, dit-elle, d'une voix menaçante, de te lever demain au point du jour. J'ai disposé de toi ; ton amour pour Molière t'assure ma haine, et tu en seras l'objet éternel, tant que tu ne changeras point. Tu m'appartiens ; songe à obéir, ou je te ferai sentir toute mon autorité.... Elle me laisse sans réponse, et

Digitized by Google

accompagne sa sortie de reproches encore plus injurieux.... Ah! c'en est fait, me suis-je dit, demain ma mère me rend captive, m'emmène, m'éloigne de tout ce que j'aime. Je me mets à pleurer, roulant mille desseins confus dans ma tête; tout-à-coup l'amour m'inspire son courage : non, me suis-je dit, on ne m'ôtera point à Molière; il doit être *mon* époux, et je puis respirer dès ce moment sous sa protection; je puis me regarder dès à présent comme sa femme.... Je me lève, je m'habille à la hâte; menacée du plus horrible malheur, de celui de vous perdre, je ne prends conseil que de mon désespoir; je marche à pas sourds, je traverse la chambre de ma mère, j'ouvre doucement les verroux, je me précipite sans mule le long de l'escalier, j'arrive à cette porte sans que personne m'ait vue, et je viens implorer un asile que vous ne me refuserez pas.

MOLIÈRE.

Vous avez oublié vos devoirs... Retournez dans votre appartement, ma chère Isabelle, et effacez jusqu'aux apparences qui pourraient déposer contre vous... Je vous parle plutôt en père qu'en amant; mais c'est la tendresse que j'ai pour vous, qui m'oblige à vous tenir ce langage. La décence vous ordonne....

ISABELLE.

Quoi! vous me refusez, et vous ne songez

Digitized by Google

pas que demain nous serons séparés pour jamais!

MOLIÈRE.

Je préfère à tout votre honneur, qui m'est plus cher que ma vie...

ISABELLE.

Donnez-moi votre main, que je puisse m'écrier : *Molière est mon époux*. Je suis à vous depuis que je vous suis promise; défendez votre bien. Qui désapprouvera notre amour, lorsqu'il n'a pour but qu'un nœud légitime?

MOLIÈRE.

Étrange aventure que je n'ai pu prévoir!... Vous ne songez donc pas que toute surprise est illicite, que vous paraîtrez coupable; qu'il y a une marche ordonnée et prescrite par les lois, qu'on ne saurait enfreindre sans remords et sans crime? que toute apparence de séduction doit être enfin aussi loin de ma conduite qu'elle l'est de mon cœur? De grâce, reprenez le chemin de votre appartement.

ISABELLE.

Non, vous ne m'aimez pas, ingrat! et je me suis trompée. Votre amour est bien faible, si ma mère en triomphe. Moi seule, ai le courage et vous n'avez que la crainte.... Que m'importent les discours du monde! De vous seul dépend ma renommée. Si vous balancez, lorsqu'il s'agit de mon bonheur et du vôtre, quel fond puis-je faire sur le senti-

Digitized by Google

ment qui vous anime ? Quand je vous montre mon amour, c'est vous qui tremblez, voilà toute votre réponse !... Ah ! dites plutôt que vous n'aimez pas, que les paroles dont vous m'avez flattée sont fausses, que vous avez changé, et que j'ai été trop crédule en ajoutant foi à vos sermens. J'ai perdu le repos que je goûtais avant de connaître l'amour. Eh bien ! que mon malheur s'achève : je vais suivre la route que me trace mon désespoir ; je ne prends plus soin de ma gloire, de mon repos, de ma vie : je ne cherche plus qu'à m'éloigner d'un lieu où une mère jalouse me tyrannise, où mon amant me trahit, où il résiste à mes larmes, insensible qu'il est à toute la tendresse que j'ai pour lui...

MOLIÈRE.

Arrêtez, Isabelle, et demandez ma vie.

ISABELLE.

Et vous, cruel, et vous, donnez-moi plutôt la mort.

MOLIÈRE.

Vous n'écoutez plus la raison... Je vous protégerai contre sa colère ; mais je demeurerai inflexible sur l'article des bienséances.

ISABELLE.

Toujours des reproches !... Eh ! l'amour en connait-il ?... Dieu ! j'entends du bruit.

Digitized by Google

MOLIÈRE.

On vient, vous voyez.... Voilà le fruit de votre imprudence... J'avais des amis à souper, qui se retirent, ils vont peut-être entrer ici. Réfugiez-vous dans cette chambre.... Je vais appeller La Forest. (*Il appelle La Forest.*)

SCÈNE III.

MOLIÈRE, ISABELLE, PIRLON, LA FOREST.

ISABELLE, entre dans la chambre, y fait quelques pas, et pâle d'effroi, elle revient sur la scène en désordre, et jetant un long cri.

Ah ciel! qu'est-ce que je sens?... Un homme de caché, un voleur! je me meurs...

MOLIÈRE.

Un voleur! (*A La Forest.*) Soutiens-la, La Forest; elle va s'évanouir. (*La Forest la soutient dans ses bras. Apercevant Pirlon qui sort de la chambre où il était caché.*) Que vois-je?... Ah! traître, infâme! pour être délateur tu te fais un vil espion!...As-tu assez scruté ma vie domestique pour en composer les noirs poisons de la calomnie?.. Parle, méchant, parle, si tu l'oses; dis le contraire de ce que tu as vu, de ce que tu as entendu? Ta bouche, vouée au mensonge, ne sait que flétrir l'in-

Digitized by Google

nocence. Poursuis ton rôle affreux... Mais, tremble devant moi ; je n'ai pas tout dit sur ton compte, et...

PIRLON.

Je tombe à vos genoux, Molière ;... mais n'imaginez pas que je sois entré ici pour surprendre vos secrets... Puisqu'il faut l'avouer, je fuyais la colère du peuple, soulevé contre moi par la chaleur de vos pinceaux... C'est à la commisération de La Forest que j'ai dû cet asile. Je vois clairement combien je suis en exécration à tout le monde. Oui, je suis trop ressemblant pour pouvoir m'abuser moi-même. N'étendez pas plus loin votre vengeance... Me haïrez-vous au point ?...

MOLIÈRE, vivement.

C'est le vice que je hais et non le vicieux. Pour celui-ci je me contente de le plaindre... L'hypocrisie est un vice détestable, et que je combattrai sous toutes ses formes : croyez-moi, abjurez votre infâme métier, il ne tardera pas à devenir inutile ; bientôt il ne trompera plus personne, je vous en avertis... Vous pourriez encore, si vous le vouliez véritablement, par un sincère repentir, regagner avec le tems la confiance et l'estime des hommes.

LA FOREST à part.

On a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire.

Digitized by Google

PIRLON.

J'aspire à me corriger. Trève, trève, Molière, la paix, la paix : épargnez-moi dorénavant... Oui, je veux me réconcilier avec vous, désarmer vos rigueurs, devenir enfin votre ami.

MOLIÈRE.

Mon ami ! cela est fort... Mais vous changeriez donc beaucoup ?...

PIRLON.

Je l'espère, et le ciel m'en fera la grâce...

MOLIÈRE.

Ah ! commencez d'abord par ne point prendre le nom du ciel en vain. Que ce nom sacré soit plus révéré, respecté dans votre bouche. Soyez vrai devant votre conscience : c'est là le premier pas vers la vertu. Dites-moi plutôt, je vous hais ; je veux me venger de vous ; j'en chercherai les occasions et les moyens ; je vais, sortant d'ici, vous accuser par tout de troubler l'État, de renverser la religion, de corrompre les mœurs ; dites-moi cela, plutôt que de déguiser bassement votre fureur sous les dehors de ce qu'il y a de plus saint au monde... Rien ne vous force à me ménager. Je vous le dis sans détour, car je ne crains plus un ennemi à front découvert.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA BÉJART.

LA BÉJART, entrant en furie.

(*A sa fille.*) Tu m'échappes! (*à Molière.*) Et toi, traître, tu m'enlèves ma fille! elle se dérobe pendant mon sommeil; vante encore ta probité!... homme indigne de toute confiance, fais la satire des méchans pour mieux les imiter; ils sont tes modèles; tu ne les as étudiés que pour leur ressembler!.... Séducteur de ma fille, n'es-tu donc protégé par le Roi, que pour la soustraire à l'obéissance?....

MOLIÈRE.

Je ne l'ai point séduite, Madame, et j'en suis incapable. Je n'emploie la protection dont le roi m'honore, que pour servir autrui.... Elle fuyait vos mauvais traitemens, votre violence; vous l'avez poussée à cette extrémité, mais elle est aussi en sûreté avec moi qu'avec vous-même.

LA BÉJART.

Traître! tu parles de violence, et tu déshonores mon enfant!...

Digitized by Google

MOLIÈRE.

Elle est loin du déshonneur.... Elle porte en ce moment le titre de mon épouse. (*Courant à son bureau, prenant une plume et signant une promesse de mariage.*) Voilà la promesse solennelle, la promesse sacrée, gage inviolable de mon amour, de mon estime, et témoin irrécusable du serment que j'ai fait de la conduire au pied des autels. (*Il donne la promesse de mariage à Isabelle, qui la met dans son sein.*)

LA BÉJART.

Perfide! oses-tu, sans mon consentement?...

MOLIÈRE.

Il nous est dû; nos cœurs sont libres; un courroux aveugle ne sera point écouté : c'est ma femme, et je le publie...

LA BÉJART.

Elle ne l'est pas encore; mais tu aimes à couvrir de ce nom l'opprobe de ta conduite.

PIRLON.

(*A part.*) Allons, Pirlon, fais un effort, montre-toi tout autre que tu n'as été, et rends justice une fois à la vérité. (*A la Béjart.*) Madame, j'ai tout entendu, et l'on ne me soupçonnait pas présent. Je publierai partout, que Molière est un honnête homme.

Digitized by Google

Il a vivement reproché à votre fille sa démarche inconsidérée; il l'a suppliée, à plusieurs reprises, de rentrer chez sa mère; il a joint les prières les plus vives aux plus pressantes raisons; il l'a respectée, et l'amour qu'il a pour elle est aussi pur qu'il puisse l'être.

LA BÉJART.

Quoi! Monsieur Pirlon, vous étiez-là? et vous êtes bien sûr que Molière a parlé à ma fille de la soumission qui est due à mon autorité?

PIRLON.

Assurément, Madame, je dois rendre hommage à la pureté de ses intentions, et quand je parle ainsi de Molière, je puis être cru.

MOLIÈRE.

Voyez, si un tel témoignage est suspect, Madame; je n'ai jamais voulu braver votre autorité, mais seulement la contraindre dans de justes bornes, pour votre propre repos.

PIRLON, à part.

Il vient encore du monde, il fait nuit; l'occasion est favorable... Vite, sauvons-nous. (*Il s'enveloppe de son manteau et s'enfuit.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, MOLIÈRE, LATHORILLIÈRE, LA BÉJART, ISABELLE, LA FOREST.

LE MARQUIS, en entrant.

Mais quel vacarme chez notre philosophe!... Qu'y a-t-il donc ?... L'étude est bien bruyante ce soir... Fait-il répéter des rôles de comédie?

LE COMTE.

Quoi, Mesdames! pendant la nuit venir relancer un auteur solitaire jusque dans la silencieuse retraite des muses !...

CHAPELLE, entre deux vins.

Ah, Mesdames! que je vous sais bon gré de venir l'égayer? Voilà ce qu'il lui faut, il attrapera par ce moyen le *vis comica* des anciens... car il est par fois si triste, que je me donne au diable pour deviner comment il peut nous faire rire.

LE MARQUIS.

Molière, vous dispensez bien votre tems.

LE COMTE.

C'est à vous qu'il appartient d'unir en un seul jour la gloire et les plaisirs.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et vous, charmante Isabelle, vous venez l'inspirer... Je ne m'étonne plus de ses chefs-d'œuvres.

MOLIÈRE.

Messieurs, trève de badinage... C'est pour la première fois de sa vie que le pied d'Isabelle a touché le seuil de mon cabinet; mais Madame, malgré les témoignages les plus positifs, s'obstine à penser que j'ai voulu séduire sa fille.

LE MARQUIS.

Non, cela ne peut pas être... je réponds de la probité de Molière...

CHAPELLE.

Oh! Molière n'est pas un scélérat en amour, je le certifie.

LE COMTE.

Molière est un honnête homme, et dans toute la force du terme.

MOLIÈRE

Messieurs, je ne me pique que de cette qualité. J'abandonne mon talent à qui voudra le juger, mais je veux conserver le titre d'homme d'honneur, j'en suis jaloux, très-jaloux; je le préfère à tous les titres de bel esprit, de grand écrivain, d'homme de génie, si l'on veut. La

Digitized by Google

probité, voilà le caractère essentiel de l'homme; le reste vient après comme il peut... J'aime Isabelle, je la demande en mariage; Isabelle y consent; d'où naîtrait le refus de sa mère? jugez-nous, Messieurs, je vous en supplie.

LE COMTE.

Ah, Madame! vous devriez vous féliciter de marier votre fille à un homme tel que Molière.

LE MARQUIS.

Quelle raison auriez-vous de la refuser à celui qui est l'honneur du théâtre, la gloire de la France, le protégé du Roi?

LE COMTE.

Mais cela ne souffre aucune difficulté. Tout le monde applaudira à cette union, et la beauté deviendra la récompense du génie.

LE MARQUIS.

Le Roi ne désapprouvera point ce mariage; je veux être un des premiers à le lui annoncer.

CHAPELLE, à la Béjart.

Croyez-moi, donnez-lui votre fille; il l'aurait toujours... Faites-vous un mérite de votre complaisance; tout le monde aujourd'hui ne fait pas la sottise de se marier... (*A part.*) Elle le mènera avec tout le sublime de la coquetterie.

Digitized by Google

LA BÉJART, à part.

Malheureuse que je suis ! faut-il que tout conspire contre moi.

MOLIÈRE.

Mes amis, je ne rougirai point devant vous de vous révéler l'intérieur de ma maison. La mère d'Isabelle, malgré les apparences, est en discorde avec sa fille; ma joie ne sera pure et complète, que lorsqu'elle lui aura pardonné.... Isabelle, suppliez votre mère, avec tendresse et respect, suppliez-la devant témoins de consentir à notre union. Je ne veux vous devoir qu'à elle, et je ne puis être heureux qu'à ce prix.

ISABELLE.

Pardonnez à votre fille, ma mère, elle suit le mouvement de son cœur en vous demandant grâce; pardonnez-lui ce qu'un excès d'amour lui a fait entreprendre ; il ne dérobe rien à d'autres sentimens. Ma tendresse et mon respect pour vous, seront toujours les mêmes.... Vous m'avez maudite dans votre colère, révoquez ce dur arrêt ; je serai toujours malheureuse, si ma mère ne m'aime point.

LA BÉJART, attendrie.

Vous le voulez, Molière, viens ma fille, je t'embrasse et te pardonne.

ISABELLE.

Ma mère, j'embrasse vos genoux.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Voilà une fort bonne femme, quoi qu'on en dise... (*A Molière.*) Songez à notre sujet.

LE COMTE.

Mais elle n'est pas si méchante qu'on la fesait... (*A Molière.*) N'oubliez pas les idées que je vous ai données.

CHAPELLE, bas.

Vous ne la voyez pas toujours... Les femmes ne sont bonnes que par instans.

LATHORILLIÈRE, embrassant Molière.

Ah, mon cher ami! soyez aussi heureux que vous méritez de l'être.

CHAPELLE, à Isabelle.

S'il vous promet de la constance, il vous tiendra parole; mais je dirai toujours que le mariage est, surtout pour un homme d'esprit, une étrange bévue... (*Bas à Molière.*) Vous vous en repentirez, Molière.

MOLIÈRE, haut.

Oui, tout comme d'avoir fait des comédies.

CHAPELLE, malignement.

Oh! il est des accidens singuliers à l'égard desquels il suffit d'être né sage pour ne pouvoir s'en garantir.

FIN DE LA MAISON DE MOLIÈRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MATINÉE
D'UNE
JOLIE FEMME,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR VIGÉE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 29 décembre 1792.

NOTA. La notice sur Vigée se trouve dans le vingt-troisième volume de la présente Collection, tom. 6 des comédies en vers.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Mme DE SÉNANGES.
Mme DE VOLMAR,
Mme DE MILFORT, } Amies de madame de Sénanges.
Mme DE NOBLIN,
Mlle DE NOBLIN,
M. DE MELCOUR, homme du monde.
M. DERMANCÉ, amant de madame de Sénanges.
M. DE SELMOUR, jeune homme de 17 à 18 ans.
M. DE BELFORT, homme à la mode.
M. DURANTINI, musicien.
Mlle SIMONET, marchande de modes.
Mlle ÉLISE, femme de chambre de madame de Sénanges.
DUBOIS, valet de chambre de madame de Sénanges.
FRANÇOIS, frotteur.
UNE FILLE DE BOUTIQUE de mademoiselle Simonet.

La scène se passe à Paris, chez madame de Sénanges.

Digitized by Google

LA MATINÉE
D'UNE
JOLIE FEMME,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

FRANÇOIS.

(Il arrive une serviette et un houssoir à la main.)

me semble que je me suis levé tard au-
ırd'hui, et cependant je suis encore tout
dormi. Dame aussi, je me couche toujours
dernier. Oh! j'ai du mal ici. Pourquoi pas?
ıut-il qu'un homme reste à rien faire? Je
'ennuierais, moi. (*Il housse, essuie, range
fauteuils.*) Tout ce qui me fâche, c'est que
acun a le droit de me commander dans la
aison. Madame d'abord, et c'est tout simple,
ıisque c'est elle qui me paie; puis made-
oiselle Élise sa femme de chambre, puis
onsieur Dubois son valet de chambre, tout
monde enfin: François, viens ici; François,
là; François, fais telle chose; François,

Digitized by Google

fais telle autre : eh ! François ne peut pas être partout. Ah ! ah ! dans tous les états, les commencemens sont toujours un peu durs. C'était bien pis vraiment quand monsieur de Sénanges vivait encore. Il n'était pas aisé, lui! aussi je crois que Madame de Sénanges ne l'a pas si fort regretté. C'était drôle pourtant la manière dont ces époux-là vivaient ensemble. Monsieur logeait dans le pavillon à droite, Madame dans le pavillon à gauche : on eût dit qu'ils n'étaient ensemble que pour ne jamais se rencontrer. Si je me marie, j'espère qu'il n'en sera pas de même. (*Il interrompt son travail.*) Je veux d'abord une femme qui soit belle et qui m'aime, parce que... (*Il s'admire.*) Voilà ma première convention. Je veux ensuite...

SCÈNE II.

Mlle. ÉLISE, FRANÇOIS.

Mlle ÉLISE d'un ton vif et impérieux.

Eh bien ! que faites-vous encore ici ?

FRANÇOIS.

Mademoiselle le voit bien.

Mlle ÉLISE.

Je vois que vous ne faites rien, qu'il y a long-tems que tout devrait être rangé, que

Digitized by Google

vous devriez être déjà revenu des différens endroits où je vous avais dit d'aller ; que Madame, qui est levée depuis plus d'une heure, trouvera tout en désordre lorsqu'elle paraîtra; que vous êtes un négligent, un paresseux, et qu'il vous faudrait quelqu'un pour faire votre ouvrage.

FRANÇOIS.

Mademoiselle sait pourtant bien que je fais plutôt celui des autres que de...

Mlle ÉLISE.

Sans doute, répondez : cela vous sied bien.

FRANÇOIS.

Mademoiselle m'accuse?

Mlle ÉLISE.

Et j'ai tort, n'est-il pas vrai? Ne faudrait-il pas vous louer de votre zèle, de votre intelligence? Je vous charge hier d'une lettre, et vous la rapportez!

FRANÇOIS.

Ce Monsieur n'y était pas.

Mlle ÉLISE.

Il fallait la laisser au suisse.

FRANÇOIS

Il n'avait qu'à la perdre.

Digitized by Google

Mlle ÉLISE.

Vous êtes un imbécille.

FRANÇOIS.

Mais, Mademoiselle, vous me grondez toujours.

Mlle ÉLISE.

C'est que toujours je vous trouve en faute. Approchez cette table du canapé. (*Il obéit à mesure qu'on lui commande.*) Rangez ces livres; éloignez ce fauteuil; ôtez ces flambeaux; voyez si l'écritoire est garnie; laissez ce bougeoir; pourquoi emporter ce sac? il est bien là. Allez maintenant où vous devriez être, rapportez-moi vite les réponses; faites-les écrire pour vous en souvenir, et que dans une heure je vous retrouve dans la maison si j'ai besoin de vous.

FRANÇOIS.

Mademoiselle ne sait pas comme il y a loin. D'ici là, c'est du chemin; et de là là, c'est du chemin encore.

Mlle ÉLISE.

Allez toujours.

FRANÇOIS, à part.

Mademoiselle Élise n'est pas dans sa bonne humeur aujourd'hui.

Digitized by Google

Mlle ÉLISE, à part.

On a une peine à se faire servir! (*Haut et d'un ton radouci.*) Ah! c'est vous, monsieur Dubois.

SCÈNE III.

Mlle ÉLISE, DUBOIS, FRANÇOIS.

DUBOIS.

Qu'est-ce donc, mademoiselle Élise? vous étiez un peu émue, ce me semble? Je gage que c'est encore lui qui vous fait sortir de votre caractère.

FRANÇOIS, à part.

Ah! cela n'est pas déjà si difficile.

Mlle ÉLISE.

Faut-il le demander?

DUBOIS.

Il est certain qu'on ne peut rien en tirer, et quelques soins qu'on se donne pour le former, c'est toujours peine perdue.

FRANÇOIS.

Que voulez-vous? tout le monde n'a pas le naturel des dispositions... dont...

Mlle ÉLISE.

Oh! s'il commence ses phrases, ce sera à

Digitized by Google

ne plus finir. Faites ce que je vous ai dit.

DUBOIS.

Oui; faites ce que Mademoiselle vous commande.

FRANÇOIS, à part.

Allons, il ne manquait plus que lui. Il est pourtant bien dur d'avoir tant de maîtres!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mlle ÉLISE, DUBOIS.

DUBOIS.

Nous voilà seuls. C'est toujours un nouveau plaisir pour moi que celui de pouvoir passer quelques instans avec vous, mademoiselle Élise.

Mlle ÉLISE.

Croyez-vous qu'on soit indifférente à vos attentions, monsieur Dubois?

DUBOIS.

Ah! mademoiselle Élise, qu'on est heureux lorsqu'on a pour objet de ses empressemens une personne comme vous, jeune, jolie, bien faite.

Digitized by Google

Mlle ÉLISE.

Oh ! vous allez encore me parler de mariage. Entre gens comme nous, monsieur Dubois, c'est toujours une faute ou une sottise. Je ne ferai pas l'une et je vous sauverai l'autre.

DUBOIS.

Mais vous oubliez donc la parole que vous m'aviez donnée de vous décider dans un mois ? Le mois est écoulé, mademoiselle Élise, et mon amour pour vous n'a fait que s'accroître.

Mlle ÉLISE.

S'il est ainsi, nous aurions bien tort de nous presser, puisqu'en attendant je ne cours que le risque d'être toujours plus aimée de vous.

DUBOIS.

Fort bien ; oui : plaisantez comme à votre ordinaire.

Mlle ÉLISE.

Tenez ; je vous le dis franchement. L'exemple de Madame fait une prodigieuse impression sur moi. Quand je pense qu'à son âge, riche et maîtresse de disposer de sa main, elle est sourde à toutes les propositions qu'on peut lui faire, croyez-vous que je sois tentée, moi, de courir une chance dont elle redoute les hasards ?

Digitized by Google

DUBOIS.

Doucement, mademoiselle Élise. Madame, au moment où nous parlons, n'est peut-être pas si éloignée de contracter de nouveaux engagemens. Pensez-vous que rien m'échappe ? Entre nous, je vois ce qui se passe ; et les assiduités de M. Dermancé, l'accueil qu'il reçoit, la gaîté de Madame quand il paraît, sa tristesse dès qu'il s'éloigne, tout cela est un présage certain du parti qu'elle va prendre.

Mlle ÉLISE.

Vous vous trompez, M. Dubois. Madame a perdu un mari peu digne de la posséder ; elle sent le prix de son indépendance, elle ne sera jamais tentée d'en faire le sacrifice.

DUBOIS.

Vous croyez ! là, franchement ?

Mlle ÉLISE.

J'en suis sûre. N'aviez-vous pas les mêmes idées quand M. de Melcour venait plus souvent ici ?

DUBOIS.

Mais M. de Melcour s'était annoncé...

Mlle ÉLISE.

Comme un homme très-aimable ; il l'était en effet, il l'était trop peut-être. Mais jamais il n'a fait connaître bien décidément ses in-

Digitized by Google

tentions. Madame a pu croire qu'il était occupé d'elle ; il a pu penser qu'il n'était point mal dans l'esprit de Madame ; peut-être se trompaient-ils tous deux. Au reste cette confiance de part et d'autre les a fait s'observer davantage. C'était à qui se croyait le plus intéressé à ne point brusquer ou faciliter le moment de l'aveu. Bref, ils ont été fort étonnés de se rencontrer moins souvent, et de cesser presque de se voir sans s'être jamais rien dit qui obligeât l'un d'éloigner ses visites, et l'autre d'éviter de les recevoir.

DUBOIS.

Que je me sois trompé sur les projets de M. de Melcour, je le veux bien ; mais parlons de M. Dermancé. Me nierez-vous qu'il ait tout ce qu'il faut pour plaire ?

Mlle ÉLISE.

Non.

DUBOIS.

Aussi plaît-il. C'est où je vous attendais.

Mlle ÉLISE.

C'est où je vous arrête. M. Dermancé, d'après ce que j'ai recueilli sur son compte, a de la douceur, des talens agréables, une certaine docilité dans le caractère qui le fait être tout ce que l'on veut qu'il soit ; mais cette dernière qualité même est presque un obstacle

Digitized by Google

aux progrès qu'il pourrait faire. Que voulez-vous qu'on devienne avec un amant qui ne vous contredit jamais, contre lequel on n'a pas même le plaisir de se fâcher un peu ? Il faut donc soupirer, languir, maigrir à vue d'œil. Madame n'est point faite pour se réduire à une telle extrémité, et vraiment il lui siérait trop mal de vouloir se donner l'air d'une passion malheureuse. Ainsi...

SCÈNE V.

Mme DE SÉNANGES, Mlle ÉLISE, DUBOIS.

Mme DE SÉNANGES.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendue sonner ?

Mlle ÉLISE.

Non, Madame.

Mme DE SÉNANGES.

Il fallait que vous vous entretinssiez de choses bien intéressantes.

Mlle ÉLISE.

Nous parlions de vous, Madame.

Mme DE SÉNANGES.

Eh ! que disiez-vous ?

Digitized by Google

Mlle ÉLISE.

En peut-on dire autre chose que du bien?

Mme DE SÉNANGES.

Je prévoyais la réponse. Je viens de me trouver laide à faire peur.

Mlle ÉLISE.

Ah! Madame.

Mme DE SÉNANGES.

Oui; j'ai les yeux battus, le teint effacé, j'ai mal aux nerfs, je ne serai point du tout aimable aujourd'hui. A propos, n'ai-je pas du monde ce matin? oui; je me souviens qu'on déjeûne chez moi. Dubois! vous préparerez le thé. En vérité, si je m'en croyais, je ferais fermer ma porte. La vie est une chose insupportable. N'être jamais à soi, n'exister que pour les autres.... Dubois, faites donc ce que je vous ai dit....

DUBOIS.

Oui, Madame. (*A part.*) Cette fille-là me fera tourner la tête.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

Mme DE SÉNANGES, Mlle ÉLISE.

Mme DE SÉNANGES.

J'ai, je crois, besoin d'être seule... Mademoiselle Élise, je vous appellerai si j'ai besoin de vous. Sortez.... Non... Écoutez. Je crains de me livrer à mes réflexions.

Mlle ÉLISE.

Madame veille tous les jours, c'est ce qui la fatigue.

Mme DE SÉNANGES.

Voulez-vous que ce soit chez moi comme au Marais, qu'on soupe à neuf heures, qu'à dix chacun se retire, et qu'à onze tout soit couché dans la maison? autant vaudrait-il n'être pas au monde.

Mlle ÉLISE.

Madame, dans ce cas, du moins, ne devrait pas devancer le moment de son lever, comme elle l'a fait aujourd'hui.

Mme DE SÉNANGES.

Je ne dormais pas. J'ai eu toute la nuit devant les yeux la pièce que j'ai vue hier. Je défie qu'il y ait rien de plus sombre ni de plus

Digitized by Google

noir. En vérité, messieurs les auteurs devraient bien songer qu'ils travaillent pour être entendus par des femmes. Toujours des lampes sinistres, des cloches funèbres, des prisons, des cachots, des tombeaux et des poignards. Mademoiselle Simonet a-t-elle envoyé mon chapeau?

Mlle ÉLISE.

Je ne sais à quoi je pense. C'est la première chose dont je voulais parler à Madame. Mademoiselle Simonet est ici.

Mme DE SÉNANGES.

Que ne me le dites-vous donc? Elle sera peut-être partie, voyez, courez vite.

Mlle ÉLISE.

Je suis bien sûre qu'elle m'aurait fait prévenir.

Mme DE SÉNANGES.

Voyez toujours.

SCÈNE VII.

Mme DE SÉNANGES.

Il serait affreux que je n'eusse pas mon chapeau! Je ne sais pourquoi cette lettre me revient toujours à l'esprit. C'est elle aussi qui a contribué à troubler mon sommeil. (*Elle*

Digitized by Google

cherche la lettre.) La voilà. Non, Monsieur Dermancé, non; vous aurez beau parler, écrire, intéresser en votre faveur, vous ne me ferez pas départir d'une résolution....

SCÈNE VIII.

Mme DE SÉNANGES, Mlle SIMONET, Mlle ELISE, UNE FILLE DE BOUTIQUE portant une corbeille.

Mme DE SÉNANGES.

Ah! mademoiselle Simonet, vous êtes la femme la plus aimable que je connaisse.

Mlle SIMONET.

Vous avez bien de la bonté, Madame. Il y a long-tems....

Mme DE SÉNANGES.

Je le sais. C'est la faute de mademoiselle Élise. Je l'en ai grondée.

Mlle SIMONET.

Voilà tout ce que j'ai de plus frais.

Mme DE SÉNANGES, prenant un chapeau.

Ah! fort joli. La plume un peu droite peut-être; je l'aimerais mieux... plus penchée: cela lui donnerait plus de grâce. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle Élise!

Digitized by Google

Mlle ÉLISE.

Madame a raison.

Mme DE SÉNANGES.

Oh! oui. (*Elle tourne elle-même la plume.*)

Mlle SIMONET.

Je n'étais pas la maîtresse de la placer autrement, on me l'a demandée ainsi.

Mme DE SÉNANGES.

Comment! ce chapeau-là n'est plus à vous?

Mlle SIMONET.

C'est Madame d'Elmonde qui me l'a commandé, et qui en a choisi elle-même la forme.

Mme DE SÉNANGES.

Pour le coup, Madame d'Elmonde est folle. A son âge se coiffer ainsi! elle ne sait donc pas que sa toilette est toujours un objet de plaisanterie pour ceux qui la voient. Avec ses petits yeux et son nez qui ne finit plus, elle se découvre la figure et se coiffe à une lieue du front!

Mlle SIMONET, après s'être cachée pour rire.

Tout ce que Madame voit ici doit être livré ce soir; mais cela n'empêche pas que Madame ne prenne ce qui lui plaira: j'aurai encore le tems....

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Je gage que celui-ci est pour madame Saint-Gérans. N'ai-je pas deviné?

Mlle SIMONET.

Oui, Madame.

Mme DE SÉNANGES.

Oh! j'en étais sûre. La grande forme, le nœud sur le côté, et le fichu derrière. Elle a raison, elle n'a pas de cheveux. Il est horrible, il lui ira fort bien. (*Elle y donne encore une tournure différente. Reprenant le premier chapeau.*) Je m'en tiendrai à celui-ci, Mademoiselle Simonet. Je veux aller ce soir au spectacle, et je me place justement à côté de Madame d'Elmonde : cela lui fera sûrement grand plaisir.

Mlle SIMONET.

Madame n'a pas besoin d'autre chose?

Mme DE SÉNANGES.

Non; ah! ma guirlande de lilas, mon schall garni de dentelle, comme nous en sommes convenues. Je vous recommande aussi ma robe de gaze. Songez que vous me l'avez promise pour demain.

Mlle SIMONET.

Vous l'aurez, Madame, vous aurez le tout demain à pareille heure.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Bien. Sans adieu, mademoiselle Simonet.

Mlle SIMONET.

Madame, j'ai l'honneur d'être votre très-
umble servante.

Mme DE SÉNANGES.

Bonjour. Mademoiselle Élise, portez ce
hapeau sur ma toilette, et ne me laissez
as oublier que je dois le mettre ce soir.
Iademoiselle Élise, qu'on sache si les
ournaux sont arrivés, et qu'on me les apporte.

Mlle ÉLISE, du fond du théâtre.

Oui, Madame.

SCÈNE IX.

Mme DE SÉNANGES.

Relisons-la donc, cette lettre. Relisons-la! Je la sais par cœur. Il faut convenir aussi qu'on n'écrit pas mieux que cela... Il y règne un intérêt, une mélancolie douce.... Je l'ai traité trop sévèrement aussi. Oui; j'aurais dû le ménager davantage, épargner sa sensibilité. Si je réponds pourtant, c'est une sorte d'engagement que je vais prendre. Que lui dire, d'ailleurs? lui donner de l'espoir, ce serait le tromper. Le tromper!... mais lui mon-

Digitized by Google

trer de l'indifférence, ah! ce serait le tromper encore. Voyons, essayons d'écrire.

SCÈNE X.

Mme DE SÉNANGES, FRANÇOIS, les journaux à la main.

FRANÇOIS, sans apercevoir Madame de Sénanges.

MADEMOISELLE Élise a été toute saisie quand elle m'a vu sitôt de retour. Je n'en ai pas été fâché, parce qu'elle imaginait qu'elle aurait encore le plaisir de me faire son train. Non, c'est que vous êtes un imbécille, un négligent, un paresseux; c'est bientôt dit cela; il faudrait pouvoir le prouver. Oh! elle est fière, mademoiselle Élise, elle est fière; parce que monsieur Dubois la soutient. Je finirai par parler à Madame, moi. Je n'ai pas peur.

Mme DE SÉNANGES, écrivant.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS.

(*A part.*) Je ne me croyais pas si près d'elle. (*Haut.*) C'est moi, Madame.

Mme DE SÉNANGES, écrivant toujours.

Pourquoi dis-tu que tu n'as pas peur?

Digitized by Google

FRANÇOIS, intimidé.

Non, Madame.

Mme DE SÉNANGES, de même.

Qu'est-ce que cela signifie ?

FRANÇOIS, de même.

Rien, Madame.

Mme DE SÉNANGES, de même.

Tu ne sais donc ce que tu dis ?

FRANÇOIS, de même.

Cela se peut bien, Madame. J'apportais la gazette à Madame.

Mme DE SÉNANGES, de même.

Eh bien ! qu'ont de commun ta peur et la gazette ?

FRANÇOIS, troublé.

Non, Madame.

Mme DE SÉNANGES, prenant les papiers et fixant François.

Comment ! non ?

FRANÇOIS, plus troublé encore.

Assurément, Madame. Madame sait trop le respect... de la considération... par la déférence que...

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES, souriant.

Allons, sors, imbécille.

FRANÇOIS.

(*A part.*) Imbécille! Mais tout le monde me le dit... il faut qu'il y ait quelque chose comme cela.

SCÈNE XI.

Mme DE SÉNANGES.

(Elle lit ce qu'elle a écrit.)

» Vous me jugez bien mal si vous croyez que » je ne sois pas sensible aux maux que vous » prétendez souffrir.... En me connaissant » mieux..... » Est-ce que j'ai perdu la tête? Je me garderai bien d'envoyer de pareilles folies. J'aurais l'air d'approuver... Ce serait l'enhardir... Mon billet est détestable. Je suis trop heureuse de pouvoir en faire justice. (*Elle le déchire.*)

SCÈNE XII.

Mme DE SÉNANGES, DUBOIS.

DUBOIS, annonçant.

Monsieur de Melcour.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES, à part.

C'est du plus loin que je me souvienne. (*A Dubois.*) Faites entrer.

(Dubois sort.)

SCÈNE XIII.

Mme DE SÉNANGES, M. DE MELCOUR.

Mme DE SÉNANGES.

(Elle s'assied, et tire de son sac à ouvrage un morceau de tapisserie pour travailler.)

Ah! bonjour, Monsieur.

M. DE MELCOUR.

Madame....

Mme DE SÉNANGES.

C'est un miracle que de vous voir. Qu'êtes-vous donc devenu depuis si long-tems?

M. DE MELCOUR.

Excusez-moi, de grâce. J'ai eu si peu de momens à moi...

Mme DE SÉNANGES.

Mauvaises raisons dont je ne me paie point du tout. Dites plutôt qu'on aime à se faire désirer. Asseyez-vous donc.

Digitized by Google

M. DE MELCOUR.

Vous permettez ?

Mme DE SÉNANGES.

Je vous en prie.

M. DE MELCOUR.

Pouvez-vous penser que ce soit volontairement qu'on renonce au bonheur de vous faire sa cour? (*Examinant le morceau de broderie.*) C'est charmant ce que vous faites-là.

Mme DE SÉNANGES.

Il faut avoir bien envie de me faire un compliment. J'ai cru, je l'avoue, que c'était madame de Mirbois qui me privait du plaisir de vous recevoir.

M. DE MELCOUR.

Il y a plus de quinze jours qu'on ne m'a vu chez elle.

Mme DE SÉNANGES.

Comment! c'est déjà fini ?

M. DE MELCOUR.

Plaît-il !

Mme DE SÉNANGES.

Vous jouez la surprise à merveille. Eh quoi! vous ne vous rappelez pas avec quelle complaisance vous m'en parliez, le plaisir que

Digitized by Google

vous preniez à m'en faire l'éloge ? Pour que la conversation eût quelque chose d'attrayant pour vous, il fallait absolument qu'il fût question d'elle.

M. DE MELCOUR.

Il seraitassez plaisant que, pour ce qui me regarde, j'eusse trouvé le secret de vous mettre dans une confidence où je n'étais pas moi-même.

Mme. DE SÉNANGES.

Je n'aime pas que vous vous en défendiez. Rien ne me paraissait plus simple que vos soins pour elle. A tout considérer, elle les justifiait à beaucoup d'égards.

M. DE MELCOUR.

Vous n'en croyez rien.

Mme DE SÉNANGES.

Pourquoi donc, je vous prie ?

M. DE MELCOUR.

Soyons vrais. Vous vous rendez trop justice pour la rendre si généreusement aux autres.

Mme DE SÉNANGES.

Savez-vous que c'est fort dur ce que vous me dites-là?

Digitized by Google

M. DE MELCOUR.

Jugez le mot, je vous l'abandonne ; mais je défendrai l'intention.

Mme DE SÉNANGES.

Au surplus, je veux bien croire que vous n'avez point songé à elle.

M. DE MELCOUR.

Non; c'est que voilà justement ce que c'est que la société. On ne peut voir une femme quelques jours de suite, sans qu'aussitôt on ne forme des conjectures. Puis le soupçon s'éveille, la médisance est aux aguets, et la calomnie sous les armes. Les méchans inventent la nouvelle, les sots la répètent, et les oisifs s'en emparent. Eh! tenez; n'avait-on pas eu de même quelques idées sur moi dans le tems où j'étais assez heureux pour venir chez vous aussi souvent que je le désirais?

Mme DE SÉNANGES.

Eh! mais, écoutez donc, vous ne m'ôteriez pas de la tête à moi-même, que vous avez été un instant...

M. DE MELCOUR.

Amoureux de vous, peut-être ?...

Mme DE SÉNANGES.

Vous m'épargnez l'embarras d'en convenir.

M. DE MELCOUR.

Vous blâmerez encore ma franchise,

Digitized by Google

mais avouez que c'est-là de la coquetterie toute pure.

Mme DE SÉNANGES.

Eh! qui vous a dit que je ne sois pas coquette?

M. DE MELCOUR.

J'admire la bonne foi avec laquelle vous vous en accusez.

Mme DE SÉNANGES.

Connaissez-vous beaucoup de femmes à qui vous ne puissiez reprocher un peu de ce défaut, si toutefois c'en est un? Car, après tout, la coquetterie n'étant autre chose que le désir et le besoin de plaire, sans elle à quoi en serions-nous réduites? A quoi Messieurs, en seriez-vous réduits vous-mêmes? Ce sont les frais que nous fesons pour vous, qui appellent votre attention et sollicitent vos hommages. Vous êtes flattés qu'on s'occupe de vous, et nous serions très-fachées qu'on nous négligeât : nous sommes plus piquantes et vous êtes plus aimables : nous avons plus de charmes, et vous avez plus de qualités. Nous vous désespérons quelquefois, où est le grand mal à cela? Vous n'en devenez que plus habiles à nous séduire. Sachez-nous gré de la peine que nous prenons pour vous soumettre, et si c'est là coquetterie qui prépare vos fers, en vérité, je ne vous trouve pas

Digitized by Google

assez malheureux d'en porter, pour être tentée de croire que vous soyez à plaindre.

M. DE MELCOUR.

Eh bien! avec cette petite morale-là, on peut aller loin, ce me semble.

Mme DE SÉNANGES.

Oui, si l'on ne savait pas précisément où l'on doit s'arrêter.

M. DE MELCOUR.

La conséquence serait facile à tirer; mais dites-moi, je vous prie, comment, avec une si parfaite connaissance de vos droits et de vos moyens, vous n'avez eu dans monsieur de Sénanges qu'un mari si peu fait pour vous?

Mme DE SÉNANGES.

Je suis bien plus étonnée de vous entendre me faire une pareille question. Monsieur de Sénanges avait des vertus; il en avait sans doute; et elles suffiraient pour honorer sa mémoire : mais il les portait dans la société, et semblait ne les réserver que pour elle. Chez lui ce n'était plus le même homme. Comme il avait la manie de dominer, sa femme était sa première esclave, et il était bien sûr que, pour lui inspirer de l'amour, ou pour l'attacher à ses devoirs, il suffisait de lui rappeler sans cesse qu'il était son mari.

M. DE MELCOUR.

Vous m'expliquez par-là l'éloignement si

Digitized by Google

prononcé que vous montriez pour le mariage, depuis que vous aviez perdu monsieur de Sénanges.

Mme DE SÉNANGES.

Éloignement que je garderai sûrement toujours.

M. DE MELCOUR.

Eh bien! voilà ce que personne ne veut plus croire à présent.

Mme DE SÉNANGES.

Se permettrait-on de me supposer des intentions?

M. DE MELCOUR.

Vous seriez la seule qui fût à l'abri des interprétations malignes; mais, je dois vous le dire, on s'obstine à croire que Dermancé a des vues sur vous.

Mme DE SÉNANGES.

Je ne sais pas sur ce point jusqu'où il a pu porter ses confidences.

M. DE MELCOUR.

Non; c'est justement sa réserve qui le fait soupçonner. Mais on va plus loin; on veut encore qu'il ne vous soit pas indifférent.

Mme DE SÉNANGES.

Brisons-là, je vous prie.

Digitized by Google

M. DE MELCOUR.

Oh! très-volontiers: aussi bien il m'en coûterait d'être l'écho d'un bruit qui, je le vois bien, n'a aucun fondement. J'avais bien raison de vous dire tout-à-l'heure que la société...

Mme DE SÉNANGES.

Est détestable; et que pour vivre heureux et tranquille il faudrait renoncer à la voir.

M. DE MELCOUR.

Et pourquoi cette humeur contre elle? Vous pourriez vous en éloigner sans la regretter; mais vous ne pourriez lui manquer sans qu'elle s'en aperçût. (*Il se lève.*)

Mme DE SÉNANGES.

Eh bien! vous me quittez?

M. DE MELCOUR.

Je crains de vous avoir déplu.

Mme DE SÉNANGES.

Êtes-vous fou? Rasseyez-vous, je l'exige.

M. DE MELCOUR.

Vous me fesiez oublier que je suis attendu.

Mme DE SÉNANGES, le reconduisant.

On prend le thé ce matin chez moi; puis-je compter sur le plaisir de vous avoir?

Digitized by Google

M. DE MELCOUR.

N'en doutez pas.

Mme DE SÉNANGES.

Songez que vous me promettez.

M. DE MELCOUR.

Vous ne me rendez pas justice.

Mme DE SÉNANGES.

Sans adieu donc ?

M. DE MELCOUR.

Oui ; sans adieu.

Mme DE SÉNANGES, souriant.

Vous ne m'en voulez pas de ma vivacité ?

M. DE MELCOUR.

On n'est pas plus aimable que vous. Je reviendrai, soyez-en sûre.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

Mme DE SÉNANGES, DUBOIS.

DUBOIS.

M. DURANTINI demande si Madame veut le recevoir.

Digitized by Google

M. DE SÉNANGES.

Il me semble qu'il prend bien mal son moment. A la bonne heure. (*Dubois sort.*)

SCÈNE XV.

Mme DE SÉNANGES, M. DURANTINI.

Mme DE SÉNANGES.

Ah! monsieur Durantini, il y a un siècle que je ne vous ai vu. Vous êtes cause que je n'ai plus de voix, que j'abandonne mon piano, que je ne regarde seulement pas ma harpe, et que tout le monde m'en fait la guerre. En vérité, cela est affreux.

M. DURANTINI.

Pardon, Madame. Ma, vous savais cé qué c'est qu'oun auteur quand il est à la veille dé douner sa pièce; les pas, les courses qu'il est oublisé dé faire; combien d'intérêts il doit concilier, qué d'amours-propres il faut qu'il ménase! Z'avais ou déyà doux repétitions dé moun oupera, il m'a fallou refaire oun atte presque entier; mettre oun quinque ou ze n'avais mis qu'oun trio; sanzer toute le finale de moun premier atte; refondre oune partie des chœurs. La haute-contre né trouvait pas le rôle à sa voix; la basse-taille prétendait que les accompagnemens couvriraient la sienne,

Digitized by Google

m il voulait avoir oun air seul; lé maître
ballets né trouvait pas les airs dé danse
z longs; jusqu'aux damoiselles des chœurs
santent faux et crient à toue-tête, qui mé
tenaient que, même en s'égosillant, on ne
entendrait pas. Que vous dirai-ze? pour
tenter tant dé monde, il m'a fallou recom-
ncer oun ouvraze qu'il était absoloument
, et qué ze pouvais regarder comme asevé.

Mme DE SÉNANGES.

Comment! cette finale qui nous avait fait
t de plaisir chez la petite madame de Tré-
ne? Mais c'est un meurtre, monsieur Du-
tini, c'est un meurtre.

M. DURANTINI.

Qué voulez-vous, Madame? Les atteurs ils
avaient rendou leurs rôles; les attrices elles
voulaient plous apprendre lé leur...

Mme DE SÉNANGES.

On ne conçoit rien à cela. Mais ce joli air,
moins celui que j'aimais tant, je me flatte
on vous l'aura laissé.

M. DURANTINI.

Non, Madame : ils né l'ont pas senti.

Mme DE SÉNANGES.

Ces gens-là n'ont pas le moindre goût.
mment! un air ravissant! cet air que vous

Digitized by Google

chantiez si bien, dont les paroles étaient si agréables?

M. DURANTINI.

Oui, Madame. (*Il chante.*)

Lieux sarmants qui m'avais vou maître....

Mme DE SÉNANGES.

Précisément.

M. DURANTINI.

L'orchestre piccicato, floute oblizée. Il m'a fallou sacrifier tout cela, Madame. Ma zé n'en ourai pas le démenti. Zé lé ferai graver.

Mme DE SÉNANGES.

Et vous aurez raison J'en retiens pour ma part vingt exemplaires. Je suis sûre qu'il aura une fortune inouie. (*Elle chante.*)

Lieux charmans.....

C'est que le motif en est délicieux. Je vous plains, monsieur Durantini, je vous plains.

M. DURANTINI.

Comment faire! Pour nous autres mousiciens, Madame, il n'est qué lé théâtre. Perche per quoi dou moment où lé poète il a remis son poëme, lé compositeur il est à son

Digitized by Google

iano. Il étoudie les intentions ; il combine es mouvemens ; il prévoit les effets. Tour-à-our amoureux et froid, calme et emporté, aloux et fourieux, peintre et poëte à-la-fois, on imazination elle s'ésauffe, son zénie il s'élettrise, ses doigts ils ont peine à suivre sa pensée. Saque son il est oun mot, saque note elle est oune imaze. L'homme dans ses passions, la natoure dans ses élémens, tout il devient sa conquête ; il a tout vou, tout senti, tout esprimé. A peine parmi les grands maîtres de l'art, en compterez-vous doux ou trois dont le nom il se soit illoustré autrement qué par des ouvrages dramatiques. Pergolèze, Piccini, Sacchini, Paësiello, Cimarosa, Sarti, tous ces compositeurs célèbres ils n'ont foundé leur gloire qu'en sé montrant sous la scène ; et à l'égard des autres, les esseptions elles sont si rares, qué cé n'est presque pas la peine d'en parler. Ma né santerez-vous rien auzourd'hui ?

Mme DE SÉNANGES.

Je suis si peu en voix, si peu en train !

M. DURANTINI.

Il n'y paraissait pas il n'y a qu'oun instant.

Mme DE SÉNANGES.

Et puis tout ce que j'aî là est si vieux. Je l'ai chanté cent fois, c'est toujours la même

Digitized by Google

chose. Oh! je vous le répète; c'est mal à vous de m'abandonner ainsi.

M. DURANTINI.

Pour faire ma paix avec vous, nous allons, si vous voulez, essayer oune romance qué jé viens d'écrire cé matin. C'est oune première pensée zettée au hazard, et zé serai bien aise d'en savoir votre sentiment.

Mme DE SÉNANGES.

A condition que, si je trouve la romance jolie, comme je n'en doute pas, vous ne la donnerez point à d'autres qu'à moi.

M. DURANTINI.

Très-volontiers.

Mme DE SÉNANGES, touchant une note du piano ou poussant un son.

Cela me paraît bien haut.

M. DURANTINI.

Point, lé *sol* au plous. Allons andante.

Mme DE SÉNANGES.

(Elle chante, accompagnée par M. Durantini.)

Doux sommeil de l'indifférence,
Ne puis-je, hélas! vous recouvrer?
S'il n'est pas permis d'espérer,
Que sert d'aimer avec constance!

Digitized by Google

Dès long-tems pour le même objet,
Tour-à-tour je brûle et je soupire;
N'ai-je donc trahi mon secret
Que pour accroître mon martyre!

M. DURANTINI.

Bravo, Madame.

Mme DE SÉNANGES.

De qui sont les paroles?

M. DURANTINI.

Dé monsiou Dermancé.

Mme DE SÉNANGES, avec beaucoup de surprise et d'intérêt.

De M. Dermancé. Ah!

M. DURANTINI.

Zé vous lé dis en confidence, car il né veut pas être connou. Pas plous tard qu'hier il mé les a dounées.

Mme DE SÉNANGES.

M. Dermancé?

M. DURANTINI.

Lui-même. Vous n'aimais pas?

Mme DE SÉNANGES.

Au contraire, je trouve que... les paroles

Digitized by Google

et la musique.... Voyons le second couplet.

(Elle chante.)

Que mon sort du moins t'intéresse,
Amour! toi qui lis dans mon cœur,
Tu peux juger de mon malheur,
Puisque tu connais ma tendresse.
Oui, soumets Zélis à ta loi,
Attendris son ame rebelle;
Qu'elle ne vive que pour moi,
Quand je ne vis plus que pour elle.

M. DURANTINI.

Bravissimo, Madame; en vérité, il est impossible dé réunir plous dé talens.

Mme DE SÉNANGES.

Je garde votre romance; je ne la chanterai que lorsque vous aurez obtenu la permission de la publier.

M. DURANTINI.

C'est oune dé celles qué zé compte placer dans moun récueil qué zé férai paraître aussitôt qué moun oupéra il aura été zoué.

Mme DE SÉNANGES.

Ah! ne m'oubliez pas pour la première représentation: j'irai vous applaudir.

M. DURANTINI.

Zé sérai trop heureux si zé n'ai qué des

Digitized by Google

spettateurs aussi indoulzens et aussi en état dé bien zouzer qué vous

Mme DE SÉNANGES.

Au revoir, M. Durantini. Ne soyez donc pas si long-tems sans venir, je vous en prie.

M. DURANTINI.

Z'entends trop bien mes intérêts. (*Revenant sur ses pas après s'être éloigné.*) Lé zour qu'on dévra mé zouer, né manquez pas, zé vous prie, l'ouverture. Il y a oun passage... Les timballes, les cors, les hautbois. . C'est lé moment dé l'oraze, lé tounerre... Zé né vous en dis pas davantaze. Zai l'honneur dé vous tirer ma révérence.

SCÈNE XVI.

Mme DE SÉNANGES, après un instant de rêverie.

Je suis toute occupée de cette romance. Est-ce pour moi qu'elle a été faite? Oui, c'est la suite de notre dernier entretien. Ce n'est point mon amour-propre qui me le dit, c'est mon cœur qui m'en assure. Il se plaint; qu'il me connaît mal! il me croit insensible; qu'il sait peu me deviner! Ah! s'il découvrait tout ce que j'ai senti, tout ce que la raison opposée à

Digitized by Google

l'amour.... Voilà trois mois pourtant que j'éprouve ce combat intérieur, que je me dis tour-à-tour que je serai malheureuse si je reprends de nouveaux liens, et que je ne puis être heureuse qu'avec lui. Un état si cruel ne peut durer plus long-tems ; non, il faut qu'il finisse : il faut lui renvoyer sa lettre, il faut renoncer à le voir..... (*Apercevant M. Dermancé.*) Ah !

SCÈNE XVII.

Mme DE SÉNANGES, M. DERMANCÉ.

M. DERMANCÉ.

Je n'approche de vous qu'en tremblant ; pardonnez mon indiscrétion.

Mme DE SÉNANGES, un peu émue.

Je pensais à vous au moment même où vous êtes entré.

M. DERMANCÉ.

Vous me trouviez des torts. Plaignez-moi de n'avoir pas eu le courage d'attendre mon arrêt.

Mme DE SÉNANGES.

Vos assiduités ont été remarquées ; on les interprète, on les commente. Il est vrai que

Digitized by Google

vous m'avez fait connaître vos sentimens, mais vous savez si je les approuve!

M. DERMANCÉ.

Je sais combien je dois vous paraître coupable. Mais vous, Madame, vous ne savez pas jusqu'à quel point j'ai lutté contre un attrait tout-puissant sur moi; quel effort il m'en a coûté pour oser vous instruire de ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même. Beaucoup trop sensible pour imaginer que jamais on pût m'offrir un cœur digne du mien, je ne voyais dans toutes les femmes que des objets faits pour enchanter notre esprit, et non pour captiver nos cœurs. Mon erreur a peu duré. Séduit par vos charmes, j'ai bientôt reconnu en vous des qualités... Mais où m'égaré-je? Qu'ai-je besoin de vous répéter ce qui ne servirait qu'à vous rendre plus cruelle. N'importe; je vous ai ouvert mon cœur, vous pouvez le déchirer, vous pouvez en refuser l'hommage, mais jamais lui ravir le bonheur de n'exister, de ne sentir que par vous.

Mme DE SÉNANGES, à part.

Dans quel trouble il me jette! (*Haut.*) C'est le sang-froid de la raison, Monsieur, que j'opposerai au délire d'un sentiment aveugle. Plus vous m'aimez, plus je dois vous garantir du fatal abandon de vous-même. Croyez-moi, votre imagination s'est amusée à créer un fantôme, votre ame s'est

Digitized by Google

plu à l'embellir, et vous croyez l'avoir trouvé.

M. DERMANCÉ.

Pourquoi donc m'ôter le mérite d'avoir su vous apprécier ?

Mme DE SÉNANGES.

Parce que je ne veux pas vous laisser de moi une opinion qui compromet votre repos. Je me connais, Monsieur ; me direz-vous que je n'ai pas des défauts ?...

M. DERMANCÉ.

Ah ! ne vous outragez pas vous-même, ou permettez-moi de vous défendre.

Mme DE SÉNANGES.

Mais comment espérez-vous triompher de cette répugnance extrême que je sens pour toute espèce de lien ? Vous prétendez à ma main, c'est me demander le sacrifice de mes goûts, de mes habitudes, de mes préjugés surtout. Oui ; je suis convaincue qu'il est impossible que deux êtres dont l'existence est absolument liée l'une à l'autre, puissent être complètement heureux. Je vois, j'examine, j'observe autour de moi. Où sont les époux qui soient réellement contens de leur sort, qu'une sympathie constante, qu'un même attrait enchaîne et rapproche toujours ? Une première illusion est sitôt détruite ! Le désir

Digitized by Google

qu'on avait de se plaire est si vite éteint! La froideur succède à l'empressement, on commence par se contredire, on finit par se contrarier. Puis la gêne qu'impose une présence éternelle, la fatigue qu'entraînent les devoirs. Les devoirs!... A ce dernier mot seul, dès qu'il est prononcé, dès qu'il est senti, l'amour a déjà disparu, les plaisirs se sont enfuis, et l'hymen n'est plus qu'une chaîne dont le poids nous paraît insupportable.

M. DERMANCÉ.

Oui, sans doute; il n'en est que trop de ces époux mécontens du nœud qui les lie. Mais n'en est-il point, je vous le demande, n'en a-t-on point vu qui aient offert, qui présentent encore le modèle touchant de l'union la plus pure, et de l'attachement le plus tendre? Ah! qu'il me serait aisé de combattre vos préventions! Que l'hymen s'offre à mes yeux sous des couleurs bien différentes! Je ne vois plus deux êtres enchaînés par les devoirs, et divisés par les sentimens; je vois deux caractères que les mêmes volontés dirigent, deux ames que les mêmes affections confondent. Une première illusion est détruite, une douce réalité l'a remplacée: les transports de l'amour ont cessé, un sentiment plus durable en dédommage. Oui, l'époux devient un ami sûr et nécessaire, la femme une amie constante et fidèle; leurs cœurs, toujours ou-

Digitized by Google

verts l'un pour l'autre, se devinent, s'entendent, se répondent tour-à-tour, à la fois, au même instant. Leurs peines leur sont communes, ils le savent, et cette idée les en a consolés d'avance: leurs plaisirs sont les mêmes, et ils les sentent d'autant plus vivement qu'il n'en existe pour eux qu'autant qu'ils sont partagés. Voilà l'hymen, voilà ses liens, voilà ceux qui vous sont offerts; vous est-il permis de les craindre?

Mme DE SÉNANGES.

Laissez-moi.

M. DERMANCÉ.

Vous vous troublez?

Mme DE SÉNANGES.

Laissez-moi. Un instant d'émotion involontaire ne triomphera pas de deux ans de réflexion; non...

M. DERMANCÉ.

N'achevez pas.

Mme DE SÉNANGES, se remettant.

Écoutez-moi. Si j'ai des droits sur vous, si l'impression dont je n'ai pas été maîtresse peut m'en donner sur votre ame, j'en exige la preuve la plus sûre...

M. DERMANCÉ.

Qu'ordonnez-vous! parlez.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Il faut que vous renonciez à me voir. Il faut vous éloigner d'un séjour...

M. DERMANCÉ.

Que dites-vous? Demandez donc ma vie, cruelle! Moi, m'éloigner de vous! Vous ne connaissez point l'amour, vous ne connaissez point ce désir inquiet, ce besoin impérieux du cœur, ce feu toujours actif qui le dévore. Je ne vous verrai plus; mais votre présence, votre image, le son de cette voix enchanteresse ne me poursuivront-ils point partout? Et l'instant où je vous ai vue pour la première fois, et ceux qui l'ont suivi, et ce dernier moment même, tout sera présent à mon esprit. Je me retracerai jusqu'à cet ordre barbare que je reçois. J'aurai beau m'armer contre vous de votre insensibilité, vous n'en règlerez pas moins les mouvemens de mon ame, je n'en serai pas moins en proie à tout le délire de l'amour, à tous les tourmens du désespoir!

Mme DE SÉNANGES, très-émue.

Dermancé! c'est trop long-tems dissimuler! Connaissez donc aussi toute ma faiblesse. Si je vous estimais moins, vous n'auriez jamais su le secret que vous m'arrachez. Eh bien! ce que je vous prescris, c'est moins pour vous que pour moi-même. Je sens que je ne puis

Digitized by Google

rester dans la situation pénible où je suis, votre présence est devenue dangereuse pour moi...

M. DERMANCÉ, vivement.

Vous m'aimeriez ?

Mme DE SÉNANGES, avec tendresse.

Hélas ! oui ; je vous aime.

M. DERMANCÉ, tombant à ses genoux.

Belle Sénanges !

Mme DE SÉNANGES.

Que faites-vous ? levez-vous, de grâce, on vient.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VOLMAR, Mme DE MILFORT, M. DE SELMOUR.

M. DE SELMOUR.

Ma belle cousine ! c'est moi qui me suis chargé d'annoncer ces Dames, c'est moi qui leur ai donné la main pour les amener chez vous. J'ose croire que vous m'en saurez quelque gré.

Mme DE SÉNANGES.

Assurément, mon cousin.

Digitized by Google

Mme DE VOLMAR.

Bonjour, ma chère amie. Votre maison
st charmante. La plus délicieuse entrée, une
istribution parfaite, il est impossible d'être
ieux logée que cela. C'est vraiment un plai-
r que de venir vous chercher dans une
abitation aussi agréable.

Mme DE SÉNANGES.

A présent que vous y êtes, je vous permets
'en dire tant de bien. (*A madame de Mil-
ort.*) Bonjour, mon cœur.

Mme DE MILFORT.

Vous voyez que vous aviez tort de douter
e mon exactitude.

Mme DE SÉNANGES.

J'y étais si fort intéressée!

M. DE SELMOUR.

Ce n'est pas ma faute si ces Dames ne sont
as depuis long-tems ici. Figurez-vous tout
non malheur, ma belle cousine. A neuf heu-
es précises j'étais à leur porte. Je me dou-
ais bien qu'il ne ferait pas jour encore chez
lles; mais guidé par l'espoir, on attend sans
eine, et je me flattais qu'il me serait permis
'assister à la toilette. Non; cela m'a été im-
itoyablement refusé. Il m'a fallu errer
omme une ombre malheureuse dans des sa-
ons où je n'avais pour toute société que des

Digitized by Google

portraits de famille ; tous hommes encore.

Mme DE SÉNANGES.

Oh! c'est bien cruel! le pauvre enfant! voilà de quoi lui donner du chagrin pour huit jours.

M. DE SELMOUR.

Je vous en réponds.

Mme DE VOLMAR.

Ce qui nous console d'avoir affligé le petit cousin, c'est que nous ne sommes pas arrivées les dernières. Mais, si je ne me trompe, c'est Monsieur Dermancé. Je vous trouve à propos, Monsieur, pour vous faire une querelle.

M. DERMANCÉ.

A moi, Madame?

Mme DE VOLMAR, à madame de Sénanges.

Vous ne savez pas à quel point il est coupable.

Mme DE SÉNANGES.

Comment?

Mme DE VOLMAR.

Hier, brusquement, au moment où une partie s'arrange, où je compte sur lui, il nous quitte, il part sans mot dire. Je ne vous cache pas, Monsieur, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire détester.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Il était peut-être souffrant.

M. DERMANCÉ.

Oui, oui, j'avais l'esprit très-préoccupé; je devais écrire.

Mme DE VOLMAR.

C'était donc bien pressé, bien intéressant?

M. DERMANCÉ.

Plus que je ne puis vous dire.

Mme DE VOLMAR.

Quelques pensées bien tristes, bien sérieuses; car depuis quelque tems vous n'êtes plus reconnaissable. Prenez-y garde; vous finirez par ressembler à tous les auteurs, fort peu aimables en général, beaucoup moins à la société qu'à eux-mêmes. Quant à moi, je ne conçois pas comment dans une journée, quelque longue qu'elle soit, on peut réfléchir ou s'occuper un seul instant.

Mmes DE SÉNANGES.

Voilà qui sera fort du goût de mon petit cousin.

M. DE SELMOUR.

Ah! si vous saviez, ... belle cousine, tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai lu! il est bon vraiment que je me repose.

Digitized by Google

Mme DE VOLMAR.

Sans doute. Qu'a-t-il à faire de mieux, ma chère amie, que de se livrer à tous les plaisirs de son âge ? Pourvu qu'un jeune homme sache se présenter, figurer dans un bal, suivre une mode nouvelle, raconter l'anecdote qu'il vient d'entendre, critiquer la pièce qu'il a vue, rendre hommage à toutes les femmes, n'en préférer aucune pour ménager l'amour-propre de toutes, il me semble qu'on aurait tort d'en exiger de lui davantage : voilà l'homme parfait, l'homme par excellence.

M. DERMANCÉ.

Madame de Volmar ne se pique point d'aimer les gens sensés.

Mme. DE VOLMAR.

Enchantée, Monsieur, que vous ayez senti l'épigramme. (*A madame de Sénanges vivement.*) Ma chère amie, que je vous dise donc toute ma peur en venant chez vous. Ne me suis-je pas imaginée que j'allais y trouver madame de Norblin ?

Mme DE MILFORT.

Je ne sais pas pourquoi vous lui en voulez tant.

Mme DE VOLMAR.

Savante et prude ! connaissez-vous rien de

Digitized by Google

pis ? Cette femme est une véritable encyclopédie ambulante ; et pourvu qu'elle cite un auteur et qu'elle gronde sa fille, elle est d'un ravissement !... Mais, si je suis piquée contre elle, j'ai bien raison de l'être. Dernièrement, dans un cercle de vingt personnes, pour faire étalage de son savoir, ne s'avise-t-elle pas de me demander si j'ai lu Tacite ! Comme si une femme pouvait se douter seulement de ce que c'est que Tacite, s'il a existé, ce qu'il a écrit, ce qu'il est devenu!

Mme DE SÉNANGES.

Je ne vous répondrais pourtant pas que vous ne la verrez point ce matin. Nous nous sommes rencontrées hier en visite; elle m'a demandé quand je serais chez moi; j'ai cru devoir lui proposer de passer la matinée avec vous. Mais à l'heure qu'il est... Eh! j'oubliais! c'est jour de Lycée; elle ne viendra sûrement pas.

Mme DE MILFORT.

Vous verrez qu'elle arrivera exprès pour contrarier madame de Volmar. Cela sera très-gai.

Mme DE VOLMAR.

Dans ce cas, mon parti est tout pris. Il faudra que le petit cousin s'empare d'elle; ils soutiendront thèse ensemble.

Digitized by Google

M. DE SELMOUR.

Le ciel m'en préserve! (*A madame de Volmar.*) Si elle vous a prise en défaut sur Tacite, il y a deux jours qu'elle m'a interrogé sur Aristote, et elle n'a pas manqué de dire que j'étais très-ignorant. Je ne l'ai pas entendu; mais le geste, l'air, cela se devine si aisément!

Mme DE SÉNANGES, finement.

Madame de Norblin se sera méprise. Il est une science nécessaire à tous les gens instruits, celle de ne point trop montrer ce qu'ils savent; voilà sûrement pourquoi mon petit cousin aura été modeste et réservé dans ses réponses. J'entends une voiture.

Mme DE MILFORT, à Mme de Volmar.

C'est madame de Norblin, ma chère amie, qui vient vous donner votre revanche.

Mme DE SÉNANGES.

A parler franchement, je ne me soucierais pas plus que vous que ce fût elle; et sans les égards reçus....

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE NORBLIN, Mlle DE NORBLIN.

Mme DE SÉNANGES, avec une affection feinte.

Bonjour, Madame, nous craignions bien de ne pas avoir le plaisir de vous posséder.

Mme DE NORBLIN.

Me serais-je fait attendre? Ce serait bien contre mon gré. J'ai eu un monde affreux chez moi pour une lecture...

Mme DE VOLMAR, à part.

Que ne dure-t-elle encore!

Mme DE NORBLIN, à sa fille.

Tenez-vous donc droite.

Mme DE SÉNANGES.

Vous étiez excusée d'avance. (*Elle sonne.*)

Mme DE NORBLIN.

Ou je me trompe fort, ou le petit ouvrage que je viens d'entendre fera un grand bruit dans le monde savant. (*A sa fille.*) Mon Dieu! que vous avez l'air gauche. (*A Mme de Volmar.*) C'est une bonne fortune que madame de Sénanges nous ménagée à ma fille et à moi....

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES, à un laquais qui entre.

Du thé.

Mme DE NORBLIN.

Que de nous faire rencontrer avec vous : j'en avais pour ma part le plus grand désir.

Mme DE VOLMAR.

Madame de Sénanges sait à quel point je le désirais aussi. Je lui en parlais tout-à-l'heure.

Mme DE NORBLIN, à Mme de Milfort.

Je ne suis pas moins flattée, Madame, d'avoir une occasion qui me rapproche de vous.

Mme DE MILFORT.

J'eusse été la première à la solliciter, Madame. Le nom de madame de Norblin...

Mme DE NORBLIN.

Ah! traitez-moi avec bonté : je ne mérite pas....

Mme DE SÉNANGES, après que la table a été apportée.

Mesdames, si vous voulez, nous prendrons du thé. Allons, petit cousin, faites les honneurs.

(M. de Selmour donne la main à madame de Volmar et à madame de Milfort ; M. Dermancé la présente à madame de Sénanges qui le pousse vers madame de Norblin.) (*)

(*) Tous les mouvemens de cette scène et des deux suivantes doivent être rapides et bien concertés.

Digitized by Google

Mme DE NORBLIN à M. Dermancé.

Il faut venir ici pour vous voir, Monsieur; vous me négligez d'une manière odieuse.

M. DERMANCÉ, en régardant madame de Senanges.

L'on fait si rarement ce qu'on veut. (*A Madame de Sénanges en se plaçant debout derrière elle.*) Vous ne vous plaindrez pas de ma soumission.

Mme DE NORBLIN, quand tout le monde est autour de la table.

Je vous parlais, en arrivant, de la contrariété que j'ai éprouvée de ne pouvoir être ici plutôt, mais....

Mme DE SÉNANGES.

Eh bien! petit cousin, vous ne vous asseyez pas?

M. DE SELMOUR.

Je resterai debout, si vous le permettez.

Mme DE NORBLIN.

Depuis huit jours, c'était une partie arrangée... (*A M. de Selmour qui lui verse du thé.*) Bien peu, je vous prie.

Mme DE VOLMAR, bas à Madame de Milfort.

Si nous lui laissons prendre le dez, elle ne le quittera pas.

Mme DE NORBLIN.

Nous devions entendre un jeune homme

Digitized by Google

qui a les plus heureuses dispositions du monde, qui vient de faire un mémoire qui doit être incessamment envoyé à l'académie des sciences. Sujet piquant! L'analise raisonnée des différens systêmes des philosophes anciens et modernes sur la formation du monde.

Mme DE VOLMAR.

Cela doit être bien amusant. Vous avez eu la patience d'entendre cela de suite, Madame?

Mme DE NORBLIN.

Ma fille l'a entendu comme moi, Madame.

Mme DE VOLMAR, à part.

Sa fille sera une petite personne bien intéressante pour l'homme qui l'épousera.

Mme DE NORBLIN.

Le goût des arts d'agrément peut très-bien s'allier avec le goût des hautes sciences, et quoique j'aie fait des romans et des poésies...

Mme DE SÉNANGES.

Que tout le monde a voulu lire.

Mme DE NORBLIN.

Cela ne m'empêche pas de donner beaucoup de tems à l'astronomie, à la physique, et surtout à la politique.

Mme DE VOLMAR.

Monsieur de Selmour! si vous vouliez bien

Digitized by Google

venir auprès de nous, vous cessez d'être galant, je vous en avertis.

M. DE SELMOUR.

J'en serais bien honteux, Madame.

Mme DE NORBLIN.

Ce jeune homme, il est tout-à-fait intéressant. Je suis persuadée qu'il profitera de tous les dons qu'il a reçus de la nature.

M. DE SELMOUR, à part.

Oh! je suis perdu.

Mme DE SÉNANGES, à M. Dermancé.

Vous êtes d'une gaîté qui me charme. (*A mademoiselle de Norblin.*) Vous ne prenez rien, Mademoiselle ?

Mlle DE NORBLIN, d'un air bien composé.

Je vous remercie, Madame.

Mme DE NORBLIN.

Ma fille est un peu indisposée.

Mme DE SÉNANGES.

En effet, je la trouve changée.

Mme DE NORBLIN.

L'application. Il y a six mois que je l'ai mise au latin.

Mlle DE NORBLIN.

Je lisais hier dans Cicéron....

Digitized by Google

Mme DE NORBLIN, bas, à sa fille.

Taisez-vous. (*Haut.*) Comme je ne veux pas abuser de son amour pour le travail, je vais la mener à la campagne, elle a besoin de se recueillir, j'en ai besoin moi-même.

Mme DE VOLMAR, à part.

L'ennuyeuse femme !

Mlle DE NORBLIN, d'un ton précieux.

La campagne invite à la méditation, et, comme dit un ancien, la méditation est le silence de l'esprit.

Mme DE NORBLIN, bas, à sa fille.

C'est un moderne qui a dit cela ? (*Haut.*) Je pars sous peu de jours ; je veux finir mon commentaire historique et critique sur un de nos plus célèbres écrivains ; celui que les hommes ont le plus calomnié, que les femmes aiment le mieux, et que personne n'a bien jugé.

Mme DE VOLMAR, à part.

Encore !

Mme DE MILFORT, à part.

Elle est insupportable.

M. DERMANCÉ.

On est trop heureuse, Madame, d'être née avec un tel penchant pour l'étude.

Digitized by Google

Mme DE NORBLIN.

Le besoin de s'occuper, Monsieur; vous en savez quelque chose.

Mme DE VOLMAR.

Et l'idée qu'on occupe les autres de soi.

Mme DE NORBLIN, sèchement.

Il est peu de gens qui soient dans ce cas-là.

Mme DE VOLMAR.

La célébrité est souvent dangereuse.

Mme DE NORBLIN.

L'obscurité sied quelquefois très-bien.

Mme DE VOLMAR.

Du moins ne regrette-t-on pas l'usage qu'on a fait de son tems.

Mme DE NORBLIN.

Du moins a-t-on prouvé qu'on en connaissait le prix.

Mme DE SÉNANGES.

C'est-à-dire que chacun l'emploie à sa manière, suivant son caractère, suivant ses goûts. (*A madame de Volmar.*) Les momens de Madame sont pris par des occupations sérieuses, les vôtres s'écoulent dans des distractions agréables. L'étude la fixe, et le plaisir vous en-

Digitized by Google

traîne. Eh! qu'importe la différence dans vos amusemens, si les résultats sont les mêmes, si vous vous trouvez également bien de votre genre de vie? Nous perdrions beaucoup à voir Madame changer d'habitude, et vous perdriez infiniment à ne pas rester telle que vous êtes. Ah! M. de Melcour, je commençais à désespérer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE MELCOUR.

M. DE MELCOUR.

Je ne suis point assez ennemi de moi-même pour me refuser aux plaisirs qui m'attendent.

Mme DE NORBLIN.

Bonjour, Monsieur.

M. DE MELCOUR, debout entre madame de Norblin et madame de Volmar.

Ne vous dérangez pas, Mesdames. Il faut venir chez madame de Sénanges pour trouver une réunion aussi agréable. Esprit, grâces, talens. Je suis ravi, mon cher Dermancé, de te voir ici. Mettez-moi, je vous prie, au courant; je n'ai rien interrompu? madame de Norblin ne lisait pas?

Digitized by Google

Mme DE NORBLIN.

Non, Monsieur. Est-ce que je parle jamais de moi, de mes ouvrages ? (*A part.*) Vous venez fort à propos, ces dames sont d'une nullité !

M. DE MELCOUR, bas à madame de Norblin.

C'est d'aujourd'hui que vous vous en apercevez ?

Mme DE VOLMAR, bas à M. de Melcour.

Vous faites fort bien d'arriver, madame de Norblin est d'un ennui !...

M. DE MELCOUR, à part.

Bon ! C'eût été la première fois que deux femmes auraient dit du bien l'une de l'autre.

Mme DE SÉNANGES.

Pourquoi donc venir si tard ?

M. DE MELCOUR, prenant une tasse.

Une nouvelle qu'on vient de m'apprendre, que je vous apporte, et qui vous surprendra peut-être.

Mme DE MILFORT.

Dites-nous vite.

M. DE MELCOUR.

La jeune madame du Tirol a quitté son mari.

Digitized by Google

M. DERMANCÉ.

Est-il possible !

M. DE MELCOUR, en remuant son thé.

Oh ! mon Dieu ! c'est comme je vous le dis.

Mme DE VOLMAR.

C'est ce qu'elle a pu faire de mieux.

Mme DE NORBLIN.

En consultant la rigueur des principes et la sévérité des devoirs, je ne sais si cette conduite est très-louable.

M. DE MELCOUR, en buvant.

Seize ans et le besoin de plaire, soixante ans et tous les travers d'un jaloux ! Tranquillisez-vous, Madame ; on félicitera la femme et on blâmera le mari, les hommes les premiers : nous sommes de cette bonté, de cette candeur-là ! Quoi qu'il en soit, les deux époux se sont séparés. Eh ! quel hymen fut jamais bien assorti ?

M. DERMANCÉ.

Il en est.

M. DE MELCOUR.

Ma foi, non. Tu crois cela, toi ; mais tu ne le persuaderas pas à madame de Sénanges.

Mme DE SÉNANGES, se levant, bas à M. Dermancé.

Votre air embarrassé attire sur moi tous

Digitized by Google

les yeux; vous finirez par me compromettre.

M. DE MELCOUR.

Mais, à propos, Mesdames, comment n'êtes-vous point à Vincennes? Il y a aujourd'hui une course qui attire tout Paris.

Mme DE VOLMAR, se levant ainsi que madame de Milfort, madame et mademoiselle de Norblin.

Une course! et nous ne savons pas cela! (*A Madame de Sénanges.*) Ma chère amie, vous avez les feuilles.

Mme DE SÉNANGES, à monsieur de Selmour.

Petit cousin, sur ma table, pardon.

(M. de Selmour va prendre les journaux et les apporte à madame de Volmar.)

Mme DE MILFORT.

Il est incroyable que nous n'en ayons pas été prévenues. (*Lisant.*) Attendez... non... (*A M. de Melcour.*) Le journal n'en parle point, Monsieur.

M. DE MELCOUR.

Je n'en suis pas moins sûr de mon fait, et en traversant le boulevart, la quantité de chevaux et de voitures que j'ai rencontrés m'en auraient convaincu si j'en avais pu douter; ce n'est qu'à travers des dangers incalculables que j'ai pu pénétrer jusqu'ici. Eh! tenez, si vous persistez dans votre incrédulité,

Digitized by Google

voilà monsieur de Belfort qui vous confirmera mon assertion.

Mme DE VOLMAR.

Ce serait un homme adorable.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELFORT, en bottes à l'anglaise avec tout l'habillement le plus à la mode.

M. DE BELFORT.

De quoi s'agit-il ?

Mme DE VOLMAR.

D'une course que M. de Melcour nous annonce pour aujourd'hui.

M. DE BELFORT.

Rien n'est plus vrai : mes chevaux y sont déjà. Course droite de trois milles ; *conqueror* contre l'*éclipse ;* les jockeis ne pèsent pas plus de soixante livres y compris la selle. Les paris sont considérables : elle sera superbe, Mesdames. Je savais que madame de Sénanges avait le plaisir de vous posséder, et j'ai pris la liberté...

Mme DE SÉNANGES.

C'est nous surprendre très-agréablement.

Digitized by Google

M. DE BELFORT.

Mon phaéton est à la porte, je puis mener leux dames.

M. DE MELCOUR.

Madame de Norblin ira dans le phaéton !

Mme DE VOLMAR, bas à M. de Melcour.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

Mme DE NOBLIN.

Non, Monsieur. Il y a séance académique, et j'aime beaucoup mieux y mener ma fille.

M. DE BELFORT.

J'ai fait atteler mes deux jumens anglaises, les deux plus jolies bêtes du monde; l'œil vif, l'encolure hardie, le jarret souple, la bouche docile au frein, la tête busquée; il y a quinze jours qu'elles sont arrivées de Londres. J'ai gardé l'homme qui les a amenées. Il ne sait pas un mot de français, moi à peine quelques mots d'anglais; il ne peut pas dire le nom d'une rue, n'en connaît aucune, nous ne nous entendons pas, il mène à merveille.

Mme DE VOLMAR.

Oh! cela doit être charmant. (*A madame de Sénanges.*) Ma chère amie, vous viendrez avec nous, nous nous partagerons.

Mme DE SÉNANGES.

Non; je resterai chez moi.

Digitized by Google

M. DE BELFORT.

C'est moi qui vais vous conduire, vous pouvez être tranquilles ; je suis en état de défier le plus habile cocher de Paris, je ne fais que cela ; mais, Mesdames, il n'y a pas de tems à perdre.

Mme DE VOLMAR, à madame de Sénanges.

Décidez-vous, ma chère amie.

Mme DE SÉNANGES.

Me presser davantage, ce serait doubler mes regrets.

Mme DE MILFORT.

Je ne vous conçois pas ; comment ! n'être pas plus curieuse que cela ?

Mme DE SÉNANGES.

Allons, allons ; je ne veux pas vous retenir Je jouirai, je vous assure, du plaisir que vous vous promettez d'avoir.

Mme DE VOLMAR.

Une course! un phaéton! (*A M. de Belfort.*) Est-il bien haut, Monsieur ?

M. DE MELCOUR.

Oh ! fiez-vous en à lui.

Mme DE VOLMAR.

C'est une chose ravissante. Jusqu'à ce soir

Digitized by Google

nc, ma chère amie, monsieur de Melcour; us êtes des nôtres?

M DE MELCOUR.

J'irai de mon côté. (*Montrant M. de Sel-ɔur.*) Je me chargerai de Monsieur.

M. DE SELMOUR.

Si ma belle cousine y consent.

Mme DE SÉNANGES.

J'ai bien envie de vous refuser.

M. DE SELMOUR.

Ah! vous n'auriez pas ce courage-là.

Mme DE VOLMAR.

Ma chère amie, nous nous retrouverons ıx Italiens. On donne une pièce nouvelle, ı dit beaucoup de bien de la musique; nous ɜrrons le dernier acte. Adieu.

Mme DE MILFORT.

C'est bien mal à vous de ne pas vouloir ous accompagner.

Mme DE SÉNANGES.

Toutes les privations sont pour moi.

M. DE BELFORT, à Madame de Sénanges.

Il ne faut rien moins qu'un motif aussi uissant pour m'arracher d'auprès de vous, ladame. Je vous demande la permission de ı'en dédommager.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Quand vous voudrez.

(M. de Belfort sort avec madame de Volmar et madame de Milfort.)

Mme DE NORBLIN, à part.

Il me tarde d'être hors d'ici, je m'y trouve par trop déplacée.

Mme DE SÉNANGES.

Vous partez ?

Mme DE NORBLIN.

Ne prenez pas garde à nous, je vous prie.

Mme DE SÉNANGES.

Cela n'est pas possible. (*Elle reconduit madame de Norblin qui sort avec sa fille.*)

SCÈNE XXII.

Mme DE SÉNANGES, M. DE MELCOUR, M. DERMANCÉ, M. DE SELMOUR.

M. DE MELCOUR.

(Pendant que madame de Sénanges est éloignée et semble causer avec M. de Selmour.)

DERMANCÉ! je puis t'offrir une place, cela te distrairait; tu as l'air un peu soucieux.

Digitized by Google

M. DERMANCÉ.

Point du tout; je te rends grâce.

M. DE MELCOUR, bas à M. Dermancé.

Conviens qu'il est bien méritoire de ma part de faire disparaître ainsi les importuns.

M. DERMANCÉ.

Que veux-tu dire?

M. DE MELCOUR.

Je suis bon ami.

Mme DE SÉNANGES.

Monsieur de Melcour, quand vous verra-t-on?

M. DE MELCOUR.

Jamais assez tôt pour moi.

M. DE SELMOUR, en s'en allant, haut et gaîment.

Adieu, ma belle cousine.

SCÈNE XXIII.

M. DERMANCÉ, Mme DE SÉNANGES.

Mme DE SÉNANGES.

Quoi! vous restez, Monsieur?

M. DERMANCÉ.

Que voulez-vous que je devienne?

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGES.

Quand tout le monde s'en va! vous voulez donc être remarqué, accréditer les bruits qu'on se plaît à répandre?

M. DERMANCÉ.

Un charme plus fort que moi..... Ne vous irritez pas.... je sors. Mais vous-même ne vous applaudissez-vous point d'échapper à cette société insignifiante et frivole? lui sacrifierez-vous la douceur d'un lien?...

Mme DE SÉNANGES.

Qui m'effraie et pour vous et pour moi.

M. DERMANCÉ.

Mais un mot si doux était sorti de votre bouche!

Mme DE SÉNANGES.

Pourquoi me le rappeler?

M. DERMANCÉ.

Ma lettre...

Mme DE SÉNANGES.

Je l'ai lue et plus d'une fois; elle a troublé mon repos: je veux vous la rendre ainsi que votre romance... (*Elle cherche les deux objets.*)

M. DERMANCÉ.

Vous la connaissez?

Mme DE SÉNANGES.

La voilà, oui; votre secret m'a été confié, et ce n'était pas le trahir.

Digitized by Google

M. DERMANCÉ.

Elle était faite pour vous.

Mme DE SÉNANGES.

Je m'en suis bien doutée.

M. DERMANCÉ.

J'y peignais la situation de mon ame.

Mme DE SÉNANGES.

C'est ce que je me suis dit. A peine me reconnaîtrez-vous, à peine me reconnais-je moi-même...

M. DE DERMANCÉ.

Eh bien! décidez de mon sort. Je n'en puis supporter l'incertitude. Que ce moment soit le plus heureux de ma vie, ou je vais croire que l'aveu même de vos sentimens n'était qu'un artifice...

Mme DE SÉNANGES.

Ingrat! vous pouvez...

M. DERMANCÉ.

Ma raison s'égare. Moi! vous soupçonner? moi! vous offenser! c'est à vos pieds que j'implore ma grâce. Voyez l'état où vous me réduisez. Belle Sénanges, répétez-le moi ce mot enchanteur qui va mettre un terme à mes souffrances, qui va fixer vos irrésolutions. M'aimez-vous?

Digitized by Google

M.me DE SÉNANGES, avec impatience et sensibilité.

Eh! oui, oui, je vous aime.

M. DERMANCÉ.

Femme adorable! Ah! mon cœur est trop plein de... La reconnaissance, l'amour...

Mme DE SÉNANGES, avec calme.

Je m'étais promis d'échapper à l'hymen, vous avez soumis mes préjugés, vous avez vaincu ma résistance; Dermancé! que ce moment du moins soit toujours présent à votre mémoire. N'ayons jamais à regretter l'un et l'autre le triomphe que l'amour vient d'obtenir sur la raison.

ROMANCE.

Doux sommeil de l'indifférence,
Ne puis-je, hélas! te recouvrer!
S'il n'est pas permis d'espérer,
Que sert d'aimer avec constance?
Dès long-tems pour le même objet,
Tour-à-tour, je brûle et soupire :
N'ai-je donc trahi mon secret
Que pour accroître mon martyre?

(*Nota*. Ce couplet n'est point chanté à la représentation.)

Ah! tout change dans la nature;
Après les hivers destructeurs,
Le printems ramène les fleurs,
Les champs se couvrent de verdure;

Digitized by Google

Mais, inflexible en ses rigueurs,
Loin de plaindre un amant qui l'aime,
Zélis se riant de mes pleurs,
Pour moi toujours reste la même.

Que mon sort du moins t'intéresse,
Amour! toi, qui lis dans mon cœur,
Tu peux juger de mon malheur,
Puisque tu connais ma tendresse.
Oui, soumets Zélis à ta loi,
Attendris son ame rebelle;
Qu'elle ne vive que pour moi,
Quand je ne vis plus que pour elle.

FIN DE LA MATINÉE D'UNE JOLIE FEMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

'ANFAN ET COLAS,

OU

LES FRÈRES DE LAIT,

COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR FEUE Mme DE BEAUNOIR;

eprésentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, le 7 septembre 1784.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

FEUE MADAME DE BEAUNOIR.

Louise-Céline CHEVAL, naquit à Paris, dans l'année 1766, d'une famille estimée dans le commerce, et ennoblie par l'échevinage. Au sortir du couvent elle épousa M. de Beaunoir, connu dans la littérature par sa fécondité, rare alors, et par de grands succès sur de p tits théâtres. Dès ce moment, M. de Beaunoir, soit par calcul, soit pour désa mer la critique, mit sous le nom de son épouse quelques-unes des pièces qu'il fit jouer à Paris, dont plusieurs, et surtout la petite comédie de *Fanfan et Colas*, obtinrent des succès marqués.

Ses pièces les plus connues sont : *le Sculpteur, le Danger des Liaisons, Fanfan et Colas, Rose, la Séparation, le Mariage d'Antonio, Caroline de Rosenthal*, etc.

Comme madame de Beaunoir était douce, bonne et sans prétentions, elle n'inspira que l'intérêt, et personne ne lui contesta le titre

Digitized by Google

d'auteur qu'elle méritait personnellement, ayant réellement fait quelques-unes des pièçes qui portent son nom. Elle soutenait d'ailleurs ce titre sans peine par le naturel et la gaîté de son esprit.

Les malheurs de la révolution, l'émigration forcée de son époux, qui fut 20 ans séparé d'elle, lui firent perdre toute sa fortune : le chagrin s'empara de son ame, elle devint triste, rêveuse, mais resta toujours bonne et bienfesante ; attaquée d'une maladie de langueur, elle s'éteignit lentement, mais sans douleur, le 19 janvier 1821, âgée de 55 ans.

Voici les regrets que déposa son époux sur sa tombe.

Lorsque seize printems la couronnaient de rose,
J'osai m'en déclarer l'amant :
Tendre époux, sur les bords que le Permesse arrose,
Je guidai son pas chancelant;
Quand quatre-vingts hivers éteignent mon génie,
Sa sensible amitié vient réchauffer mon cœur;
Et d'un moment d'éclat si j'illustrai sa vie,
Elle me l'a payé de trente ans de bonheur.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Mme DE FIERVAL.
FANFAN, fils de madame de Fierval.
M. L'ABBÉ, précepteur de Fanfan.
PERRETTE, nourrice de Fanfan.
COLAS, fils de Perrette.
Mlle DUMONT, femme-de-chambre.
LA FLEUR, valet de madame de Fierval.
BLAISE, jardinier de madame de Fierval.

La scène se passe dans la maison de campagne de madame de Fierval.

Digitized by Google

FANFAN ET COLAS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente un cabinet d'étude donnant sur un jardin.

Au lever de la toile madame de Fierval et mademoiselle Dumont sont assises et semblent s'occuper.

MADAME DE FIERVAL, L'ABBÉ, MADEMOISELLE DUMONT.

L'ABBÉ.

Non, Madame, non : je ne reste pas un jour de plus ici.

Mme DE FIERVAL.

Mais, M. l'Abbé....

L'ABBÉ.

C'est un parti pris, Madame, je suis las de perdre inutilement mes soins et mes peines auprès de M. Fanfan, votre fils, et de ne recueillir d'autres fruits de mes travaux que le chagrin de les voir méprisés.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Un peu de patience encore...

L'ABBÉ.

Il en a trop abusé, Madame. Quel honneur voulez-vous que me fasse son éducation? De tous les états, le plus noble peut-être est celui de précepteur, et c'est aujourd'hui le plus ingrat. Notre élève profite-t-il de nos leçons? tous les éloges sont pour lui: c'est à ses heureuses dispositions, à son naturel charmant, qu'il doit le développement de tous les talens. Est-il au contraire méchant? Son esprit lourd ou tardif refuse-t-il de s'ouvrir à la lumière? C'est son précepteur qu'on accuse de son ignorance; c'est à lui seul qu'on impute tous ses défauts.

Mme DE FIERVAL.

Pouvez-vous me taxer d'une pareille injustice? Qui mieux que moi sut apprécier vos bontés pour mon fils? Je vous l'ai confié, non comme à un précepteur, mais comme à un ami; songez que, lorsqu'il perdit son père, vous me promîtes de lui en tenir lieu. Voulez-vous donc laisser votre ouvrage imparfait? Il a de l'esprit, un bon cœur...

L'ABBÉ.

Non, Madame, ne vous abusez pas: son cœur se gâte, son caractère s'aigrit, rien ne

Digitized by Google

peut le briser ; il est orgueilleux, vain, méchant...

Mme DE FIERVAL.

Méchant?

L'ABBÉ.

Oui, Madame; ne traite-t-il pas vos domestiques comme des esclaves? Ne se fait-il pas détester de tout le monde?

Mme DE FIERVAL.

Vous le jugez trop sévèrement, Monsieur: mon fils est jeune; il a de la fierté dans le caractère, il est vrai; mais cette fierté même vous a fait concevoir l'espoir flatteur d'en faire un jour un homme.

L'ABBÉ.

Et peut-être aurais-je réussi sans vous.

Mme DE FIERVAL.

Sans moi?

L'ABBÉ.

Oui, Madame. Voulez-vous que je vous parle franchement?

Mme DE FIERVAL.

Vous m'obligerez.

L'ABBÉ.

Eh bien! Madame, c'est vous qui lui faites perdre tout le fruit de mes leçons; c'est vous

Digitized by Google

enfin qui le gâtez, puisqu'il faut vous le dire.

Mme DE FIERVAL.

Moi, M. l'Abbé! J'avoue que j'ai peut-être trop de faible pour lui, mais que ce faible est pardonnable! Songez qu'il est le seul fruit d'un hymen que le plus tendre amour avait formé: songez qu'il me retrace tous les traits chéris d'un époux que la mort m'enleva au bout d'un an de l'union la plus heureuse : comment voulez-vous que j'aie la force de le chagriner?

L'ABBÉ.

Éloignez-le donc de vous.

Mme DE FIERVAL.

Impossible, M. l'Abbé, impossible; mais je vais un instant m'armer de fermeté, et lui déclarer que je vous remets toute mon autorité, tous mes droits sur lui. Vous serez contente de moi.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas de vous que je me plains.

SCÈNE II.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mlle DUMONT, LA FLEUR.

Mme DE FIERVAL.

LA FLEUR!...

Digitized by Google

LA FLEUR.

Que veut Madame?

Mme DE FIERVAL.

Où est mon fils?

LA FLEUR.

Je n'en sais rien, Madame.

Mme DE FIERVAL, étonnée.

Comment, vous n'en savez rien!

LA FLEUR.

Non, Madame, après avoir pris ce matin sa leçon de danse, il m'a fait recommencer trois fois sa toilette, trois fois il a changé d'habits; et pour me remercier de mes peines, il m'a gratifié d'une paire de soufflets, et s'est enfui en riant.

L'ABBÉ.

Vous voyez comme il traite vos domestiques.

Mme DE FIERVAL.

Légèreté, inconséquence.... (*A la Fleur.*) Cherchez-le, et me l'amenez.

LA FLEUR.

Et s'il ne veut pas venir?

Mme DE FIERVAL.

Vous lui direz que c'est sa mère qui le demande, allez.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

LA FLEUR, à Blaise qui entre.

Ou le trouver? L'as-tu vu, toi?

BLAISE.

Qui?

LA FLEUR.

Monsieur Fanfan.

BLAISE.

Oui, je l'ons vu, et que trop, de par tous les guiables, il viant de nous chasser de not' jardin.

LA FLEUR.

Est-ce qu'il y est?

BLAISE.

Et qui le r'torne d'la bonne manière.

Mme DE FIERVAL, à la Fleur.

Allez le chercher.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

Mme DE FIERVAL, BLAISE, Mlle DUMONT, L'ABBÉ.

BLAISE, tournant son chapeau dans ses mains.

MADAME....

Mme DE FIERVAL.

Eh bien! Blaise, qu'y a-t-il?

BLAISE.

J'si vot' jardinier, n'est-y pas vrai?

Mme DE FIERVAL.

Oui, Blaise.

BLAISE.

Je vous ons toujours bian sarvi?

Mme DE FIERVAL.

Je n'ai qu'à me louer de toi.

BLAISE.

Vous nous avais toujours ben nourri, ben payé.

Mme DE FIERVAL.

Je le crois.

BLAISE.

Vous nous avais même gracieusé queuque fois, c'qui nous fesait pus de plaisir encore

Digitized by Google

q'vot argent; parce que vous nous deviais l'un, et que vous nous baillais l'aut' *gratis*.

Mme DE FIERVAL.

Eh bien ! Blaise ?

BLAISE.

Eh ! bien ! Madame, j'allons vous affliger.

Mme DE FIERVAL.

M'affliger ?

BLAISE.

Oui, Madame, c'est bien malgré nous, en vérité; car je serons certainement pus fâché q'vous; mais faut q'ça soit comme ça.

Mme DE FIERVAL.

De quoi s'agit-il donc enfin?

BLAISE.

Vous êtes bonne maîtresse, j'sommes bon jardinier; je travaillons comme quatre, vous nous payais ben; vous êtes contente de nous, j'sommes itou content d'vous, eh bien! Madame... faut nous quitter.

Mme DE FIERVAL.

Comment! Blaise? Nous quitter ?

BLAISE, poussant un gros soupir.

Oui, Madame, j'vnons vous demander not' compte... V'là le grand mot lâchais.

Mme DE FIERVAL.

Ton compte?

Digitized by Google

BLAISE.

Je savions ben qu'ça vous fâcherait, et ça nous fâche encore pus ; mais faut qu'ça soit comme ça, encore eune fois ; je l'ons boutais-là.

Mme DE FIERVAL.

Comment, mon garçon, tu veux donc t'en aller ?

BLAISE.

Oui, Madame.

Mme DE FIERVAL.

Et pourquoi ?

BLAISE.

J'ons des raisons.

Mme DE FIERVAL.

Peux-tu te plaindre de moi ?

BLAISE.

Non par ma fi, faudrait que j'fussions ben difficile ; vous êtes la bonté, la générosité en parsonne ; vous n'êtes pas fiare vous, ni grondeuse, ni maltraiteuse ; mais tout le monde ne vous ressemble pas.

Mme DE FIERVAL.

Est-ce que mes gens te tracassent ?

Digitized by Google

BLAISE.

Nennin, les valets ne sont insolens que quand les maîtres ne valant rian.

Mme DE FIERVAL.

De quoi te plains-tu donc ?

BLAISE

Puisque je nous sommes expliquais, j'ons la parole plus libre. Acoutais donc ; sans être glorieux, on aime à s'faire honneur de son ouvrage : on n'veut pas passer pour un ignorant, pour un paresseux : on a un jardin, c'est pour en avoir soin, c'est pour qu'on dise comme ça : parguienne v'là un jardin ben propre, un potager ben tenu, des arbres ben soignés ; n'est-y pas vrai, Madame ?

Mme DE FIERVAL.

Est-ce que je te refuse quelque chose ?

BLAISE.

Encore eune fois, j'sommes content de vous; vous ne nous laissais manquer ni d'outils, ni de fumier, ni de plans, ni de graines, ni même de journaliers, quand je vous en d'mandons ; ce que j'fesons s'tapendant que l'pus rarement possible ; mais j'enrageons de voir que nous pardons tous deux, vous votre argent, et nous nos peines, qui valont mieux encore.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Comment cela?

BLAISE.

Et v'là ce que j'savons, et ce que vous n'savais pas.

Mme DE FIERVAL.

Veux-tu me l'apprendre?

BLAISE.

Nous baillais-vous la permission ben complète d'vous parler à cœur déboutonnais?

Mme DE FIERVAL.

Eh! oui, pourvu que tu finisses.

BLAISE, poussant de gros soupirs.

Eh bien! monsieur Fanfan...

Mme DE FIERVAL.

Monsieur Fanfan...

BLAISE.

C'est z'un guiable.

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

BLAISE.

Ce qu'il nous fait tous les jours: dix taupes, deux lièvres, quatre poules, vingt écoliers feraient moins de ravages dans not'jardin, en un an entier, que M. Fanfan tout seul

Digitized by Google

n'en fait en un jour : il culbute les planches, brise les cloches, casse les arbres, arrache les charmilles, ravage le potager, retorne le parterre, j'n'y pouvons pus tenir; et quand la patience nous échappe, car enfin l'on se sent queuque fois, quand je l'y disons; mais parguienne, M. Fanfan, laissais-nous faire not ouvrage; et si vous avais tant d'humeur de culbuter, de renverser, allais faire le guiable dans l'appartement de vot' ch'mère; allais faire enrager vot'Abbais, ou ben M. la Fleur, ou manzelle Dumont, et laissais-nous planter nos choux. Savais-vous comme il nous repond, Madame? par de grands coups de gaule. ça n'est pas fort réjouissant, n'est-y pas vrai?

L'ABBÉ.

Personne ne pourra bientôt plus vivre avec lui.

Mme DE FIERVAL.

Petite espiègleric : tu as raison, mon pauvre Blaise, je n'entends pas que mon fils te tracasse, et encore moins qu'il te maltraite, et je vais, devant toi-même, lui défendre l'entrée de ton jardin.

BLAISE.

A la bonne heure : j'l'y donnerons ben volontiers nos plus belles fleurs, j'l'y baillerons même nos meilleurs fruits; mais tatiguoiqu'j'n'y boute pas la main; v'là tout ce que j'l'y demandons.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Tu vas être content.

Mlle DUMONT.

Madame, si j'osais, je vous dirais aussi....

Mme DE FIERVAL.

Eh bien!

Mlle DUMONT.

Que monsieur Fanfan...

Mme DE FIERVAL.

Monsieur Fanfan! Qu'a-t-il fait encore?

Mlle DUMONT.

Ce matin; il a fait envoler votre serin, il a tordu le cou à ce pauvre Jacquot.

Mme DE FIERVAL.

A mon perroquet?

Mlle DUMONT.

Oui, Madame.

L'ABBÉ.

Eh bien! Madame, ceci n'est ni légèreté, ni espiéglerie: c'est, je crois, une méchanceté bien marquée.

Mlle DUMONT.

A qui n'en fait-il pas tous les jours?

BLAISE.

C'est pire qu'un Lucifer.

Digitized by Google

Mlle DUMONT.

Tous les matins il culbute votre toilette, renverse vos poudres, répand vos essences, brouille mon ouvrage, me dit des sottises....

Mme DE FIERVAL.

Pourquoi ne pas m'avertir?

Mlle DUMONT.

Eh! Madame, il finit toujours par avoir raison, et c'est moi seule qui suis grondée.

Mme DE FIERVAL.

Restez ici; vous allez voir si je lui donne toujours raison : qu'il recommence dix fois sa toilette, qu'il arrache quelque plantes, qu'il cueille quelques fleurs, qu'il brouille même votre ouvrage; je ne vois rien là de noir; mais tordre le cou à mon perroquet!... Hé bien! la Fleur!

SCÈNE V.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mlle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

LA FLEUR, se frottant les jambes.

Il va venir, Madame.

Mme DE FIERVAL.

Qu'avez-vous donc?

Digitized by Google

LA FLEUR.

J'ai, Madame, que monsieur Fanfan vient de me casser une baguette sur les jambes.

Mme DE FIERVAL.

C'est donc un démon que cet enfant-là! Vous ne le corrigez donc jamais, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Madame, ce n'est pas en le maltraitant qu'on adoucit un enfant.

Mme DE FIERVAL.

Je suis outrée, Monsieur; je suis d'une colère...

L'ABBÉ.

Modérez-vous, Madame; ne passez pas trop subitement d'un excès de douceur à un excès de sévérité; rien n'est plus dangereux, croyez-moi, que de reprendre les enfans avec colère.

Mme DE FIERVAL.

Vous pouvez avoir raison, monsieur l'Abbé, mais je vais le traiter comme il le mérite.

BLAISE.

Grondais-le ben fort, mais ne le battez pas trop.

Mlle DUMONT.

Le voici.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, superbement habillé, entre en sautant, et va pour embrasser sa mère.

FANFAN.

Vous me demandez, Maman? que vous êtes bonne! que vous êtes belle!

Mme DE FIERVAL.

Retirez-vous, Monsieur, je n'embrasse point un monstre.

FANFAN.

Un monstre! moi, Maman! Qu'ai-je donc fait?

Mme DE FIERVAL.

Vous osez me le demander! regardez Blaise, la Fleur, mademoiselle Dumont.

FANFAN.

Est-ce qu'ils se plaignent de moi?

Mme DE FIERVAL.

Oui, Monsieur, ils s'en plaignent, et avec raison.

FANFAN.

Je vous jure, Maman...

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Prenez garde d'ajouter encore le mensonge à vos noirceurs.

FANFAN.

Mais, qu'ai-je donc fait, Maman? Que me reproche-t-on?

Mme DE FIERVAL.

Demandez à votre bonne, à la Fleur, à Blaise.

FANFAN.

C'est donc toi, vilain Blaise, qui veut me faire perdre les bontés et le cœur de Maman? De quoi te plains-tu?

BLAISE.

De ce que vous culbutais not'jardin, de ce que vous arrachais tout, de ce que, quand je vous fesons des remontrances honnêtes, vous nous baillais des coups de gaule en réponse à nos raisons.

FANFAN.

Ah! Maman, n'est-il pas cruel que je ne puisse jamais vous cueillir un bouquet, sans que ce butor vienne me crier : « monsieur Fanfan, ne touchais pas à c't'euillet, » c'est-zeune margotte; monsieur Fanfan, laissais-là c'te giroflais, je la gardons pour graine; » monsieur Fanfan, ces roses-là garnissent les » palissades. » Lassé de ces mauvaises raisons,

Digitized by Google

je veux dorénavant faire éclore moi-même les fleurs que je vous présenterai; je choisis en conséquence un petit carré de terre, je le bêche; Blaise vient me crier; « Ah! monsieur » Fanfan, qu'avais-vous fait? J'avions semé » là de l'oignon. » Je prends un autre carré, je le retourne, Blaise vient encore me dire qu'il y a piqué de la salade, ou toute autre vilenie. Fais-je donc un si grand mal de travailler à la terre? Ne m'avez-vous pas dit vingt fois, monsieur l'Abbé, que les hommes les plus respectables sont ceux qui la cultivent? Je ne suis pas encore bien savant dans le jardinage, Blaise me repousse avec tant de brutalité; je puis bien, à la vérité, lui gâter quelques plantes, faute de les connaître, mais Maman, j'aurais tant de plaisir à vous présenter une rose que j'aurais fait naître, que j'aurais vue croître et s'épanouir sous ma main, que, si Blaise pouvait lire dans le fond de mon cœur, il m'abandonnerait tout son jardin.

Mme DE FIERVAL.

Vous êtes un brutal, Blaise.

BLAISE.

V'là comme vous nous rendais justice?

Mme DE FIERVAL.

Songez que mon fils ne cherche qu'à s'instruire, et que je trouve fort mauvais qu'on l'empêche.

Digitized by Google

BLAISE.

N'ayais pas peur, Madame; drès que vous approuvais, il peut mettre tout sens dessus essous, je ne sonnerons mot.

Mme DE FIERVAL.

Mon fils, je veux bien vous pardonner de avager son jardin; mais comment vous excu-erez-vous d'avoir fait envoler mon serin, et 'avoir tordu le cou à ce pauvre Jacquot?

FANFAN.

Vous en eussiez fait autant que moi, Ma-nan. J'ai ouvert la cage au serin; mais si vous eussiez vu cogner sa pauvre petite tête contre s barreaux, il vous eût fait pitié; hélas! me is-je dit, peut-être regrette-t-il sa mère; eut-être n'aspire-t-il après sa liberté que pour ller la caresser: et j'ai brisé son esclavage. lonsieur l'Abbé m'a si souvent répété que la ensibilité était la première des vertus.

Mme DE FIERVAL.

Est-ce en avoir que de tordre le cou à acquot? Que vous avait-il fait?

FANFAN.

Rien, Maman, rien; mais Jacquot a pincé isqu'au sang ma bonne qui lui présentait un iscuit; elle a crié, les larmes de douleur, ui sont venues aux yeux, et j'ai peut-être trop outé un mouvement de colère, dont je n'ai

Digitized by Google

pas été le maître; mais j'en suis fâché, et je ne croyais pas que ce fût ma bonne qui dût m'en faire un crime.

Mme DE FIERVAL.

Vous êtes un ingrate, Mademoiselle.

Mlle DUMONT.

Madame....

Mme DE FIERVAL.

Taisez-vous. (*A Fanfan.*) Mais, mon ami, pourquoi, lorsque la Fleur va te chercher de ma part, lui donnes-tu des coups de baguette sur les jambes ?

FANFAN.

J'ai tort, Maman: je venais de cueillir deux roses superbes pour vous; elles étaient encore à terre; la Fleur, sans les voir, a marché dessus, les a écrasées, et je me suis oublié. Mais je lui ai fait du mal, je lui en demande pardon.

Mme DE FIERVAL.

C'est à lui à te le demander, mon ami. Je vous ordonne à tous trois de faire vos excuses à mon fils, sinon je vous chasse.

Mlle DUMONT.

Comment, Madame!...

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Vous, toute la première, Mademoiselle; 'entends qu'on respecte mon fils, qu'on lui obéissse comme à moi, et ceux à qui cela ne convient pas, peuvent sortir sur-le-champ.

BLAISE.

Ceci change tout, pardon: monsieur Fanfan, les coups de gaule que vous nous baillais si gentiment; pardon du ravage que vous faites, et dans not' jardin et dans not' potager: culbutais, renversais, brisais tout; je vous dirons grand marci.

LA FLEUR.

Voulez-vous bien de même me pardonner vos petits mouvemens de vivacité?

FANFAN.

Maman, quoiqu'ils aient voulu me chagriner, ce sont de bons sujets, ils vous sont attachés, pardonnez-leur.

Mme DE FIERVAL.

C'est à ta prière seule. Voyez jusqu'où mon fils porte la douceur, ingrats que vous êtes: retirez-vous, et songez qu'à la première plainte qu'il me fera, je vous renvoie aussi-tôt: sortez.

BLAISE, à la Fleur.

J'ons fait-là une belle corvée!

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Mme DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ.

Mme DE FIERVAL.

Tu le vois, mon fils, je ne veux pas que mes domestiques te manquent; mais j'exige aussi que tu les traites avec bonté: ce sont des hommes comme toi.

FANFAN.

Comme moi, Maman?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur, comme vous: ils n'ont pas de richesses, ils ne doivent pas au hasard une naissance illustre, mais ils peuvent avoir des talens, des mœurs: apprenez que presque toujours la bure cache plus de vertus que l'or et la soie.

FANFAN.

Oui, Monsieur l'Abbé.

Mme DE FIERVAL.

Tâche de te faire aimer de tout le monde.

FANFAN.

De tout le monde, Maman?

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Oui, mon fils.

FANFAN.

Ah! pourvu que Maman m'aime, mon cœur est content.

Mme DE FIERVAL.

Tu ne vivras pas toujours avec moi: les autres....

FANFAN.

Les autres sauront que je suis votre fils, ils me respecteront.

L'ABBÉ.

Le respect est bien moins doux, Monsieur, bien moins flatteur que la reconnaissance et l'amitié.

FANFAN, en ricanant.

Il parle comme un livre, mon cher précepteur, n'est-il pas vrai, Maman?

Mme DE FIERVAL.

Écoute, mon fils; si tu m'aimes, profite de ses leçons, de ses sages conseils. Tu lui dois plus qu'à moi; je ne t'ai donné que le jour, et lui seul t'inspire des vertus, te donne des talens: je lui remets toute mon autorité, tous mes droits; chéris-le comme un père.

Digitized by Google

FANFAN.

Je dois le respecter sans doute; mais pour de l'amour, je ne puis lui en promettre.

Mme DE FIERVAL.

Pourquoi donc, mon fils!

FANFAN, lui baisant la main.

C'est que je l'ai donné tout à Maman.

Mme DE FIERVAL, l'embrassant avec la plus grande tendresse.

Le charmant enfant!... (*A l'Abbé.*) Condamnez-moi donc, si vous pouvez, de l'adorer. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Vous seriez un ingrat, si vous pouviez chagriner une mère qui vous aime aussi tendrement.

FANFAN.

Je suis de votre avis, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas pris ce matin votre leçon d'écriture?

Digitized by Google

FANFAN.

Non, Monsieur; mon maître me déplaît : ›rès vous, je ne connais personne d'aussi iste que lui.

L'ABBÉ.

Il n'est pas heureux : des revers qu'il n'a ıs mérités, l'ont forcé de prendre cet état pour quel il n'était pas né.

FANFAN.

Aussi ai-je voulu lui donner tous mes ca-hets à la fois, il n'en veut jamais prendre u'un.

L'ABBÉ.

Je le reconnais-là : et votre maître de anse est-il venu?

FANFAN.

Oui : oh ! pour celui-là, je l'aime à la folie : l est toujours gai, il me fait des contes : maginez-vous, M. l'Abbé, qu'il contrefait out le monde à s'y méprendre, mademoi-elle Dumont, Blaise, vous-même : c'est otre air grave et sérieux, votre marche ourde, votre ton froid; c'est à mourir de ire : aussi ses leçons me paraissent-elles tou-ours trop courtes.

L'ABBÉ.

Ainsi vous préférez des leçons futiles à des connaissances nécessaires,

Digitized by Google

FANFAN.

Je veux qu'on m'amuse.

L'ABBÉ.

Voulez-vous me rendre compte au moins de votre lecture de ce matin ?

FANFAN.

Je n'ai pas lu, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas lu !

FANFAN.

Non, Monsieur.

L'ABBÉ.

Et pourquoi, Monsieur?

FANFAN.

Parce que le livre que vous m'avez donné m'ennuie, et que je n'y comprends rien.

L'ABBÉ.

Dites plutôt parce que vous n'y voulez rien comprendre : j'avoue que les principes de toutes les connaissances sont ingrats ; mais ce sont des ronces qui couvrent des fleurs. Ce livre, en vous éclairant sur l'origine et la marche de l'histoire, vous dévoilera les élémens de toutes les sciences, et les principes de la morale et de la sagesse... Vous riez?

Digitized by Google

FANFAN.

Sans doute : voulez-vous bien me dire à oi mènent la science et la sagesse ?

L'ABBÉ.

A tout, Monsieur, à tout.

FANFAN.

A rien, M. l'Abbé, à rien.

SCÈNE IX.

[me DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Mme DE FIERVAL.

Réjouis-toi, mon fils, réjouis-toi : je t'a-ène bonne compagnie et tes bien bons ais.

FANFAN.

Qui donc, Maman ?

Mme DE FIERVAL.

Ta nourrice et ton frère de lait.

PERRETTE, courant embrasser Fanfan.

Eh ! bonjour, not' fieu, comme t'os donc au ! v'là ton ami Colas, ton frère ; est-ce que ne le reconnais pas ?

Digitized by Google

FANFAN.

Non.

COLAS, ayant sous son bras une galette enveloppée dans un mouchoir.

Je te remettons ben, nous : t'es mon frère Fanfan que j'aimons tant : j't'apportons c'la galette que ma mère a faite hier tout expres pour toi, et à laquelle j'nons pas voulu toucher: tiens, mon frère Fanfan, tiens, me reconnais-tu maintenant ?

FANFAN.

Oui.

PERRETTE.

Embrassais-vous donc tous les deux : il y a si long-tems qu'vous vous êtes vus.

FANFAN, se recule de Colas qui veut l'embrasser et lui offre sa bourse.

Tenez, Colas.

COLAS.

Ce n'est pas ta bourse que j'te demandons, je n'en voulons pas.

FANFAN.

Il faut bien que je paie votre galette.

COLAS.

Est-ce que je l'ons faite pour ton argent donc ? J'l'aurions plutôt mangée dix fois.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Prends Colas, prends; ce sera pour ton père, pour le soulager.

COLAS, prend la bourse et la donne à sa mère.

A la bonne heure, madame de Fierval. F'nais ma mère.

PERRETTE, regardant Fanfan avec extase.

Comme il est brave! Je n'en revenons pas.

Mme DE FIERVAL.

Eh bien! Fanfan, il faut faire déjeûner ta nourrice et ton frère de lait; va donc leur chercher quelque chose.

FANFAN, avec dédain.

Est-ce que la Fleur n'est pas là?

PERRETTE.

Non, mon fieu, il est allais débrider not' bourrique, pour la mener boire.

Mme DE FIERVAL.

Va donc, mon fils, va donc.

FANFAN.

Cela vous fera plaisir, Maman?

Mme DE FIERVAL.

Beaucoup.

FANFAN.

J'y cours; qu'est-ce que j'apporterai à ces paysans.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Tout ce que tu trouveras de meilleur.

COLAS, courant après Fanfan.

Attends, attends; j'allons t'aider, j'en apporterons davantage.

SCÈNE X.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Mme DE FIERVAL.

Eh bien! la nourrice, comment vont les petites affaires?

PERRETTE.

Bien, madame de Fierval, bien.

Mme DE FIERVAL.

Comment se porte Gros-Pierre?

PERRETTE.

A merveille, madame de Fierva', tout prêt à vous servir.

Mme DE FIERVAL.

Êtes-vous contente dans votre ménage?

PERRETTE.

Comme une reine, madame de Fierval; Manon, c'est not' vache, sauf vot' respect, elle nous a fait un viau superbe, et vous

Digitized by Google

oyais ma foi, la plus malade de la maison.

Mme DE FIERVAL.

Tant mieux ; et la récolte ?

PERRETTE.

C'est z'une bénédiction, Guieu merci ; avons récolté cinq pièces d'un p'tit vin claret, ui grate un brin ; mais qu'est excellent. Si ous venais cheux nous, j'vous en ferons gou- ais ; par ma figue vous en s'rais contente.

Mme DE FIERVAL.

Et votre homme, travaille-t-il bien ?

PERRETTE.

Comme quatre, madame de Fierval, ça ait plaisir à voir. Il boit queuquefois le p'tit oup, mais c'pauvre cher homme, c'est bien usse ; et pis c'est qui n'se grise que le diman- he, et foi d'femme d'honneur, il n'a pas le in, ni traître, ni méchant ; tout au contraire, oyais vous.

Mme DE FIERVAL.

Et Colas, en êtes-vous bien contente ?

PERRETTE.

Je n'cherchons à dépriser personne, Guieu n'en garde ; mais c'est ben le plus gentil gar- on de cheux nous, voire même des environs ; ça lit déjà tout courant dans les pus gros livres ; ça chante les dimanches et fêtes au

lutrin, presqu'aussi fort que son père; ça vous a des petites raisons dont not' magister reste tout ébaudi, et pis ça vous aime son père et sa mère, faut voir; c'estz' un enfant, madame de Fierval, qui vaut son pesant d'argent.

Mme DE FIERVAL.

J'en suis enchantée; qu'il continue toujours d'être bon garçon, et j'aurai soin de lui.

PERRETTE.

J'y comptons ben, madame de Fierval; et c'n'est pas à cause que c'est not fieu, mais y vous fera honneur.

Mme DE FIERVAL.

Je n'en doute pas; mais le voici, il a l'air bien triste.

SCÈNE XI.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS, rentrant tout rouge, le cœur tout gros; il pousse de tems en tems de gros soupirs, et s'essuie les yeux avec ses poings.

PERRETTE.

Qu'as-tu donc, not' fieu?

COLAS, tristement.

Rian, ma mère.

Digitized by Google

PERRETTE.

Est-ce que tu s'rais tumbais.

COLAS.

Non, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce donc qu'on t'a fait, Colas?

COLAS, tirant Perrette par le cotillon.

Rian, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Où donc est Fanfan?

COLAS.

Dans le jardin, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Mme DE FIERVAL.

Ils vous cueille apparemment quelques fruits?

COLAS.

Je ne croyons pas. Allons-nous-en donc?

PERRETTE.

Qu'est-ce donc que tu nous veux?

COLAS.

Allons-nous-en.

Mme DE FIERVAL.

Mais, tu pleures, Colas?

Digitized by Google

COLAS.

Oh! que non, madame de Fierval. (*A Perrette.*) R'tornons cheux nous...

Mme DE FIERVAL.

Mais, pourquoi donc veux-tu t'en aller si vite?

COLAS.

J'ons des raisons.

L'ABBÉ.

Je les devine, moi, ces raisons : n'est-il pas vrai que M. Fanfan t'a battu?

Mme DE FIERVAL.

Serait-il possible?

COLAS.

Certainement, très-possible.

Mme DE FIERVAL.

Et t'a-t-il fait beaucoup de mal, mon pauvre Colas?

COLAS.

C'nest pas l'mal qu'il m'a fait : parguienne si j'avions voulu, j'ly aurions donné des coups ben plus forts. Ce qui nous fâche le plus, ce que je ne l'y pardonnons pas, c'est ce qui nous a dit.

Mme DE FIERVAL.

Et qu'est-ce qu'il t'a donc dit?

Digitized by Google

COLAS.

Que j'n'étions qu'un paysan, un petit ma-
an; que j'n'étions pas son frère?...

PERRETTE.

Qu'tu n'étais pas son frère? queu dénaturé!
as raison, Colas, t'as raison : r'tornons au
illage, on n'y méprise pas le pauvre monde.
ot'servante, madame Fierval; monsieur
anfan est votre fils; mais j'vous prévenons
ue je n'le regardons pas comme le nôtre,
uisqu'il peut battre son frère de lait : viens-
-en, mon pauvre fieu, viens-t'en : où i n'y a
us d'égalité, n'y a pus d'amiquié.

Mme DE FIERVAL.

Un instant, Perrette, un instant.

PERRETTE.

Non; Madame, j'nons pas besoin de vous,
t je n'restons pas où l'on nous humilie.
raiment, vraiment, Gros-Piarre n'aurait
u'à savoir ça : tuais-vous donc, accourais
lonc ben vite pour voir ce biau monsieur
'anfan, apportais l'y donc des galettes? Je
'sommes que des paysans; mais j'ons eune
me, un naturel, du sentiment, et l'y, n'en
pas pus que d'sus not'main : Guieu ne
'bénira pas; j'vous en prévenons, madame
e Fierval, n'y a jamais d'bonheur pour les
ens fiars.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Vous avez raison, la nourrice ; mais peut-être aussi que Colas...

COLAS.

Ah ! mon Guieu, j'ons voulu l'embrasser, v'là tout ; y m'a repoussai, et sur ce que je l'y avons dit qu'on ne repoussait pas comme ça son frère, y m'a baillé un soufflet, mais ben fort...

PERRETTE.

Le vilain !

L'ABBÉ.

Vous le voyez, Madame, pouvez-vous l'excuser ! Pouvez-vous faire l'éloge de son cœur, quand il ose injurier son frère de lait, le fils de sa nourrice ? Quand il le maltraite même ?

Mme DE FIERVAL.

Je ne l'excuse pas ; son insensibilité, son ingratitude m'affligent et m'irritent ; mais dites-moi, que dois-je faire ?

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'un moyen à vous proposer, et, s'il ne réussit pas, je désespère de votre fils.

Mme DE FIERVAL.

Quel est-il ?

L'ABBÉ.

Il est violent ; mais j'ose le croire nécessaire.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce enfin?

L'ABBÉ.

Un instant... (*Bas à Perrette.*) La nourrice.

PERRETTE.

Monsieur l'Abbais.

L'ABBÉ.

Sans faire semblant de rien, renvoyez pour un instant votre fils.

PERRETTE.

Et pourquoi renvoyer mon fieu?

L'ABBÉ.

Il ne faut pas qu'il sache ce que je vais vous dire.

PERRETTE.

Je vous entendons... Colas?

COLAS.

Ma mère.

PERRETTE.

Va-t'en dans l'écurie, mon garçon, voir si Margot a bien bu.

COLAS, vivement.

J'ly remettrons tout de suite son bât, pas, vrai, ma mère?

Digitized by Google

PERRETTE.

Non, mon garçon, non; j'irons tout à c't'heure l'y remettre nous-même.

COLAS.

Et pis j'partirons ?

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Oh ! j'sommes ben sûr qu'alle ne demandera pas mieux; et qu'alle a déjà bu et mangé tout son saoul.

SCÈNE XII.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Mme DE FIERVAL.

Nous voilà seuls, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous paraissez inquiète.

Mme DE FIERVAL.

Ah ! vous n'ignorez pas combien j'aime mon fils.

PERRETTE.

C'est ben naturel, j'l'aimons itou, maugré son mauvais cœur.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Si le moyen que vous allez me proposer...

L'ABBÉ.

Rassurez-vous, Madame, rassurez-vous; c'est son cœur seul que je veux mettre à l'épreuve, et cette épreuve va peut-être le changer pour jamais.

Mme DE FIERVAL.

Je suis prête à tout.

L'ABBÉ.

Madame, les revers seuls et l'adversité peuvent rendre l'homme doux et humain; il faut avoir senti la peine pour compâtir à celle des autres.

PERRETTE.

C'est ben vrai ça, monsieur l'Abbais; comme vous lisez là-dedans!

L'ABBÉ.

Votre fils n'a jamais éprouvé de contradiction. On peut mettre son petit cœur à une rude épreuve.

Mme DE FIERVAL.

Comment cela?

L'ABBÉ.

Feignez que Fanfan soit le fils de Perrette, qu'elle l'a supposé à la place de Colas, qui

Digitized by Google

était véritablement votre fils ; poussez mê l'épreuve jusqu'à l'envoyer quelque te chez elle, pour rompre son caractère ; c'e sous le chaume qu'il connaîtra la dignité l'homme ; c'est sous le chaume qu'il apprend à respecter l'humanité.

PERRETTE.

Nennin, nennin, Monsieur l'Abbais, v épreuve peut être fort bonne ; mais je n'no y prêterons jamais.

L'ABBÉ.

Eh ! pourquoi ?

PERRETTE.

Je ne sommes pas riches, M. l'Abbais mais j'ons toujours été honnêtes ; et je n'vo lons pas qu'on croie que j'ayons pu être asse dénaturée pour renier un instant not' sang si j'nous prêtions à eune pareille manigance not' heume nous torderait le cou ; et il aura raison dà.

L'ABBÉ.

Mais, songez donc, la nourrice, que c n'est qu'une supposition.

PERRETTE.

Supposition tant que vous voudrais; le soup çon même d'eune pareille vilenie, serait un tache dont jamais je ne nous laverions ; est-ce qu'il est donc possible de renier son sang ?

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Écoutez-moi, Perrette; j'aime bien autant anfan, que vous pouvez aimer Colas.

PERRETTE.

Ça se peut ben, madame deFierval.

Mme DE FIERVAL.

Croyez-vous que je voudrais abandonner ion fils? croyez-vous que je voudrais vous éshonorer?

PERRETTE.

Acoutais donc, madame de Fierval: vous ut' grandes dames, vous avez tant d'hon-ieux, que vous ne prenais pas garde à toutes es petites menuseries-là; mais nous aut' aysannes, j'nons rian à pardre; et je ne sa-ons pas ce que c'est que d'badiner avec.

Mme DE FIERVAL.

Songez, donc Perrette, que, loin de vous népriser, tout le monde vous saura gré de ous être prêtée à corriger mon fils: que per-onne n'ignorera que c'est par complaisance ue vous avez consenti à cette supercherie?

PERRETTE, pleurant.

Et not' fieu, et not' pauvre petit Colas, qui i'en est pas instruit de cette supercherie?

Mme DE FIERVAL.

Il restera près de moi, je le traiterai comme

Digitized by Google

mon fils ; pouvez-vous en être inquiète ?

PERRETTE.

J'nous doutons ben qu'y n'sra pas mal, l'y mais nous, je ne le varrons pus.

L'ABBÉ.

Songez, la nourrice, que c'est l'affaire de huit jours au plus.

PERRETTE.

Et, si pendant ces huit jours-là, vos biaux appartemens, vos biaux habits, vos diners, vos soupers qui n'finissont pas, allions l'y gâter la vue et le cœur ; et qu'il revînt chez nous en regrettant ce qu'il aurait trouvé chez vous ; si vous alliais nous en faire un Fanfan ? je serions ben avançais, pas vrai.

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, la nourrice ; Colas m'a l'air d'un brave garçon, et je vous promets de lui faire voir le monde de manière qu'il sera trop content de retourner à son village, et de redevenir Colas.

PERRETTE.

Vous me le promettais bian ?

Mme DE FIERVAL.

C'est moi qui vous en réponds.

PERRETTE.

Eh ben ! pour vous obliger, Madame.

Digitized by Google

voulons ben nous prêter à vot p'tite super-
nerie ; pourvu stapendant que ça ne dure pas
ng-tems, parce que, voyais-vous, j'allons
la bonne franquette, et je n'aimons pas
outes ces maniganoes où faut mentir et rou-
ir : nous autres paysannes, j'sommes encore
sottes !

Mme DE FIERVAL, appelant.

Mad emoiselle Dumont.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle DUMONT.

Mlle DUMONT.

Que voulez-vous, Madame ?

Mme DE FIERVAL.

Amenez-moi sur-le-champ Fanfan et Colas.

Mlle DUMONT.

Oui, Madame.

Mme DE FIERVAL.

Qu'ils viennent tous deux.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

Mme DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

L'ABBÉ.

C'est à vous maintenant, Madame, à me promettre que vous aurez assez de force et de fermeté pour pousser à sa fin l'épreuve à laquelle nous allons mettre monsieur votre fils.

Mme DE FIERVAL.

Comptez sur moi.

L'ABBÉ.

Je crains bien le pouvoir de ses larmes.

Mme DE FIERVAL.

Si je l'afflige, c'est pour son bien.

L'ABBÉ.

Sans doute; mais aurez-vous la force de résister à sa douleur?

Mme DE FIERVAL.

Écoutez-moi: vous connaissez toute ma faiblesse pour lui, toute ma sensibilité; si vous vous apercevez que je fléchisse, faites-moi signe, je me retirerai sur-le-champ.

L'ABBÉ.

Soit: le voici, armez-vous de courage.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Vous serez content.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, COLAS.

FANFAN.

Ma bonne m'a dit que vous me demandiez, Maman?

Mme DE FIERVAL.

Ne vous avais-je pas dit d'apporter à déjeuner à Perrette et à votre frère?

FANFAN.

Oui, Maman, je croyais qu'ils allaient venir à l'office.

Mme DE FIERVAL.

Ah! Fanfan....

FANFAN.

Qu'avez-vous donc, ma chère Maman?

Mme DE FIERVAL.

Ne me donnez plus un nom si doux.

FANFAN.

Que voulez-vous dire?

Mme DE FIERVAL.

Mon ami, je viens d'apprendre une nou-

Digitized by Google

velle qui va vous percer le cœur: vous n'êtes pas mon fils.

FANFAN, étonné.

Je ne suis pas votre fils ?

L'ABBÉ.

Non, Monsieur; apprenez un malheur où le juste destin vous plonge.

Mme DE FIERVAL.

Perrette et son mari ont tous deux trompé ma tendresse.

FANFAN, consterné.

Je ne suis pas votre fils !

L'ABBÉ.

Soit amour pour Colas, soit l'espoir de s'enrichir un jour des biens usurpés par vous; ils ont eu la foiblesse de vous substituer au fils légitime de Madame; ils vous ont fait changer de nom et d'habit.

Mme DE FIERVAL.

Perrette vient de m'avouer sa faute. Colas est mon fils, et vous êtes le fils de Perrette.

FANFAN.

Vous n'êtes pas ma mère ?

Mme DE FIERVAL.

Non, Fanfan; mais prenez courage; j'aurai soin de vous, je ne vous oublierai pas; viens

Digitized by Google

Colas, viens mon véritable fils, occuper chez moi la place qui t'est due.

COLAS, serrant Perrette dans ses bras.

Ben obligé, madame de Fierval; M. Fanfan jusqu'à présent a été vot' fieu, gardais-le; j'aimons ben mieux retourner chez nous; v'la ma mère.

PERRETTE.

Non, mon enfant; c'est lui qu'est notre fieu.

COLAS.

Il est ton fieu; mais t'aimera-t-il jamais autant que nous?

Mme DE FIERVAL.

Vous êtes un ingrat, mon fils; quand je vous ouvre les bras, vous me préférez une simple paysanne.

COLAS.

Excusais, madame de Fierval, j'vous honorons, j'vous respectons de tout not' cœur; mais j'n'oserons jamais vous aimer : c'est Perrette qui nous a nourri, élevé; je n'vous f'rons pas d'honneur, laissez-nous retourner à not' village; Fanfan est bian pus biau, bian pus genti que nous, gardez-le.

Mme DE FIERVAL.

Suivez-moi, je vous l'ordonne, je le veux.

Digitized by Google

L'ABBÉ, à Colas.

Songez que Madame est votre mère.

COLAS, pleurant amèrement.

Ah! bon Dieu, bon Dieu, que je sommes malheureux!

SCÈNE XVI.

FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE.

PERRETTE.

Eh ben! Colas, qu'est qu'ta donc? T'es donc ben fâché d'être not' fieu?

FANFAN.

Non, ma mère.

PERRETTE.

Dame, mon garçon tu n's'ras pas si brave, tu n'auras pas de si biaux habits; mais si t'es bon, si tu travailles bian, je t'aimerons tout autant que madame de Fierval.

FANFAN.

Elle n'est plus ma mère!

PERRETTE.

Est-ce que je ne la valons pas ben? Je n'avons pas de biaux appartemens, de domestiques pour nous sarvir; mais je travaillons, je n'ons que du pain, je l'mangeons gaîment

Digitized by Google

t je l'partageons encore queuquefois avec eux qui n'en avont pas; et c'est nos pus biaux ours. Comme Gros-Piarre va être joyeux de e revoir, avec quelle impatience y nous atend : c'pauvre cher heume, comme y va te baiser : j'allons ben vite bâter Margot, et je partirons sur-le-champ; pas vrai, not' fieu?

FANFAN.

Oui, ma mère.

PERRETTE.

Fais tes adieux à M. l'Abbais, à toute la maison; remercie-les ben de toutes leux bontés, entends-tu? J'allons bientôt être prête.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Votre orgueil murmure d'un si grand changement.

FANFAN.

J'ai mérité que vous doutiez de mon cœur.

L'ABBÉ.

Vous voyez qu'au sein du bonheur, les retours du sort sont à craindre.

Digitized by Google

FANFAN.

Suis-je assez malheureux!

L'ABBÉ.

Le ciel est juste, il vous punit comme vous le méritez. Vous traitiez avec dureté ceux que la misère obligeait de vous servir; apprenez, apprenez maintenant à les plaindre.

FANFAN.

Ils sont auprès de madame de Fierval, ils sont plus heureux que moi.

L'ABBÉ.

Vous méprisiez votre mère, vous maltraitiez votre frère; s'il allait à son tour...

FANFAN, pleurant.

Ah! M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous pleurez de n'être que le *fils* de Perrette et de Gros-Pierre.

FANFAN.

Non, M. l'Abbé, non; c'est mon père, c'est ma mère, je les respecterai, je les chérirai; mais quitter madame de Fierval, n'être plus son fils, voilà ce qui me désespère.

L'ABBÉ.

Consolez-vous, mon enfant, madame de Fierval est bonne.

Digitized by Google

FANFAN.

Ah oui! bien bonne.

L'ABBÉ.

Elle avait de l'amitié pour vous; sans doute elle vous conservera ses bontés.

FANFAN.

Pourvu qu'elle daigne encore songer quelquefois à moi.

L'ABBÉ.

Je vous promets de lui parler souvent de vous.

FANFAN.

Dites-lui bien, M. l'Abbé, que ma plus grande peine fut de la quitter, que je ne l'oublierai jamais.

L'ABBÉ.

Oui, mon ami.

FANFAN.

Daignerez-vous me pardonner d'avoir aussi mal profité de vos leçons!

L'ABBÉ.

Vous voyez aujourd'hui, mon enfant, à quoi tiennent les dons du hasard: il y a une heure vous étiez riche, votre naissance semblait illustre; vous voilà pauvre à présent, vous voilà fils d'un simple paysan; tâchez au

Digitized by Google

moins de soulager ses peines, d'adoucir sa misère : vous étiez orgueilleux, méchant, soyez doux, soyez bon; et le ciel ne vous abandonnera pas : adieu mon enfant. Voilà la Fleur et Mlle Dumont qui vous apportent vos habits.

FANFAN.

Adieu, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ, en sortant.

Adieu, mon enfant.

SCÈNE XVIII.

FANFAN, LA FLEUR, Mlle DUMONT.

Mlle DUMONT, avec ironie.

Honneur à M. Colas.

LA FLEUR, avec ironie.

Serviteur à M. Colas.

Mlle DUMONT.

M. Colas veut-il bien permettre que je lui fasse sa nouvelle toilette.

LA FLEUR.

M. Colas veut-il bien m'accorder l'honneur d'être encore aujourd'hui son valet de chambre ?

(La Fleur et Mlle Dumont lui ôtent son habit; et lui mettent celui de Colas. Fanfan se laisse faire en pleurant.)

Digitized by Google

Mlle DUMONT.

Cet habit lui sied à ravir.

LA FLEUR.

Et ce chapeau !

Mlle DUMONT.

Ah ! dame, vous ne serez plus si fier, vous ne me traiterez plus de servante, moi, qui vous ai élevé.

LA FLEUR.

Vous ne me donnerez plus de coups de baguette sur les jambes ; je ne serai plus un drôle, un impertinent.

Mlle DUMONT.

Je ne serai plus grondée pour les beaux yeux de Monsieur.

LA FLEUR.

Comme nous allons être tous heureux et contens !

Mlle DUMONT.

Vous pleurez !

FANFAN.

Comme vous me traitez !

LA FLEUR.

Comme vous le méritez.

Mlle DUMONT.

Ça vous apprendra le proverbe, comme y t'a fait, fais-l'y.

Digitized by Google

LA FLEUR.

Nous prenons notre revanche.

FANFAN.

Vous avez raison, j'ai été méchant; mais je vous en demande bien pardon.

Mlle DUMONT.

Ce pauvre enfant !

LA FLEUR.

Dans le fond, il n'avait pas le cœur mauvais.

FANFAN.

Oubliez le mal que je vous ai fait, que je m'en aille sans être haï.

Mlle DUMONT, attendrie.

Quel dommage, la Fleur.

LA FLEUR.

C'est un meurtre.

Mlle DUMONT.

Il faudra qu'il travaille à la terre.

LA FLEUR.

Qu'il mange du gros vilain pain noir.

FANFAN.

Ce n'est pas cela qui me chagrine le plus.

Mlle DUMONT.

Cette Perrette avait bien à faire de nous amener ce petit paysan?

Digitized by Google

LA FLEUR.

N'était-il pas bien nécessaire de venir, au ut de quatorze ans, nous révéler ce secret ?

Mlle DUMONT.

Qui n'est peut-être qu'une nouvelle imsture.

LA FLEUR.

Je le parierais.

FANFAN.

N'insultez pas ma mère; elle est pauvre, ıis elle est honnête.

SCÈNE XIX.

ıNFAN, Mlle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE, un panier sous le bras, une bêche et un rateau à la main.

BLAISE, à Mademoiselle Dumont.

C'EST-Y donc ben vrai c'qu'on disit comme dans la maison, que monsieur Fanfan n'est le fils de Madame de Fierval, et qu'il n'est ı que Colas ?

Mlle DUMONT.

Ça n'est que trop vrai; vois, ce pauvre ent, il nous fait pitié; et quoiqu'il nous ait n fait de la peine, nous le plaignons, et ıs le regrettons de tout notre cœur.

BLAISE.

I'nais, Mamzelle Dumont, c'est ni pus ni

Digitized by Google

moins qu'cheux nous; y nous a ben fait enrager, c'matin encore y nous a fait gronder, vous le savez; j'li en voulions d'une belle force, eh ben! j'nons pas pus tôt appris son malheur, que j'nons pus trouvais de rancune dans not' cœur, et je v'nons tout exprès pour faire ma paix avec l'y, avant qu'y s'en aille.

FANFAN.

Mon cher Blaise

BLAISE.

Tn'ais, t'nais, v'la un petit panier que j'vous avons d'abord fait de tout ce que j'avions de pus biau et d'pus meure à not' espalier. Et pis v'la une belle petite paire de sabiaux qui vous chausseront comme un prince: dam' faudra pas les mettre tous les jours, faudra les garder pour les dimanches; et pis v'la encore tous les outils du jardinage proportionnés à vot' force : j'vous les donnons tous à celle fin que vous vous souveniais de nous, et qu'vous disiais : c'est mon ami Blaise qui m'a baillais ces biaux sabiaux, c'est itou mon ami Blaise qui m'a baillai encore ces outils.

FANFAN.

Que je suis sensible à ton amitié, à tes présens, mon cher Blaise !

BLAISE.

Ils ne sont pas pus biaux, parce que je n'sommes pas pus riche; mais j'vous les baillons de bon cœur.

Digitized by Google

FANFAN.

Combien je me repens de t'avoir fait enrager!

BLAISE.

Vous êtes malheureux, je ne nous en souvenons pus; j'irons vous voir tous les dimanches, je vous porterons toujours queuque chose: de la farmeté surtout, du courage: vous allais avoir de la peine d'abord, vous n'êtes pas accoutumais au mal; mais on s'y fait. Faut ben aimer vot'mère, ben aider vot'père, être bon à tout le monde; tout le monde vous aimera, c'est z'eune satisfaction. Vous n'aurais pas des plaisirs comme ici; l'biau monde a les siens, j'avons les nôtres, et j'en avons un qu'ils ne connaissont pas, et qui vaut mieux que tous leu... bals, leux festins, leux comédies, c'est le repos: n'y a qu'ceux qui travaillont qui sachiont le goûtais: allais, monsieur Colas, quand on a ça bon, on est toujours heureux.

FANFAN.

Mes amis, m'aimerez-vous encore quand je serai parti?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Toujours.

FANFAN.

Eh bien! promettez-moi...

BLAISE.

Quoi?

Digitized by Google

FANFAN.

De me rappeler quelquefois au souvenir de madame de Fierval.

BLAISE.

Je vous l'promettons.

Mlle DUMONT.

Il me fait trop de peine ; adieu, monsieur Colas.

FANFAN.

Vous ne m'embrassez pas, mademoiselle Dumont ?

Mlle DUMONT.

Oh! si, de tout mon cœur.

LA FLEUR.

Permettez-vous ?

BLAISE.

Etmoi itou ?

FANFAN.

Adieu, mes amis.

SCÈNE XX.

FANFAN, seul.

Voila donc l'habit que je vais porter; je suis Colas, fils de Perrette et de Gros-Pierre;

Digitized by Google

je puis m'en consoler : mais quitter Madame de Fierval, n'être plus son fils, perdre tous mes droits sur son cœur ?... J'en mourrai.

SCÈNE XXI.

FANFAN, COLAS, arrive paré grotesquement des habits de Fanfan, ayant un chapeau à plumet sur ses cheveux plats.

COLAS.

Bonjour, mon frère.

FANFAN.

Bonjour, M. Fanfan.

COLAS.

Tu nous en veux, mais t'as tort : si j'te fesais de la peine c'est bon maugré moi, et je venons t'en demander pardon.

FANFAN.

Ce n'est pas votre faute.

COLAS.

Est-ce que tu ne veux pas m'aimer du tout?

FANFAN.

Pourquoi, Monsieur ?

COLAS.

Quand j'te disons, tu, mon frère ; tu me réponds, vous, Monsieur.

Digitized by Google

FANFAN.

Eh bien! puisque vous le voulez, je vous tutoierai.

COLAS.

Et tu m'aimeras.

FANFAN.

Oui.

COLAS.

Ni pus ni moins que ton frère?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

J'allons ben voir si t'es de bonne foi : tiens, vois-tu tous ces brimborions qu'jons trouvés dans tes poches : j'avons demandais à mamzelle Dumont c'que c'était; elle m'a répondu que c'étaient des bijoux d'or: j'y avons demandais si ça vallait ben d'l'argent; elle m'a dit qu'ça valait pus d'écus que je ne pèsions d'livres. J'avons été tout de suite demandais à madame de Fierval si alle voulait m'les donnais tous, si j'en pouvions faire ce que je voudrions; elle m'a dit que j'étions tout-à-fait l'maître d'en disposer... voire même de les donner?... Oui, mon frère : et je venons ben vite te les apporter. Les v'là, prends-les.

FANFAN.

Bien obligé, gardez-les.

Digitized by Google

COLAS.

Tu refuses ton frère!

FANFAN.

Que voulez-vous que j'en fasse? ils vous conviennent mieux qu'à moi.

COLAS.

Ce n'est pas pour toi non plus que je te les donne.

FANFAN.

Pour qui donc?

COLAS.

Pour ta pauvre mère Perrette, pour ton père Gros-Pierre: il a ben de la peine, ben du mal toute la journée; et pis y a ces messieux les collecteux qui v'nont de tems en tems l'i demander de l'argent; ça le fâche, ça l'i donne de l'humeur, et pis y crie, y gronde ma mère; la première fois que tu verras venir ces messieurs, tu leux donneras à tous ces brimborions, à condition qu'ils laisseront mon pauvre père tranquille tout le reste de sa vie.

FANFAN.

Donne.

COLAS.

Faut que tu m'promettes encore une chose.

FANFAN.

Qu'est-ce que c'est?

Digitized by Google

COLAS.

C'est d'ben aimer ton père et ta mère.

FANFAN.

Oui, je les aimerai.

COLAS.

De leux ben dire que jamais je ne les oublierons; et pis quand tu seras grand et moi aussi, tu viendras avec moi; nous vivrons ensemble, et tout ce que j'aurons, j'le partagerons comme deux frères : le veux-tu ?

FANFAN.

Oui, mon frère.

COLAS, sautant au cou de Fanfan.

Ah! comme tu m'fais content. J'voyons ben que tu n'as pas de rancune contre nous.

SCÈNE XXII.

Mme DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Mme DE FIERVAL.

Bien, mes enfans, bien : j'aime à vous voir bons amis; soyez-le toujours.

COLAS.

Oh! je vous en réponds.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL, à Fanfan.

Tout est prêt pour ton départ, Colas; j'au-
ais voulu pouvoir te garder encore quelques
ours; mais Perrette craint d'inquiéter son
nari qui l'attend ce soir, et elle veut absolu-
nent repartir sur-le-champ : sois bon garçon,
especte ton père et ta mère, aide-les dans
eurs peines; souviens-toi de moi, et sois sûr
ue je ne t'oublierai jamais.

ANFAN, se jetant aux genoux de sa mère en pleurant.

Maman... Madame, accordez-moi une grâce.

Mme DE FIERVAL.

Relève-toi. Qu'est-ce que c'est!

FANFAN.

Je ne puis vous quitter. Gardez-moi donc
ci, par pitié, par charité; je servirai votre
ils, je lui serai soumis, j'obéirai à toute la
naison.

COLAS, se jetant aussi aux genoux de madame de Fierval.

Puisque vous êtes ma mère, soyais-la donc
encore de mon frère; ne nous séparais pas,
'vous l'demandons à genoux : vous aurais deux
ils pour un.

Mme DE FIERVAL.

Relevez-vous, mes enfans.

Digitized by Google

PERRETTE, à l'Abbé qui la retient.

Ça me fend le cœur : je n'y tenons pus, et j'allons tout dégoiser.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

BLAISE.

MADAME de Fierval, j'v'nons, M. de la Fleur, mamzelle Dumont et moi, vous faire une proposition qu'y faut que vous nous accordiais ; sans quoi, nous vous 'demandons tous les trois not' congé : c'est ben résolu.

Mme DE FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est, Blaise?

BLAISE.

C'est de garder cheux vous ce pauvre p'tit Colas, et de parmettre que je l'traitions toujours comme M. Fanfan : et comme je ne voulons faire de tort à parsonne, et que j'savons c'que c'est qu'un fieu, je vous prions d'vouloir bien retenir le quiers de nos gages à chacun, pour en faire eune petite pension à Parrette et à son homme, pour les dédommager d'leux fieu, que j'leux enlevons.

FANFAN.

Oh, mes bons amis ! jamais je n'oublierai cette marque de votre bon cœur.

Digitized by Google

Mme DE FIERVAL.

Vous demandez que je le garde, et ce matin us vous plaigniez tous trois de lui.

BLAISE.

Est-ce qu'on peut avoir d'la rancune contre malheureux? J'ons tout oublié : gardais-le.

FANFAN.

Non, Blaise : vous venez de m'apprendre ce e je dois à mon père, à ma mère, j'allais ublier : plus ils sont pauvres, moins je dois abandonner. Adieu, mes amis, ayez bien n de madame de Fierval, de mon frère ; bliez tous mes torts... (*Embrassant Colas.*) ieu, mon frère... Partons, ma mère.

me DE FIERVAL, attendrie et cachant ses pleurs.

M. l'Abbé...

L'ABBÉ, lui présentant Fanfan.

En voilà assez... Embrassez votre fils, il digne de vous.

Mme DE FIERVAL, le serrant dans ses bras.

Mon fils !

FANFAN.

Vous êtes encore ma mère !

Mme DE FIERVAL.

Oui, mon fils ; tout ceci n'était qu'un stra- gême pour adoucir ton caractère ; ton cœur changé ; ta sensibilité s'est développée, et suis la plus heureuse des mères.

Digitized by Google

COLAS, courant dans les bras de Perrette qu'il embrasse.

Et moi, j'sommes donc toujours ton fieu?

PERRETTE.

Oui, mon garçon; oui.

COLAS.

Que j'sommes content!

FANFAN.

Tu ne veux pas rester avec moi?

COLAS.

Nennin, nennin : j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not' pauvre père: comme j'allons l'embrasser!

FANFAN, donnant à Colas les bijoux d'or et d'argent qu'il avait reçus de lui.

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-les.

FANFAN.

Et les collecteurs?

COLAS, les prenant.

T'as raison, morgué; donne, donne.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfans, n'oubliez jamais qu'ils ne seront heureux qu'avec des mœurs, avec de la sensibilité, et que l'éducation seule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN DE FANFAN ET COLAS.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT de l'auteur. 3
L'HABITANT DE LA GUADELOUPE, comédie en trois actes, par Mercier. 5
Préface de l'autenr. 105
LA MAISON DE MOLIÈRE, comédie en cinq actes, par Mercier. 115
LA MATINÉE D'UNE JOLIE FEMME, comédie en un acte, par Vigée. 253
Notice sur Mme de Beaunoir 328
FANFAN ET COLAS, comédie en un acte, par feu Mme de Beaunoir 331

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

MAR 27 '63 H

JUL 10 1954

CANCELLED

WIDENER

SEP 10 1993

BOOK DUE

3 2044

Digitized by Google

Digitized by Google